

Recueil de textes

DERRIÈRE LA FENÊTRE

2012



Pierre Abbès

Elle
a regardé le feu naître
dans la cabane aux volets clos.
Tout doucement,
boules de papier,
brindilles sèches.
La flamme s'est mise à danser dans ses yeux embués de larmes,
en volutes de fumée bleue.
Plusieurs brassées de bois d'été ont enflammé le vieux rideau.
Elle
a jeté la clé dans l'âtre et s'est allongée sur le sol.
Dehors, déjà la neige effaçait les traces de pas.
Elle
n'a pas vu mourir le feu
Elle
n'a pas vu l'aube renaître

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Christophe Allain

Derrière la fenêtre
Se pose tout mon être
Depuis cette demeure
Se repose mon cœur

Au travers la vitre
Mon regard s'infiltré
Au dehors du verre
J'aperçois l'envers

D'un monde qui s'anime
La rue offre ses mimes
Tant de gestes quotidiens
Se baladent les humains

Qu'un rêve semble unir
Sans même pouvoir s'enfuir
Au fond d'eux il se porte
Ce double regard s'emporte

Des paysages se dessinent
À peine je m'imagine
La simplicité d'un décor
Une magie pleine d'essor

Qui se tient à carreaux
Des bas et des hauts
Ouvre la belle fenêtre
Libère ton bel apparaître

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Lydie Anglade

Depuis des années, depuis trop longtemps, elle s'était repliée dans un monde inconnu, inaccessible. Seule parfois une lumière étincelait dans ses yeux, pour signifier son existence, pour dire qu'elle vivait comme nous.

Mais où était-elle partie ?

Derrière une fenêtre, sa fenêtre, pour se protéger d'un monde dans lequel elle ne pouvait plus vivre. Plus jamais, elle n'avait arboré un sourire empli de vie. Elle marchait dans une sorte de bulle opaque, derrière sa fenêtre, rempart qu'elle s'était créé pour oublier, pour tenter de faire face à un quotidien devenu insupportable.

Que s'était-il donc passé ?

Une nuit, en plein cœur de son sommeil, des coups frappés à la porte la réveillèrent. Comme un automate, elle alla ouvrir, ses pensées encore plongées dans une torpeur agréable, et là, devant ses yeux stupéfaits, des hommes en blouse blanche se tenaient derrière la porte, et lui ramenaient le corps de sa mère décédée. Des cris de désarroi intense ébranlèrent son corps, son esprit. Aucune parole de réconfort n'eut assez de force pour atténuer la souffrance dans laquelle elle se débattait.

Le silence de la nuit, durant lequel l'esprit trouve normalement le repos, l'unité, n'était devenu pour elle que tourmente et incessants mouvements de peur et d'effroi, dans lesquels on perd tous les espoirs.

Depuis, elle regardait la vie derrière sa fenêtre, derrière la fenêtre. Ce fil d'amour si ténu qui lie les êtres s'était rompu à tout jamais pour elle. Inlassablement, la mort a grignoté son être. Son corps physique était parmi nous, mais ses pensées restaient accrochées à ce passé qui l'avait quittée brutalement. Une blessure s'était à tout jamais installée dans son cœur, dans son âme, la plongeant dans un univers empli de vide. Certains qui l'avaient connue, disaient d'elle : « Quel dommage, elle était si pleine de vie ! » D'autres ajoutaient : « Elle a toujours été étrange, particulière... ! »

Les langues se déliaient pour tenter de mettre des mots sur les maux, ses maux à elle.

Que pouvaient-ils comprendre à sa souffrance ? Ils avaient peur de cette différence qu'ils nommaient bizarre, anormale, parfois même, un sourire se profilait sur leur visage. L'incompréhension est source de médisance. À l'époque, la compassion n'avait pas le vent en poupe.

Seules certaines personnes, sensibles à la beauté de l'âme, compatissaient et faisaient preuve de tolérance, d'indulgence.

Madeleine quant à elle, s'était retrouvée isolée, malgré elle. Elle avait dressé une carapace, qui la rendait inaccessible. Personne ne pouvait ou voulait la côtoyer, échanger avec elle. Elle n'était plus comme tout le monde !

Il est vrai que son univers tournait autour de sa mère. Comme une petite fille, elle l'appelait, lui parlait, l'implorait, et n'avait de cesse que de parler d'elle. Comme une bougie, Madeleine s'était doucement éteinte à la vie. Elle avait perdu la matrice qui l'avait mise en vie, et d'elle-même, elle ne pouvait grandir. Devenue vulnérable, elle ne survivait que derrière sa fenêtre.

Perdue dans un monde inconnu, elle hurlait, pleurait parfois ou sans trop savoir pourquoi, chantait à tue-tête. Et cela confortait certaines personnes dans leur jugement sans indulgence. Son entourage était devenu impuissant, spectateurs simplement de ce flot d'angoisses qui l'assailait.

Adulte et soi-disant responsable, elle avait presque arrêté de vivre derrière sa fenêtre.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Geneviève Anne

Immuablement, Laurent se couchait « entre chien et loup » et se levait... comment vous dire... « entre coq et vaches » peut-être ? Puisque le cocorico annonçait toujours l'ouverture de l'écurie ! La traite du matin, c'était son travail ; son fils Jean ferait les litières avant d'aller à l'école et le vieil oncle était chargé de sortir les bêtes que le fils irait chercher au pré dès la fin de l'école... Aucun des trois, sous quel prétexte que ce fût, n'eût dérogé à cette règle.

Louise, pendant ce temps, faisait dans son lit une brève toilette, nouait en natte épaisse ses longs cheveux, jusqu'au moment où Laurent lui apportait un bol de café fumant et une tartine, beurrée de la crème épaisse du lait matinal.

Laurent s'était changé, son bleu de travail portait le sigle de l'usine où il allait travailler jusqu'à dix-sept heures... mais à trente kilomètres de sa maison !.. Il enfourchait donc son vélo pour aller à la gare du bourg, et prenait le train, ou l'autobus, suivant ses horaires de travail. Louise ne le verrait plus de la journée, alors, quand il la soulevait de ses bras puissants pour la déposer dans le fauteuil devant sa machine à coudre, face à la fenêtre, elle nichait sa tête sur son épaule et osait un doux baiser dans son cou, juste à l'endroit qui délimitait le brun de l'ouvrier agricole, du blanc de l'ouvrier d'usine.

Dix ans déjà que leur fils avait voulu venir au monde les jambes avant la tête !.. la privant à tout jamais de ses jambes à elle ! Sa vie était désormais liée à cette providentielle machine à coudre qui lui assurait, tant bien que mal, un maigre revenu.

Personne, dans le village, ne serait passé devant leur maison sans jeter un coup d'œil et faire un petit signe de la main à Louise, derrière sa fenêtre... et les jeudis pluvieux, c'est avec bonheur que je délaissais mes jeux au grand air pour aller m'asseoir, moi aussi, derrière sa fenêtre. Louise, alors, me laissait trier les jolis boutons de nacre ou bien ranger, du

plus clair au plus foncé, l'aquarelle de ses fils à coudre.

...Jamais une plainte, toujours le sourire... derrière sa fenêtre, Louise était aussi belle qu'aimable, aussi douce que belle !..

Le village entier pourrait vous le dire... mais, dites-moi, reste-t-il quelqu'un qui se souvienne encore d'elle ?

DERRIÈRE UNE FENÊTRE

Isabelle Archambaud

Une main qui pousse lentement un coin de rideau, un regard qui vient se perdre dans l'inconnu, ou plutôt, au milieu d'inconnus. De la buée et de fines gouttes de pluie recouvrent encore la vitre, mais des formes se distinguent pourtant nettement, des couleurs surgissent, des êtres instables dans un monde trop stable et plat. Ses yeux bleus se noient et une larme qui glisse toute seule sans bruit vient rejoindre la pluie. Un parapluie rouge court dans la large allée. Le visage est encore fantôme, happé par cette couleur passion et caché par un large capuchon. Ramener sa fille de l'école avant la tombée de la nuit, retrouver un visage et un sourire connu au bout de cette rue, oublier pour un moment tous ses problèmes. Ne pas montrer sa peur ou son effroi face à la vie, et garder cette étincelle d'espoir pour elle... Un homme marche sur le trottoir d'en face. Il ignore que lui aussi est observé et que de là où il est il ne peut pas voir que quelques mètres plus loin une petite fille le fixe. Ses yeux bleu azur n'ont encore jamais vu un homme aussi élégant. Son costume noir trop cérémonieux et lassant pour lui crée l'émerveillement et le respect de tellement de gens. Il est quelqu'un, c'est un grand de ce monde... sauf pour lui. Il marche en fixant son ombre, cette ombre de sa propre personne qu'il voudrait oublier et qu'il est pourtant condamné à avoir toujours sur ses pas et qui est là pour lui rappeler d'un ton moqueur que cette partie de sa vie est là pour toujours aussi noire qu'elle. Une femme d'une quarantaine d'années le croise d'un pas lourd. Elle ne sourit pas et le fixe avec un regard de mépris. Ses habits désunis et trop colorés éblouissent et dérangent la masse de figurants vêtus de noir qui déambule dans la large rue. On la voit de loin, de trop loin pour certains. Attirer l'attention. Et si c'était seulement cela que cherchait cette pauvre femme... Elle n'avait plus le goût de plaire à personne, plus le goût de rire, et de sourire. La vie l'avait laissée lasse sur une longue route trop solitaire pour elle. Et si le Créateur l'avait tout simplement oubliée ? Personne pour partager sa vie, pas de mari, pas d'enfant, quelques rares amis trop occupés et ce vide. Il n'y avait que la solitude qui ne l'avait pas encore abandonnée. Elles marchaient ensemble main dans la main depuis des années. Tandis qu'une nouvelle goutte de pluie

glissait à toute vitesse le long de la vitre, une nouvelle figurine apparaissait lentement derrière l'écran magique de la fenêtre... Une jeune femme blonde courait dans la large allée. Ses talons hauts frappaient le sol de petites saccades. Un parapluie dans la main et un sac noir dans l'autre, elle filait. Pour aller où ? Était-elle contente ? Était-elle pressée ? Non. Elle fuyait un instant qui venait de briser son cœur peut-être pour très longtemps. Un quart d'heure plus tôt la jeune fille au parapluie et au sac noir était déjà passée par là... mais en sens inverse... Elle avait voulu faire une surprise à son mari et le rejoindre à son travail. Elle et lui... Un couple, un « Nous »... Mais au lieu de le trouver seul, une jolie demoiselle en habit de chantier l'avait remplacée, elle, son épouse... Et pourtant, si elle avait su rien qu'une minute ce matin en emportant ce vieux parapluie, qu'il servirait non seulement à la protéger des gouttes, mais aussi, à cacher subtilement son visage mangé par les larmes... Pour lui elle avait tout fait, elle avait quitté sa ville natale et sa famille pour le suivre dans un endroit qui lui plaisait, elle avait mis entre parenthèse son métier. Sa vie si riche était devenue monotone et plate... Elle était devenue une épouse, oui, mais plus que cela... Une épouse attentive et patiente, qui compte chaque heure avant de retrouver celui qu'elle aime, un époux, qui pourtant trop fatigué chaque soir par son dur travail mange et va se coucher sans se fatiguer à parler... Ces deux femmes qui se croisent une demi-seconde ne se regardent pas, alors qu'elles partagent un sentiment de solitude et de douleur commune. Les masques ne tombent jamais dans cette large rue, comme ailleurs. Les pantins se croisent et jouent un rôle dont ils ont l'habitude et qu'ils adaptent face à d'autres masques, mais jamais ils ne laissent apparaître leur nudité. La faiblesse et les sentiments appartiendraient-ils au domaine de la honte ? Mieux vaut jouer et réciter un texte que l'on connaît et s'appuyer sur un personnage auquel les gens se sont habitués... Montrer une facette inconnue pourrait surprendre ce public humain nécessaire et vital à notre survie... Un homme, qu'elle juge très beau dès le premier regard, la croise. Il plonge ses yeux châtain dans les siens un centième de seconde. Un centième de seconde insignifiant, un centième de seconde qui lui fait oublier les dix-sept minutes de souffrance qu'elle est en train de vivre. Dix-sept minutes où elle n'a cessé de pleurer, dix-sept minutes où elle ne croit plus en rien, dix-sept minutes qui effacent peu à peu dans sa tête le bonheur qu'elle croyait vivre depuis deux ans, dix-sept minutes où pourtant elle recommen-

ce juste à exister... Toutefois ce jeune homme qu'elle juge si beau ne fait pas l'unanimité dans la gent féminine... Il est seul à vingt-huit ans et n'a même jamais connu une seule vraie femme. Ce n'est jamais lui qu'on regarde ou à qui on vient parler, jamais lui qui obtient de rendez-vous galant ou qui sourit le jour de la Saint-Valentin... Son surnom est « le maladroit », un terme qu'il juge peu flatteur... Mais maladroit en quoi ? Premier de sa région au baccalauréat, il n'est pas maladroit pour manier livres et stylos, joueur de tennis à temps perdu, il n'est pas non plus maladroit avec une raquette et une balle dans les mains... maladroit avec les humains... c'est peut-être ça son problème au fond... Ce regard échangé si court et tellement insignifiant paraît ne même pas avoir existé... Il sera oublié la centième de seconde d'après... Et pourtant si cet homme avait entendu à cette centième de seconde précise ce que cette jeune inconnue en pleurs pensait de lui cela aurait suffi à changer sa vie, lui, le maladroit... Eux marchent dans la rue lassément. Un homme, une femme, un époux, une épouse, deux apparences, deux ombres, deux sentiments, et un lien si péniblement tiré entre eux et qui s'effrite tout doucement... Leur visage est sombre. Ils ne sont plus tout à fait les mêmes. Ils sont ensemble oui, mais plus pour très longtemps... Un couple paraît une chose si belle et si parfaite... de loin... On se regarde, on s'envie, on se jalouse, on se déteste, on s'attire, et on se perd de vue. Qui n'a jamais vu une meilleure situation que la sienne dans la vie d'un inconnu ? Une femme très bien habillée nous fait envier sa richesse, un homme sûr de lui et bien fait nous fait regretter une vie trop triste et plate, et un visage en larmes nous dit que finalement on n'est peut-être pas si malheureux que ça... Et pourtant à force d'épier le visage des gens que l'on croise, on en oublie que ce qu'on voit n'est rien d'autre que le masque qu'ils ont posé sur leur figure à un instant précis de leur vie. Est-ce un masque que l'on envie ? La personne à l'abri derrière et dont on ne sait rien ou si peu ? Ou est-ce la peur au fond de s'oublier derrière notre propre masque ? La jeune fille tire le rideau et s'éloigne de la fenêtre. Il est temps pour elle aujourd'hui de regagner son propre monde. La chaise roulante crisse dans le long couloir. Demain elle reviendra s'évader, rêver à la vie merveilleuse que doivent avoir tous ces gens qu'elle voit défiler sans interruption derrière cette large fenêtre et qui peuvent marcher, rire et courir. Rêver et inventer des vies, c'est cela qu'elle fait depuis des mois. La vie des autres est tellement plus belle...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Jacques Arnault

Benoît avait fait le tour du monde, sans avoir cheminé par monts et par vaux. Un jour, il était monté à bord du petit navire de la chanson qui n'avait jamais navigué, avant de se retrouver sur le rafiote des Copains d'abord en partance pour une destination inconnue. Sa frégate glissait encore sur les flots, tandis qu'il se dandinait dans son fauteuil roulant de paralytique, pour découvrir la mer, oisélée de mouettes rieuses et de goélands, voir sauter des dauphins à tribord, et, à bâbord souffler une baleine avant le grand flop de sa queue de cétacé en forme de pavillon noir s'enfonçant dans les eaux. Un petit fossé, certains jours, franchi à ses risques et périls, lui faisait mesurer l'audace de l'explorateur, victime de mirages, dans la traversée d'un désert de sables, à la découverte d'une palmeraie, pour se retrouver seul, face à son destin, au beau milieu de dromadaires, s'abreuvant d'une eau rare pour la leur disputer. Il se croyait alors privilégié, en faisant couler lentement l'eau de son robinet avant de remplir un verre et le porter à sa bouche.

Dès son installation à demeure dans sa chambre de douze mètres carrés avec vue panoramique, il avait pu imaginer les sensations vécues d'un arbre déshabillé de ses feuilles à l'automne pour les voir revenir au printemps. Il avait appris à reconnaître la nature du ciel où se promenaient des nuages différenciés, selon la forme, la densité, la hauteur, le petit cirrus et le gros cumulus en forme d'enclume qui serait aux soirs d'orage zébré d'éclairs, éclairant la nuit ; enfin la neige morne du lever du jour, scintillante sous le soleil d'après-midi qui ensevelissait son bouleau, dans un paysage ouaté. Il nourrissait son imagination, sachant que la terre tourne sur elle-même, sans que nous en ressentions les effets de l'attraction terrestre qui nous cloue au sol.

Benoît le savait mieux que quiconque, sur son fauteuil. Heureusement il avait toute sa tête à lui, dévouée à ses désirs d'évasion. Au-delà de la fenêtre grande ouverte, ou au travers de ses vitres, il voyait voler les moineaux familiers, les hirondelles silencieuses différenciées des

martinets chassant l'insecte à grands cris. Il observait les passants sur le trottoir d'en face ou sur le macadam, se rendant à leurs affaires à pied, à bicyclette ou en voiture, plus ou moins pressés de parcourir un trajet, choisi par fantaisie ou par nécessité. Il les reconnaissait sans en connaître aucun. Qui étaient-ils ? Où allaient-ils ? Étaient-ils libres d'aller ou de se perdre en chemin pour flâner, comme lui le nez en l'air, esclave de sa propre liberté, tandis qu'ils l'étaient de leurs obligations. C'était encore pour lui un privilège.

Tandis qu'il était là, rivé à son fauteuil dans sa chambre, ceux d'ici ou ceux de là, se rendaient « ailleurs », un mot unique pour résumer en images, tous les lieux inimaginables, d'autant qu'il habitait une maison située à l'angle de deux rues, l'une menant à la gare, l'autre à l'aéroport. Alors, par une disposition d'esprit propre à nourrir l'imagination, il quittait sa chambre, sur ses deux pieds, pour se rendre dans un de ses « ailleurs » proposés pour le dépaysement et la découverte de lieux de rêve, tirés de magazines ou de publicités d'incitation aux voyages. Benoît les voyait en trois « D » jusqu'à baisser instinctivement la tête pour ne pas recevoir une noix de coco tombant d'un arbre ou se faire enjoler le cou d'un collier de fleurs par une vahiné, avant de faire avec elle un pas de deux. Sur le bord d'un lagon, dans ses eaux limpides nuancées des bleus outremer, indigo et turquoise, il pouvait voir évoluer une raie manta à l'image d'un oiseau sous-marin aux ailes frangées, ou bien approcher, dans le cercle polaire nordique une ourse blanche allaitante avec dans les pattes, deux oursons humant l'air glacé du large. Son imaginaire le faisait suer à grosses gouttes sous le tropique du Cancer, tandis qu'il se glaçait les sangs en compagnie des manchots empereurs sur la banquise, au-delà du cap Horn, en subtilisant des images de Thalassa, d'Ushuaïa et celles du Geographic Museum pour s'en imprégner et en faire des synthèses à diffuser, lors de conférences intimes, suivies des réponses à ses propres questions. Il était ainsi devenu son propre miroir de réflexion dans l'imagerie de son subconscient, subtilement éclairé la nuit, par le doute de ses convictions pour y découvrir la vérité de l'espérance.

Il aimait, par-dessus tout, la terre sans pouvoir ni la bêcher, ni la sarcler pour cultiver des salades et des fraises à la saison ; mais de chez lui il pouvait voir des bouquets de roses, rouges de préférence, s'épanouir

dans des rosiers buissons. Lorsqu'une de ces fleurs lui était offerte par une relation de passage, il disait : « ma rose et moi ne faisons qu'un » ; mais cela ne durait que l'instant d'un soupir pour découvrir, à la fois, la faiblesse de la pensée pour définir les choses dans le temps d'un matin, et la qualité rare de la patience, épuisant celui des regrets.

Depuis son accident aux responsabilités partagées qui lui valait cet état d'infortune, il lui avait fallu s'adapter. Un jour viendrait où il serait appelé à se promener dans les galaxies à la recherche d'une étoile où se poser, sans manifester de préférence pour le sud ou le nord que l'on ne peut plus perdre, dès qu'on s'est affranchi des effets de l'attraction terrestre. Il serait devenu oiseau de jour, oiseau de nuit, sans plus de besoin, pour s'en nourrir, de casser une graine sur le chemin du non-retour. Bref, Benoît n'aurait plus ni faim, ni soif de rien. Il aurait gagné le ciel.

DE LA FENÊTRE AU VITRAIL

Monique Arragon

Comme l'eau à la source
Comme le rêve à la nuit
Comme le rouge au jaune
Comme le murmure au secret
La fenêtre appartient à Dieu.

Derrière la fenêtre, je suis comme encadrée ; le portail est orange ; c'est une baie vitrée.

J'attends.

La ville se promène, par une matinée fraîche et douce à la fois. Un printemps déjà là. Un moulin coloré tourne au souffle du vent ; c'est la voix du présent. Le collègue s'anime de la vie des enfants, qui frôlent les rideaux des fenêtres d'en face. La cloche a donc sonné.

J'attends.

De fenêtre à fenêtre, des fils se sont tendus. Des âmes se rencontrent, surprises, éperdues. Je fixe la fenêtre avec intensité. Longtemps, profondément, en conscience, en pensée.

Et elle s'ouvre alors.

Et je peux m'envoler.

Car je suis un oiseau ; vous l'avez deviné. De ces oiseaux à bec de perroquet.

Fenêtre calomnie. Fenêtre jalousie.

Perroquet qui répète à en perdre la tête, l'ordre, l'autorité.

« Asseyez-vous. Taisez-vous. Et fermez la fenêtre. Merci. » Silence des élèves. Silence des vivants. Et là, je n'entends plus. Mais mes yeux appriivoisent, sur les murs de la classe, un tableau de Matisse. Un agrandissement. Je le connais très bien. Un Fauve, un flamboyant... Tire un peu le rideau pour que je le voie mieux... J'attends. *Fenêtre ouverte à Collioure.*

Quand Matisse peignit ce tableau, il avait préparé ses peintures, il avait préparé ses pinceaux. La toile sur le chevalet. Des chiffons de coton, avec dessins abstraits... Il respira trois fois et ouvrit la fenêtre. Elle donnait sur un balcon.

Il vit quatre bateaux, tout près, tout près. La mer était rose et bleue, tout près, tout près. Si près que les bateaux entrèrent, croyant à l'embouchure... Et la première vague les suivit. L'eau salée, puissante, violente, renversa la palette. Ne restèrent alors que les couleurs pastel. C'était une porte-fenêtre : trois carreaux de chaque côté. Henri, en ce temps-là, était un jeune peintre. Il ne portait pas encore, en lui, la chapelle de Saint-Paul-de-Vence. Celle qui lui ouvrit les fenêtres de l'âme. Le Père Couturier écrira à ce moment-là : La chapelle pousse en lui comme une plante et sa troisième version des vitraux sur le thème de l'arbre de vie est celle qui sera retenue.

L'arbre de vie !

Le bois travaille. Comme un étau, il a serré si fort le verre qu'un carreau de ma porte d'entrée garde trace d'une fêlure. Visible à l'œil nu. La petite fente sacrée dessine la forme d'un C. Par l'impact de cette blessure sont passés mes frères, mes sœurs, mes parents, mon aimé, mes chats, mes enfants. C'est par là que je partirai, par cette ouverture feutrée... Fenêtre sans tenture, dentelle ni voilure, accompagnée par quelque archange, la pomme posée sur l'autel, ma voix parlée répondant en écho à celle du Maître terminant sa chapelle :

« Je peux mourir, j'ai fait ma partie originale et personnelle. »

À MA CHÈRE FENÊTRE

Pierre Arragon

C'est comme ça que tout a commencé : un soir de décembre, nous visitons des appartements, avec la certitude d'acheter ce petit studio avec tant de travaux à prévoir. Puis, nous sommes rentrés ici, il était vraiment bien, peu de choses à faire, et l'agent immobilier a ouvert les volets, et je suis resté derrière la fenêtre, à contempler. C'est à ce moment-là que j'ai décidé : « oui, ce sera ici ! »

Et nous voilà ici, toujours derrière cette fenêtre, en ce début d'après-midi... Ah, si elle pouvait parler ! Elle vous raconterait les joies et les malheurs d'une tranche de vie. Elle vous dirait que les choix faits ici n'ont pas toujours été les bons. Elle pourrait aussi vous parler du malheur, des mensonges, de la propreté, du rangement, du ménage, du désordre... Enfin, de la vie surtout !

Elle vous raconterait aussi combien les personnes sont bien ici, combien elles aiment à se confier, combien elles aiment se raconter, se livrer. Mais qui est vraiment enclin à écouter ? Je crois qu'il n'y en a que très peu, que l'on peut compter sur les doigts d'une main, et toujours fidèles malgré les tempêtes. C'est étrange, je parlais à ma sœur tout à l'heure, qui me disait à quel point les massages lui font du bien, et comment sa masseuse, que je suis allé voir une fois, lui a raconté qu'elle savait que je ne viendrais plus : « il doit être un excellent masseur, mais il ne peut pas assez se lâcher pour être un bon massé. »

Bien sûr, elle pourrait vous raconter tous ces moments de doute, tout ce que j'ai pu lui confier, à défaut de parler à quelqu'un, je parle à ma fenêtre, je me mets devant elle, et je lui dis ce qui me passe par la tête. Je préfère faire ça que de passer derrière, de passer de l'autre côté : du onzième étage, la chute serait longue et l'atterrissage douloureux.

Heureusement, elle pourrait aussi vous raconter les moments de bonheur dont elle a été un témoin privilégié. Ces moments passés accompagnés ou non, ces moments où il ne servait à rien de se poser des questions,

où il suffisait d'avancer tellement tout semblait clair, limpide. Pourtant, qu'y a-t-il de pire que de plonger la tête dans le sable, et d'éviter de voir les choses comme elles sont pour n'en garder qu'une bonne image ? Je ne souhaite plus lui raconter mes malheurs une fois qu'ils sont partis, une fois que je ne peux plus rien faire. C'était plus tôt qu'il fallait que je réagisse, qu'il fallait que je m'occupe de moi, de lui, comme d'elle. C'est étrange comme dans ces moments-là, je la délaisse et elle finit couverte de poussière et de traces d'eau. « Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville », disait l'autre... Chez moi, ça laisse des traces sur la fenêtre !

Nous voilà ici, disais-je, en ce début d'après-midi, je contemple encore et toujours cette fenêtre, et la ville à ses/mes pieds. Cette fois, pourtant, c'est différent. Aujourd'hui, les murs sont redevenus blancs, encore une fois, comme pour oublier tout ce qui a pu se passer. C'est étrange cette manie de vouloir bouger les meubles, et repeindre les murs, non ? Je veux faire table rase à chaque fois, sans jamais me rendre réellement compte que tout ce que j'ai vécu ici reste avec moi, quoi que je fasse. Aujourd'hui, les cartons ont remplacé les meubles. Aujourd'hui, je dois rendre les clés après plus de cinq longues années... Pourtant, je me revois ce premier jour, ces premières affaires apportées dans cet appartement, ces premiers meubles bien trop imposants, puis la suppression, petit à petit, pour épurer au maximum jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien... Les souvenirs se suffisent à eux-mêmes !

Aujourd'hui donc, ma chère fenêtre, je te dis « Au revoir » et surtout « Merci ».

MAGIQUE Ô MA FENÊTRE !

Sophie Mondin-Arragon

Il existe des fenêtres magiques.

Certains êtres seulement peuvent les détecter.

Elles sont offertes aux nôtres pour qu'ils puissent se protéger et observer sans risque.

Nous ne nous cachons pas, elles ne sont pas sans tain mais la plupart des mortels ne les localisent pas. De toute façon, cela impliquerait qu'ils détournent leurs yeux de leur nombril et fort peu en sont capables.

Quand je suis née, j'ai reçu l'une d'entre elles en héritage pour me permettre de respirer.

Je suis depuis assise derrière, je suis hors la norme et ce que je vois de vous me laisse perplexe.

Très tôt, j'ai intégré que quelque chose en moi était profondément différent, au-delà de l'humain ou en deçà peut-être, en tous les cas profondément distinct. Je ne comprenais pas les règles ni les lois qui régissent semble-t-il le monde extérieur, et, encore à ce jour, je suis incapable de cerner ce fonctionnement qui n'est pas le mien et qui souvent s'oppose profondément à ce que je suis.

Nous ne sommes pas dans la vie, ni morts non plus, bien au contraire, mais entre les mondes, comme un pont entre ce qui est, qui a été et ce qui devrait être. Nous savons bien des choses mais nous ignorons l'essentiel : comment vivre au milieu de vous ; alors nous nous retranchons derrière ces fenêtres. Nous sentons les émotions nous atteindre, comme des tsunamis que nous prenons de plein fouet alors les fenêtres sont là aussi pour atténuer l'impact, pour que la douleur, la colère, la violence, l'incohérence ne nous abattent pas.

Il ne s'agit en rien d'une vie par procuration, nous avons la nôtre, en total respect avec le bien, le juste. C'est de notre côté que les fées se retranchent quand, de vos pensées, elles sont exclues ; car il y a encore chez nous de la place pour tous, de l'attention à chacun et de l'égalité dans les statuts. Nous respectons toutes formes de vie même la vôtre c'est dire...

Ainsi est faite notre nature fragile, lieu de retraite et d'amour pur.

Ces baies vitrées nous accueillent et veillent comme nous veillons sur vous, comme nous essayons de vous accompagner. Cela n'a rien de glorieux, ni d'inquiétant, c'est notre nature voilée tout. Nous sommes étrangers au monde et non étranges. Nous sommes en retrait et non bannis. Nous n'avons aucune leçon à donner mais nous sommes miroir et, derrière la vitre, notre âme est à nu.

Parfois j'en suis certaine avec un peu de conscience vous percevez nos cris, nos joies, nos larmes. Car nous vous les offrons comme perles précieuses, à savourer bien sûr sur un nectar d'amour pur. Beaucoup marchent dessus sans même s'en douter ; mais certains d'entre vous parfois tournent la tête d'un côté puis de l'autre afin de nous chercher.

Nous sommes à vos côtés et pourtant pas des vôtres, enfin pas tout à fait. Nous sommes votre écho et nous vous chérissons de derrière la vitre où nous nous protégeons.

Mais des actes nous blessent comme des noirs corbeaux qui se jetteraient sur le verre tête-bêche, quand on bat un enfant, un animal, un faible. Quand nous ne pouvons rien aux valeurs inversées, aux gestes insensés, le mal prend le dessus et nous entend hurler.

Quand nous ouvrons les yeux, quand nous acceptons de voir, alors il nous faut vérifier que notre belle fenêtre soit, elle, bien fermée. Et quand on est trop pur il est même conseillé d'y poser dans l'amour un double vitrage blindé.

Cette fenêtre pure n'est parfois que lumière et jamais de rideaux ne viennent l'obstruer. Comme mon cœur qui bat et toutes mes prises d'air, j'ai besoin d'elle pour exister.

Et quand on n'en peut plus, quand la vie est trop dure, quand ce que nous percevons nous torture, après avoir lutté au-delà de nos êtres alors, dans un dernier élan, avec nos dernières forces, nous fermons enfin nos volets et nous nous retirons derrière nos fenêtres.

ATELIER D'ÉCRITURE DE L'AFIDEL

oOo

Aïcha Aouimer - Algérie

En Algérie, ma sœur avait un grand jardin. Dans le jardin, il y avait une jolie maison. Devant la maison, il y avait beaucoup de fleurs. Dans le jardin à côté de la maison, il y avait des animaux : des moutons, des poules, et un lapin.

De l'autre côté, elle avait planté des légumes : des tomates, des courgettes, des aubergines, et elle avait aussi des fruits : des pommes, des cerises, des poires, des figues et des abricots.

Il y avait aussi une grande piscine.

Elle avait réservé une place dans le jardin pour mettre une table avec six chaises. Nous mangions souvent dehors sous la lumière de la lune et des étoiles. C'était génial !

Ma sœur avait souvent du monde chez elle, ils mangeaient dans le jardin, ils nageaient aussi dans la piscine.

Pendant les vacances d'été, tout le monde se retrouvait dans le jardin de ma sœur.

Moi aussi, avant, j'allais chez elle avec mon ex-mari et mes enfants ; c'était magnifique !

Il y avait aussi deux ânes chez le voisin : mes enfants s'amusaient à monter sur les ânes ; ils riaient et ils criaient.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Anastasia Kilman - Russie

Peut-être que cette histoire sera plus claire pour les gens qui habitent ou ont habité dans une mégapole. La mégapole, c'est une grande jungle de pierre, avec des petits îlots de verdure. Les gens qui habitent dans ces villes, se plongent à corps perdu dans les activités quotidiennes,

et souvent ils ne voient pas la réalité qui les entoure.

Moi, j'ai habité dans une de ces villes ; elle s'appelle Saint-Pétersbourg en Russie. Une fois, je suis allée voir mes amis à Moscou, chez eux. Cette ville est plus grande que Saint-Pétersbourg. Mes amis venaient de finir l'aménagement intérieur de leur nouvel appartement au dix-septième étage de l'immeuble.

L'appartement avait une particularité : il y avait un balcon fermé et vitré. J'ai été saisie de ravissement, quand je suis sortie sur ce balcon. À ce stade, je me suis réveillée comme après un sommeil de plusieurs années. En face de moi, s'ouvrait la perspective d'une belle ville sans fin, illuminée de lumière.

À cet instant, je me suis sentie comme un oiseau planant au-dessus de tout le fracas de la ville.

Dans ces moments-là, on veut se dissoudre dans l'air, trouver l'harmonie avec soi-même, et devenir une partie de cet univers, sous la forme de l'oiseau que parfois, nous ne remarquons pas derrière la fenêtre de la grande ville.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Carmen-Luz Lecavelier - Chili

Tous les garçons et les filles d'un groupe de scouts, à la fin de leurs activités, partaient régulièrement dans la forêt, pour jouer, pour courir, ou pour découvrir ce qu'il y avait sous les arbres.

Serge, Jean-Marie, et Isabelle prenaient toujours un chemin interdit en passant à travers un vieux grillage. Au bout de quinze minutes de marche, les enfants arrivaient devant un ancien château en ruines, qui avait été détruit par un missile de guerre. C'était une grande aventure pour eux.

Bien que ce château soit en ruines, sa beauté était restée dans les détails de son architecture. La grande fenêtre principale était toujours là, sans les vitres.

Quand les enfants regardaient par la fenêtre, ils se sentaient transportés dans le temps ; ils imaginaient tout ce qui s'était passé derrière la fenêtre. À l'intérieur, les murs étaient recouverts d'un très joli papier peint qui

représentait trois belles femmes buvant du thé dans le jardin.

Il y avait aussi un canapé rouge dans la pièce. Les enfants imaginaient qu'ils couraient dans cette salle pleine de lumière et de vie, entre ces femmes aristocrates qui portaient de beaux vêtements, et dont les chignons touchaient le plafond.

C'était une aventure magique !

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Colin Breen - Australie

Le jardin est caché. Le soleil est lumineux et chaud. La brise est fraîche sur la peau. Tout autour, les fleurs et les arbres sont pleins de couleurs et de parfums.

Une petite rivière traverse le paysage. Au bord de la rivière, sur l'herbe, un pique-nique est prêt.

Sur la nappe blanche, il y a les couteaux et les fourchettes en argent, les assiettes en porcelaine fine et les verres en cristal.

À manger, il y a du faisán, du saumon, des huîtres et du caviar. À boire, il y a le meilleur champagne et l'eau froide des montagnes d'Andorre.

Une belle musique remplit l'espace. Les oiseaux chantent avec la musique.

La vie est parfaite.

C.C. - Roumanie

Derrière la fenêtre, il y a un homme qui pense à son avenir. Il a essayé d'être bon dans sa profession et il a essayé de fonder une famille. Il est allé très loin dans son domaine professionnel, mais sa copine l'a laissé tomber. Il a perdu toute sa confiance en lui...

Avec l'aide de sa nouvelle compagne, il a essayé de faire quelque chose de bon pour les autres et pour lui. Il a fait l'erreur de mettre sa famille au premier plan ; il a eu un enfant avec sa femme, mais elle l'a quitté, et maintenant il a perdu sa famille, et sa vie professionnelle. Il n'a plus rien :

pas d'amis, pas de famille, pas de vie professionnelle, pas d'avenir. Il a tout perdu...

Cet homme c'est moi, je regarde derrière la fenêtre, et dehors c'est noir.

Élisabeth Villegier - Cameroun

Le soir au coucher du soleil, c'est le bon moment pour profiter de la nature : toutes les ombres s'allongent, les feuilles des caféiers bougent ; on dirait qu'elles sont secouées par quelqu'un qui cherche à vous faire peur...

Derrière la fenêtre, on voit les enfants courir sous les arbres, à la recherche des derniers safous rongés par les perroquets qui en raffolent. Ils ne peuvent pas finir tout le fruit, car une fois qu'ils ont rongé la chair autour de la queue, le fruit leur échappe et tombe. Les enfants en profitent, ils les ramassent et les font cuire dans la braise. Ils les accompagnent de manioc cuit à l'eau, salée ou non.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Fatima Madancos - Portugal

C'était une grande et ancienne maison de couleur jaune ; très grande avec un beau jardin d'où sort un agréable parfum fleuri. Fiona aimait beaucoup regarder cette maison, qui la faisait rêver d'un monde magique.

Un jour, Fiona a décidé de sonner à la porte et de demander à ceux qui habitaient là, de la laisser entrer pour connaître la maison, parce que sa curiosité était plus forte que sa timidité. Mais ce jour-là, personne ne lui a ouvert la porte. C'était comme s'il n'y avait personne, à part les oiseaux qui chantaient sur les arbres du jardin, et les papillons qui dansaient devant la porte d'entrée.

« Mais il y a quelqu'un derrière la fenêtre ! » s'est exclamée Fiona en voyant le rideau qui bougeait, comme si quelqu'un l'avait tiré pour

regarder dehors. « Excusez-moi ! Je peux vous parler s'il vous plaît ? »

Fiona, cette fois, a vu une lumière intense comme les étoiles, et elle a entendu aussi un bruit bizarre, comme des petites cloches qui sonnaient toutes en même temps.

« Qu'est-ce qu'il y a derrière cette fenêtre ? pensait Fiona. On dirait qu'il y a quelque chose de magique ! Il faut que j'arrive à entrer dans cette maison et que je découvre ce qui se cache derrière cette fenêtre... »

Fiona a poussé et tiré le portail très fort, et elle a entendu le bruit de quelque chose qui s'ouvrait.

« J'ai réussi ! J'espère que personne ne me voit, parce que c'est très bizarre et je me sens très curieuse. »

Doucement, Fiona a traversé le jardin plein de fleurs, de jolies statues et de petites fées entourées de papillons colorés.

« Elle est vraiment magique cette maison ! Je n'ai jamais senti un parfum pareil ! »

En arrivant à la porte d'entrée, Fiona a regardé encore une fois à la fenêtre, et encore une fois, elle a vu le rideau bouger, et une lumière intense comme les étoiles, avec la musique des petites cloches qui sonnaient. La belle porte d'entrée s'est ouverte toute seule, et une jolie voix, incroyablement douce, a dit :

« Entre Fiona, ça fait longtemps qu'on t'attend ! »

Fiona est entrée, et tout de suite en regardant la fenêtre, elle a vu ce qui se cachait derrière...

« Oh !!! Je savais que cette maison était magique. Je ne le crois pas ! Vous existez ? ! »

Fiona a vu sept petites fées toutes brillantes comme des étoiles ; le bruit des clochettes, c'était celui de leurs ailes.

Derrière la fenêtre, se cachait le monde magique des fées...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Gloria Dreyfuss - Colombie

Derrière la fenêtre, tout est possible ; cela dépend si la fenêtre est ouverte ou fermée...

Une fenêtre ouverte apporte la vie : la lumière, l'air, le paysage et le bruit.

Une fenêtre fermée, c'est comme un rideau de théâtre qui cache l'intérieur de notre maison, l'intimité et la complicité de ses habitants.

Dans notre vie, on trouve des fenêtres partout.

Une fenêtre ouverte, c'est notre âme qui fait voler notre imagination pour aller très loin ; si elle est fermée, on se retrouve avec soi-même dans sa propre solitude, à l'abri des yeux qui, peut-être, voudraient nous connaître...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Jana Recna - République Tchèque

Derrière la fenêtre, je vois des visages. Moi, je suis dehors dans un jardin, et les gens que je vois derrière la fenêtre sont dans une maison. Je peux entrer, mais ils ne peuvent pas sortir. Les visages de ces gens sont parfois fatigués, parfois tristes. Je me demande pourquoi...

Est-ce que c'est parce qu'ils doivent passer le reste de leur vie dans la solitude, sans la possibilité d'imaginer leur futur, et d'avoir un peu plus de temps ?

Je déteste ce désespoir ! Je ne supporte pas cette souffrance. Mais je n'arrive pas à quitter ces gens. Je veux rester avec eux. La seule chose que je peux faire, c'est ouvrir la fenêtre et rentrer. Et puis, je dois, et je veux donner envie à ces gens de continuer, même si nous savons bien que nous irons jusqu'au bout.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Jane - Angleterre

Derrière la fenêtre, un vieil homme était assis. Il regardait le changement des saisons à travers les couleurs des feuilles et des fleurs, dans le petit jardin devant la fenêtre. Une fois il aurait aimé prendre des photos et les montrer aux amis, mais il ne savait plus comment utiliser un appareil photo. Et si ses amis étaient venus lui rendre visite,

il les aurait oubliés deux minutes après leur départ, comme s'ils n'étaient jamais venus.

Derrière la fenêtre, un vieil homme était assis. Souvent il s'endormait, et dans ses rêves il pouvait parler. Il parlait comme avant. Il y a vingt ans, c'était un businessman accompli, qui était fier de gérer sa propre entreprise et qui savait bien négocier des contrats rentables ; il plaisantait avec tout le monde, et aimait raconter des histoires sur ses voyages en Afrique.

Derrière la fenêtre, un vieil homme était assis. Il voyait les gens qui passaient dans la rue, mais les gens étaient des êtres compliqués pour lui. Ils exigeaient des réponses à leurs questions, toujours des questions : Vous voulez un café ou un thé ? Tu veux sortir aujourd'hui ? Vous avez froid ? Tu te souviens de tes petites-filles ? Répondre, c'est trop compliqué quand on ne peut plus se souvenir des mots. Il préférait regarder les animaux, suivre leurs mouvements. Les chiens, les chats, les oiseaux, eux, ne posaient jamais de questions.

Derrière la fenêtre, un vieil homme était assis. Il ne voulait plus porter ses lunettes ; il les avait portées pendant plus de quarante ans, mais maintenant qu'il ne lisait plus, il n'avait plus besoin de voir les choses aussi nettement. Oui, il pouvait encore lire quelques mots, mais comment aurait-il pu comprendre un texte s'il n'était plus capable de retenir toute une phrase du début à la fin ?

Derrière la fenêtre, un vieil homme était assis. Il pouvait y rester toute la journée parce qu'il n'avait plus la notion du temps qui passait. Quelle heure était-il ? Impossible de répondre : il ne portait plus sa montre. À quoi ça sert quand on ne connaît plus la signification des chiffres ? C'était pareil avec les pièces d'argent. Il y avait les pièces en cuivre et les pièces en or ; quel joli mélange de couleurs ! Avant, il était à l'aise avec les chiffres et les calculs, c'était un ingénieur et un vrai businessman.

Le vieil homme n'est plus derrière la fenêtre. Pendant cinq ans, mon père est resté enfermé derrière la vitre de la maladie d'Alzheimer. La maladie l'empêchait de réagir, elle détruisait ses liens avec ses proches, et avec ses mémoires. C'est vraiment triste de voir comment un homme plein de vie devient une coquille vide. Il ressemble physiquement à ce qu'il était

auparavant, mais son comportement est celui d'un enfant. Il y a un an, mon père est décédé. Maintenant il ne souffre plus...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

José Cortez - Venezuela

Rentre dans la chambre, je suis sûr que ton esprit est ici, mon énergie le sent quand l'air passe.

Ouvre les fenêtres et la lumière de l'univers va pénétrer dans la chaleur de la chambre. Elle était fermée par la mauvaise énergie de ton esprit. J'ai l'espoir que cette mauvaise énergie va partir, parce que le vent de la nature va apporter la paix, et notre amour pourra durer toute l'éternité.

Laure Corti - France

Derrière la fenêtre de ma cuisine, je regarde la neige tomber abondamment. Les oiseaux mangent le pain posé sur le rebord de la fenêtre.

Le parc est blanc, et les enfants font des glissades avec leur luge ; j'entends des fous rires, des pleurs, mais ils s'amuse comme des fous.

Des voitures avancent sur la route avec difficulté. Certaines font des glissades et se retrouvent dans le fossé.

Ce sont les enfants les plus heureux, et moi qui regarde derrière ma fenêtre le spectacle merveilleux de quelques flocons de neige...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Lianet Gouaze - Cuba

Derrière la fenêtre, il y a beaucoup de choses à faire, comme regarder la vie : c'est intéressant parce que ça change tout le temps. Par exemple, moi, quand j'étais petite, je pensais rester près de ma mère toute ma vie ; maintenant je suis une femme mariée, très contente, mais

loin de ma mère.

Je regarde derrière la fenêtre, et tout est différent pour moi. Tout le monde a la chance de pouvoir changer les choses pour réparer les erreurs du passé ; par exemple, quand vous vous trompez dans la vie, vous êtes triste, mais après, vous changez et vous faites les choses mieux...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Maria-Luisa Rivero Limpias - Bolivie

Dans le pays basque, au bord de la mer, il y a un grand hôtel. Dans cet hôtel, au troisième étage, il y a une belle demoiselle dans une chambre, sur un fauteuil roulant.

Elle regarde les planches à voile qui se balancent sur les grandes vagues.

Elle imagine : si je pouvais nager pour faire ce sport ! mais elle ne le peut pas, parce qu'elle est handicapée à cause d'un accident de voiture.

Elle connaît toutes les villes de France qui sont au bord de la mer, et tous les jours, elle regarde, de sa fenêtre, les gens qui profitent du soleil en été.

À côté d'elle, il y a une femme qui s'occupe d'elle ; elle lui demande de l'habiller, et aussi de la maquiller.

Elle lui dit qu'elle veut sortir pour se promener sur la plage, parce que c'est une belle journée...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Maria Mostoufi - Iran

Depuis sa retraite, il a pris l'habitude de s'installer sur une chaise à côté de la fenêtre, dans la cuisine. Il fume un cigare tout de suite après son petit-déjeuner. Il commence à lire attentivement la rubrique des faits divers. Il répète la même phrase chaque jour après avoir lu les mauvaises nouvelles : « Qu'est-ce qui se passe dans ce pays ? Les gens sont devenus fous ! »

Comme d'habitude, après avoir entendu la cloche, il boit du café à petites gorgées dans une tasse décorée de petites fleurs rouges, jaunes et vertes : sa tasse préférée qui lui rappelle sa femme. Il plonge dans les souvenirs du passé.

Il met ses lunettes, s'avance vers la fenêtre, ferme ses yeux à moitié, et regarde avec curiosité tout ce qui se passe dans la rue. Le facteur est en retard aujourd'hui, se dit-il. Mme Vincent sort de la maison pour faire ses courses quotidiennes. Un camion se gare devant le bâtiment numéro 20. Après quelques minutes, M. Lefèvre surgit et parle avec deux jeunes hommes. Puis, ils disparaissent et reparaisent, portant deux fauteuils. Donc, M. Lefèvre va déménager, tant mieux ! pense-t-il. Il n'aime guère les Lefèvre ; leurs enfants font beaucoup de bruit et Mme Lefèvre est très méchante !

Il ne se passe pas grand-chose aujourd'hui, se dit-il. Il fume un autre cigare. Il n'a pas envie de faire la cuisine. En fait, il n'a envie de rien ! Il prépare son déjeuner, mais par obligation et par routine, pas par intérêt. Il passe presque la moitié de sa journée devant la fenêtre de sa cuisine.

La nuit tombe...

Le lendemain, il s'installe sur une chaise à côté de la cuisine. Il fume un cigare et il lit la rubrique des faits divers... Sa vie se répète comme une page qui s'est inscrite mille fois, la même histoire, la même chanson, monotone...

Aujourd'hui, le facteur est à l'heure !

Miriam Bonvars - Colombie

Quand je me trouve dans la maison, la fenêtre me donne la possibilité de regarder le ciel, les arbres, la rue, les piétons, mais tout ça à l'abri des regards. C'est ça que je trouve bien, parce que cela me donne une vision des autres, sans leur identité.

De plus, la fenêtre me donne la possibilité de m'approcher de l'extérieur, sans rentrer dans la foule, avec l'avantage de ne pas me laisser influencer

par les énergies des autres ; je reste moi-même.

Même si le temps est à l'orage, j'ai le plaisir de contempler la tempête sans qu'elle me dérange, et en même temps, je m'amuse en la regardant.

La fenêtre me donne une ouverture sur le monde, mais aussi l'intimité. Elle laisse l'espace se remplir de sensations impensables. Elle ouvre les portes de l'imaginaire. Quand on se trouve dans la rue, on peut regarder les fenêtres des autres, avec leurs rideaux colorés ; cela permet de renouveler l'imagination et de se demander ce qu'il y a derrière chaque fenêtre : peut-être une personne âgée en train de regarder des photos de son passé... mais peut-être aussi un assassin, et pourquoi pas des amoureux qui se regardent comme si c'était la première fois ?

La fenêtre nous donne toujours la possibilité de nous rapprocher de l'imaginaire, tout en gardant notre identité cachée.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Nassira Aid - Algérie

Cette phrase me fait penser à un dicton de chez nous qui dit : « Dans chaque maison, il y a des secrets » ; c'est-à-dire : parfois on voit des gens souriants, contents, qui rigolent et parlent avec les autres. Mais si on entre chez eux, et qu'on discute avec eux, ils nous racontent leurs histoires et leurs problèmes ; on n'imagine pas qu'ils ont tous ces problèmes malgré leur richesse...

Parfois on rencontre des gens pauvres, dehors dans la rue ; ils n'ont pas de fenêtres, et leurs problèmes, on les voit...

La vie n'est facile pour personne. Quand j'étais petite, je ne comprenais pas le sens de ce dicton, mais maintenant, je suis mariée et je suis responsable de ma maison ; je comprends ce que veut dire le mot responsable...

Je préférerais être petite plutôt qu'être une femme, mais c'est la vie : on est obligé de grandir et de fonder une famille...

Saadia Coquery - Maroc

Chaque personne a un rêve dans la vie, et chaque personne trace son chemin pour trouver son rêve dans la réalité ; mais le rêve reste un rêve : soit tu travailles pour gagner ta vie, soit tu restes à ta place et tu attends l'avenir...

Mais l'avenir c'est le destin, et le destin est comme un rideau de théâtre : tu attends qu'il s'ouvre pour regarder ce qui se cache derrière lui, et à quel jeu il va jouer avec toi. Il va m'apporter le bonheur ou il va m'apporter le malheur ?

Je ne sais pas, mais je ne veux pas perdre les gens que j'aime, et je ne veux pas souffrir toute seule dans une grande maison, à regarder par la fenêtre avec tristesse, et voir la pluie tomber. Je ne veux pas ça, je veux vivre avec ma famille, heureuse, soit avec mes rêves, soit sans.

Les rêves, ils n'apportent pas toujours le bonheur...

Silvia Saint Martin - Pérou

Derrière la fenêtre, le chien de mon beau-frère me regarde comme tous les matins, j'ouvre la porte et je lui dis bonjour, puis je lui donne quelque chose à manger.

Hier je suis sortie un moment pour aller au supermarché et acheter trois choses qui me manquaient parce que j'avais invité deux amis.

On a mangé tous les quatre ; j'avais préparé une soupe d'agneau, et un plat péruvien qui s'appelle *papa a la huancaína* : ce sont des pommes de terre avec une sauce à base de fromage, de lait, d'oignon, de biscuits salés, et d'épices péruviennes appelées *aji amarillo* (piment jaune) ; pour décorer le plat, j'avais rajouté des feuilles de salade, des olives noires et un œuf dur, je sais qu'ils aiment bien ça ; comme dessert, j'avais préparé un gâteau à la cannelle.

Ils sont partis à 23 heures On a passé une bonne soirée avec les amis de mon mari.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Tamara Castillo Valentin - Colombie

Dans une grande ville, il y avait une luxueuse boutique de mode, où chaque vêtement était parfaitement aligné. La boutique avait de beaux mannequins avec des vêtements élégants et de superbes tissus. La propriétaire de la boutique était une femme sophistiquée et très belle, que tout le monde respectait pour ses bons choix dans la mode.

Mme Charlotte – elle s'appelait comme ça – parlait beaucoup de ses créations, de ses longues heures de travail pour la conception des modèles, espérant ainsi gagner plus de respect et de prestige dans le monde de la mode.

Un jour, comme n'importe qui, une petite fille est entrée dans la boutique ; elle ouvrait grand ses yeux pour voir tous les jolis vêtements, mais elle a vu une chose très bizarre sur un des mannequins ; elle s'est rapprochée pour voir mieux : il y avait beaucoup de cheveux blancs sur toute la robe ; en tournant la tête, elle avait vu que Mme Charlotte n'avait pas de cheveux blancs. Mais la petite était très curieuse, elle lui a demandé qui faisait les robes. Mme Charlotte était très énervée et ne lui a pas répondu.

La petite fille a vu une fenêtre. Au bord, il y avait un long cheveu blanc ; donc, elle a ouvert la fenêtre pour savoir qui était derrière, et tout le monde a vu une femme âgée : en fait, c'était elle le vrai génie de la mode !

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Tanziaia Loubeau - Russie

Tous les jours, au petit matin, je regarde par la fenêtre ; je suis comme le lever du soleil.

Le matin, arrive le chat du voisin pour que je lui donne quelque chose de savoureux à manger.

Ensuite, arrive le cheval « Ouest » ; il aime beaucoup le pain rassis ; je

lui donne du pain.

Arrivent des oiseaux, qui picorent le pain, et commencent à jouer : ils se picorent l'un l'autre, battent des ailes, et Ouest s'enfuit.

Un petit peu plus tard, une dame sort dans la cour, parce qu'elle promène son vieux chien.

C'est très intéressant à observer...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Anonyme - Madagascar

Quand j'avais seize ans, j'ai commencé à travailler pour aider ma mère. Elle avait trouvé du travail pour moi : j'étais nounou. Mon patron était français et sa femme malgache. J'habitais chez eux.

Je ne parlais pas français, mais leur secrétaire parlait les deux langues. Ensuite, mon patron s'est séparé de sa femme, parce qu'elle voulait vivre en France et que lui, voulait vivre à Madagascar.

Quand ils se sont séparés, moi je voulais retourner chez ma mère. Il a appelé sa secrétaire pour arranger les choses. Elle m'a dit de rester. Mon patron a dit qu'il ne me ferait pas de mal. J'étais d'accord pour rester.

Je dormais à la cuisine. Une nuit, il a frappé à la porte, il a dit qu'il voulait une bouteille d'eau. J'ai ouvert la porte ; il m'a violée, j'ai crié, le gardien a entendu, mais il n'a rien fait.

Le matin, il y avait du sang dans mon lit, je croyais que j'avais un problème de santé. Je suis allée voir la secrétaire et je lui ai tout raconté. Elle s'est moquée de moi et elle était morte de rire. Elle m'a dit : « Tu n'as pas le choix, reste avec lui. »

J'avais peur de ma mère : j'étais là pour travailler et pour l'aider, mais en fait, je lui donnais du souci, parce que j'étais enceinte. Elle a voulu porter plainte, mais sans argent, ce n'est pas possible à Madagascar.

J'ai appelé la secrétaire pour lui demander de dire à mon patron que j'étais enceinte ; il a répondu qu'il n'était pas divorcé, et qu'il ne voulait

pas d'enfant avec moi. Il a dit qu'il fallait que j'avorte. J'ai pleuré, mais je n'avais pas le choix, je l'ai fait et je suis restée avec lui.

Un an après, je suis tombée malade, et j'ai été hospitalisée. J'avais le palu. Je suis restée deux semaines à l'hôpital.

J'ai vécu sept ans avec mon patron, et j'ai eu un autre enfant de lui, que j'ai gardé cette fois. Ensuite, il est mort.

oOo

DERRIÈRE LA FENÊTRE...

Chantal Benquet

Derrière la fenêtre, il y a une femme. À quoi rêve-t-elle ? Ses yeux semblent se perdre à l'horizon...

Elle voit quelque chose que personne d'autre ne perçoit. Est-elle triste, gaie, ou simplement perdue dans ses pensées ?

Je m'approche tout doucement, pour essayer de la comprendre et de voir à travers ses yeux à elle.

Je laisse mon imagination suivre la sienne, et bientôt, je suis sur la même longueur d'ondes qu'elle, mes pensées voguent à l'unisson des siennes. Je perçois son infinie tristesse et son appel désespéré vers l'Univers tout entier. De toutes ses forces, elle demande qu'on lui rende sa liberté, cette liberté chérie qu'elle a perdue et qui lui manque cruellement. Elle sait que son âme souffre depuis longtemps, parce qu'elle s'est trompée de chemin et qu'elle a rompu le contrat avec elle-même. Elle était venue sur terre pour être heureuse et pour devenir elle-même, pas pour se retrouver enfermée dans une prison, fût-elle dorée...

Elle demande et demande encore : « rendez-moi ma liberté, je ne veux pas savoir comment, mais je veux être libre à nouveau, et accomplir ce pour quoi j'existe ; sinon, j'aurai tout perdu, ma vie, mon âme, et la raison même de ma venue sur terre. »

Derrière la fenêtre, il y a une femme qui sourit. L'Univers a entendu son appel, et lui a rendu sa liberté. La chenille est devenue papillon...

LA VIE DANS VOTRE RUE

Geneviève Bertrand-Trouvé

Voilà ! La vaisselle est terminée, l'évier nettoyé, le sol propre, un dernier coup d'œil... Louise peut enlever son tablier et s'asseoir là, juste derrière la fenêtre. Retenu par une embrasse, le bas du rideau dégage quatre carreaux. Quatre carreaux à travers lesquels elle peut observer la rue sans être vue. L'idéal bien sûr, ce sont les soirs d'hiver, quand le jour fait rapidement place à la nuit. La rue est alors pleine d'activité et si elle n'allume pas, personne ne la voit de l'extérieur. Plus jeune, elle et ses sœurs aimaient rester ainsi dans le noir pour observer la rue. Elles appelaient ce moment : « Devine qui passera ce soir ? ».

Elles étaient cinq filles : Marthe, Charlotte, Marie, Sophie et elle, Louise. Leur passe-temps préféré consistait à prendre une chaise pour s'asseoir sur le trottoir devant leur porte. Faisant mine de prendre l'air, elles se mettaient alors à l'affût guettant leurs proies. Dès qu'un passant tournait au coin de la rue, cinq regards l'alpagaient et ne le lâchaient plus jusqu'à ce qu'il disparaisse de leur vue. En toute discrétion, du moins le croyaient-elles, chacun était « habillé pour l'hiver » car elles avaient toutes « la langue bien pendue » mais attention, pas « langue de vipère » ! Car si elles aimaient rire des travers de leurs contemporains, elles prenaient soin de ne blesser personne.

Avec le progrès, les voitures de plus en plus nombreuses, rester sur le pas de la porte était devenu dangereux. Et puis, elles avaient vieilli, s'étaient mariées, avaient quitté la maison paternelle. D'autres charges, d'autres obligations, d'autres distractions. Pourtant, les séances de « Devine qui passera ce soir ? » restaient leur moment favori. C'est pourquoi un rituel s'était établi : chaque jeudi les maris et les enfants étaient priés d'aller s'occuper ailleurs et Marthe, Charlotte, Marie, Sophie et Louise se retrouvaient derrière la fenêtre de l'une ou l'autre pour commenter le spectacle incessant et toujours renouvelé de la rue. Être passé de l'autre

côté de la fenêtre avait un avantage non négligeable : dissimulées au regard des autres, elles pouvaient donner libre court à leurs remarques et les fous rires étaient quasi-permanents.

Une chose pourtant faisait taire leurs rires ou plutôt un homme. Quelle que soit la rue, quelle que soit l'époque il réapparaissait. Toujours tiré à quatre épingles, regardant sans cesse sa montre, il avait quelque chose du lapin de *Alice au pays des merveilles*. C'était un homme ni beau, ni laid. Il paraissait avoir trente ans et l'instant d'après cent. Son visage était doux mais son regard pouvait être terrifiant. Il n'était pas grand et pourtant son maintien le faisait paraître immense.

Curieusement les cinq sœurs n'avaient jamais trouvé de plaisanteries à faire à son sujet. Au contraire quand il apparaissait, elles se taisaient et un silence pesant s'installait. L'homme portait toujours une sorte de sacoche en cuir. Une fois, une seule, celle-ci s'était ouverte et elles avaient pu voir son contenu : un boulier... Que pouvait-il compter ?

En le regardant passer ce soir, Louise se demande si la sacoche contient toujours ce boulier ou s'il a maintenant une calculette. Il n'a absolument pas changé. Bizarrement, il n'y a chez lui aucun signe de vieillesse. Il reste l'homme sans-âge qu'elle a toujours connu. Elle et ses sœurs avaient remarqué que chaque fois que l'étrange personnage sortait d'une maison, il y avait toujours quelqu'un qui le suivait, ou quelque chose... comme une ombre. La question lui vient sans même qu'elle ait eu conscience de la formuler : Qui va le suivre ce soir ?

Elle frissonne. Elle se souvient du terrible matin. Elle s'était levée la première, comme tous les matins. Comme tous les matins, elle avait commencé à préparer la table pour le petit-déjeuner des petites. Comme tous les matins, elle avait jeté un coup d'œil dans la rue. Mais ce matin-là, elle avait vu ce drôle de bonhomme et son mari qui discutaient. Son mari avait tourné la tête vers la maison mais l'homme l'avait entraîné avec lui. Tiens ! Elle n'avait pas entendu son mari se lever ! Bizarre qu'il ne soit pas venu lui dire bonjour. Mais bon, elle avait décidé d'en profiter pour aérer tout de suite la chambre. Elle était montée, avait ouvert la porte. Ah ?

Non ! Elle s'était trompée. Son mari était toujours couché. C'était bizarre d'ailleurs, lui si matinal. Elle s'était approchée du lit... L'horreur revient en elle aussi forte que ce lointain matin d'il y a quarante ans. Quand elle avait touché le corps sans vie. Quarante ans ! Elle n'aurait jamais cru pouvoir vivre si longtemps sans lui.

Elle n'avait jamais parlé de ce qu'elle avait vu dans la rue ce matin-là. Pas même à ses sœurs. Elles étaient toutes parties maintenant, une à une... Et à chaque fois elle était sûre d'avoir vu l'homme dans les parages.

Soudain elle se redresse, sa petite fille est là, dans la rue. Lui aussi est là. Il lui parle. Louise porte la main à sa gorge, elle voudrait crier, appeler l'enfant. Elle se sent comme paralysée, tétanisée. Mais l'enfant quitte l'homme et rentre dans la maison. Lui se tourne vers Louise et elle a la certitude qu'il la voit derrière son rideau. Il lui semble même qu'il lui fait un signe et disparaît.

« Mamé ? Encore dans le noir ? Encore à l'affût ? Tu aurais dû être espionne !

– Avec qui parlais-tu ?

– Le drôle de monsieur dans la rue ? Il cherchait une adresse. Il pouvait chercher longtemps, ce n'était pas du tout dans ce quartier.

– Il t'a dit son nom ?

– Oui, bizarre non ? En général quand on demande son chemin on ne donne pas son nom !

– Eh bien ? Comment s'appelle-t-il ?

– Monsieur Temps, ou un nom dans ce genre. Pourquoi tu veux le savoir, tu l'as déjà vu ? C'est une des "victimes des cinq sœurs" ? »

Louise ne répond pas. Non, monsieur Temps n'était pas une de leurs victimes. C'était plutôt le contraire... La question revient, lancinante : Qui le suivrait ce soir ?

Gisèle Betou

Derrière la fenêtre, mon front d'enfant appuyé à la vitre, pensive, je regarde la rue, et dans mon fauteuil d'infirme, je m'invente des vies. Il est huit heures à ma montre, en ce matin d'hiver ; le ciel est bas, les maisons ont tassé leurs épaules pour mieux protéger les habitants ; les volets s'ouvrent peu à peu avec précaution.

Là-bas, un bruit sec... quelqu'un ouvre sa fenêtre ; un visage se devine, puis se recule, devant le froid qui insiste pour se glisser à l'intérieur.

Plus loin, un rideau en dentelle se soulève, discrètement, puis retombe, me cachant l'inconnue que je me plais à deviner : une vieille grand-mère dans un cocon douillet, une vieille grand-mère qui regarde la vie, puis qui se retire doucement pour prendre son café, laissant à d'autres le loisir de la prendre cette vie, à bras-le-corps, comme elle faisait elle aussi, il n'y a pas si longtemps.

Elle s'assoit lentement, ses jambes lui font mal ; ses mains toutes fripées enserrent le bol fumant. C'est l'heure qu'elle préfère en ces matins d'hiver : l'heure du réveil, de la renaissance, l'heure de l'espoir pour la journée qui s'annonce. À côté d'elle, le poêle qui ronronne, ajoute sa douceur. La flamme qui s'élève réchauffe la pièce et aussi le cœur. C'est l'heure des souvenirs, mais là attention, il faut choisir, pour moins souffrir. C'est un peu comme le rideau, on le soulève, on regarde discrètement, et si une douleur trop vive vous transperce, alors, surtout ne pas continuer, le laisser tomber.

Mais ce matin, c'est différent, elle prend son temps, entre deux petits morceaux de ce cake fameux qu'elle a préparé la veille.

D'ailleurs fort réussi ce cake, elle n'a pas perdu la main. Elle sourit, ah ces cakes des temps heureux, où ils étaient tous réunis autour d'une grande table, où les rires fusaient, où il fallait parfois élever la voix pour se faire entendre, et ramener le calme. Et le bruit des bancs en bois que l'on tirait ensemble, la précipitation que l'on mettait pour s'asseoir et qui

faisait chanceler les moins lestes, les yeux ensommeillés des plus petits encore perdus dans des rêves connus d'eux seuls, l'odeur du pain grillé, puis l'odeur du brûlé qui vous réveillait pour de bon, les rires qui fusaient devant le pain noirci, le pot de confiture, sucré à la tendresse, que des petites mains potelées à l'amour, s'arrachaient en criant, les mots doucement murmurés des plus grands qui se livraient entre eux les premiers secrets, en marge des surveillances.

Et près de l'âtre, les plus vieux, qui réchauffaient leurs membres, et qui se préparaient pour affronter le jour, avec moins de douleurs, le cœur rempli de joie devant cette jeunesse.

C'était le temps béni par des dieux indulgents, qui n'avaient pas encore, rappelé parmi eux quelques hôtes du lieu. C'était le temps béni du temps éternité. C'était le temps béni de l'immortalité.

Il va falloir ramener le rideau et cacher cette table, car la petite aiguille est venue prévenir que la douleur revient.

Il va falloir, maintenant, tirer le rideau.

Grand-mère, bois ton café, prends ton tricot, cherche un ouvrage, le plus compliqué, qu'il occupe tes pensées, jusqu'au soir, jusqu'à ce que le sommeil vienne pour adoucir ta nuit.

Mon regard se promène sur la rue de mes vies. Il s'arrête enfin, sur une petite fille, qui sautille de joie, un joli papillon, qui vole autour d'une mince jeune femme blonde.

Aujourd'hui je suis elle, je m'appelle Lisa, je suis le papillon...

Je ne sens plus ma main glissée dans celle de maman, une main longue et fine, qui m'entoure d'amour. Je lève mon visage vers elle, elle me sourit, et je me noie dans les eaux bleues de ses yeux, remplis de lumière. Mon cœur se gonfle de tendresse ; il me fait mal mon cœur, car l'amour fait mal ; j'ai peur, c'est si fragile. Je voudrais mourir, après l'instant fugace d'un bonheur si grand. Mais enfant je suis, et la joie revient avec maman qui m'entraîne dans un tourbillon de vie, animé par sa belle énergie et par ses enthousiasmes, qui font de chaque jour des étés en hiver.

Alors que nous sommes sur le chemin de l'école, elle, elle est déjà dans le moment de nos retrouvailles. Je sens déjà ses baisers sur mes joues, sa peau douce et son parfum aux notes épicées qui me fait penser à des pays lointains. Elle semble venue d'ailleurs, maman, avec ses cheveux d'or qui

se déroulent sur ses épaules, ce regard où l'on se perd comme dans une eau profonde, et ce sourire qui garde son mystère et qui laisse tout supposer. L'étrangère... on se retourne sur notre passage... on murmure... c'est un petit village ici.

Nous nous serrons l'une contre l'autre, et en remontant la rue, elle me parle de notre goûter de cinq heures, de ce moment précieux que nous allons partager et des petits gâteaux qu'elle va m'offrir, des madeleines dorées comme je les aime, à peine sorties du four. J'ai hâte que ce moment arrive, j'ai hâte de la retrouver et de fondre mon petit corps contre le sien tout chaud et si chargé de tendresse pour moi, que chacun de ses gestes est un témoignage d'amour. J'ai hâte de m'asseoir comme si j'étais une amie dans ce petit salon de thé où elle doit m'emmener ; et je nous imagine, assises côte à côte devant une nappe blanche, de belles tasses en fine porcelaine avec des fleurs d'un rose pâle, la main délicate de maman qui verse mon chocolat, son sourire si doux, le moment de communion, et puis le thé brûlant qu'elle se sert consciencieusement en respectant le temps nécessaire, pour mériter le bonheur, de savourer ce breuvage et son mystère.

Et alors elle m'emmènera peut-être, vers de nouvelles contrées, comme elle fait si souvent, pour me faire voyager ; peut-être au Mont Jaune ; j'aime le Mont Jaune avec sa légende, qui rapporte, que les larmes inconsolables d'une belle jeune fille, qui travaillait dans une plantation de thé la recouvrirent d'une telle ondée, que le corps de son amoureux séparé d'elle par le destin, se transforma en arbre à thé, et depuis lors, une brume éternelle recouvre ce pays. La tasse de maman et son thé mystérieux, couleur abricot, à la fois doux et fleuri – « L'empereur des théés verts, me dit-elle, avec un sourire énigmatique, tout en murmurant *huang shan mao feng*. »

J'ai oublié le village tout gris, la nuit qui tombe doucement, je m'envole, moi Lisa, le papillon, vers les brumes du Mont Jaune.

De mon fauteuil, derrière la fenêtre, j'essaie d'étirer mon petit corps ou ce qu'il en reste, contre la vitre, pour retenir les deux petites silhouettes qui s'éloignent de plus en plus, pour disparaître enfin, au coin de la rue.

J'aimais Lisa, j'aimais le papillon ; dommage, j'aurais bien aimé être son amie. J'aurais aimé voler.

J'appuie mon front sur cette vitre pour l'oublier... pour m'oublier.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Rolande Bouche

Derrière sa fenêtre, le rideau tiré
Une femme.
Un châle gris posé sur ses épaules
Les joues flétries par le temps qui passe
Le regard perdu
Solitaire.
La tasse de thé qui fume
La radio en sourdine
Le ronron du chat qui trépigne
Elle rêve, elle invente
Derrière la fenêtre.
La neige tombe
Des flocons, tels des papillons qui dansent
C'est l'hiver.
Le lilas fleuri
L'hirondelle, sous le toit fait son nid
C'est le printemps.
Ainsi passent les saisons.
Silence.
La vitre embuée
Elle pense au temps passé à deux.
Les souvenirs reviennent
Derrière la fenêtre.

Sylvie Brousse-Bournet

Eh bien oui, l'année du Roi !
Les portes s'ouvrent désormais
Paysages échelonnés, en tranches,
De livres appartenus,
Tomes d'école à la classe A d'un an, et B suivant le redoublement,
Les albums coloriés reliés,
En bandes dessinées,
Au-dedans, on a marché sur nos étagères
Depuis le silence, surtout la nuit...

Eh bien oui, les années de Lune !
Fenêtres à l'écran du monde,
Guirlandes d'hortensias et d'ombres, d'œuvres célestes,
Pans de brumes petits carreaux,
Pendants de nappes en reflets,
Jeu de loupes en casseroles
Chemin éphémère en papillonne,
On a marché sur nos vitres,
Depuis le dehors, surtout à la lumière...

Eh bien oui, les années de Soi !
Lucarne sur un univers désormais immense
Y voir à qu'un oeil tout le bonheur des hommes,
Et de l'autre, les cœurs redondants,
Les bras du vent aux effets du jardin, la vie,
Autant de cadres à la beauté.
On a marché à pousser crémone,
Et puis hier on a marché sur le toit de la maison d'en face,
Depuis l'aube, de pattes, surtout à l'abri du voisin !

Eh bien oui,
Histoires de soi,
Histoires de toit,
Pans de vie
Devant, derrière.
À la fenêtre des ans
Et le temps n'existe plus à la fenêtre du monde.

LA FENÊTRE ? DERRIÈRE, DEVANT OU DEDANS !

Michel Brun

Un carré pâle de ciel bleui effiloché de nuages chauffés blancs par la canicule de ce jour d'août.

Silhouettes de toits, rouges. De terrasses aux arbres jaunissants.

Obscurité.

Silence.

Une poitrine se soulève et s'affaisse au rythme régulier d'une machine qui lui donne vie.

Des tuyaux, de partout, innombrables.

Éclairs bleus, éclairs jaunes, éclairs rouges, le moniteur s'emballe.

Bips stridents qui percent l'oreille.

Une forme allongée, blanche et colorée à la fois, traverse l'espace, se faufile entre les tuyaux, les éclairant d'une lueur blafarde, donne du relief à la poitrine et disparaît dans l'obscurité.

Une autre encore avec du vert, du blanc et du rouge.

Puis une autre bleu, blanc, rouge.

Une autre jaune et rouge.

Celle-ci toute rouge.

À intervalles réguliers, les tuyaux prennent les lumières puis s'éteignent.

La poitrine capte un supplément de vie et se rendort.

Ainsi défilent les pavillons des avions atterrissant sur l'aéroport voisin.

Rêves.

Vois-tu Venise, les canaux scintillants et ses gondoliers alanguis ; la fierté du lion place Saint-Marc,

Veux-tu que je te dise l'odeur acre de la bête noire dans l'arène, ou plutôt l'envol rouge du flamenco.

Tu préfères les fleurs, les pâturages avec quelques veaux et vaches... c'est plus apaisant !

Je peux te dire aussi la tour Eiffel du 14 juillet ou du 31 décembre que nous habillerions des tracés de l'écran, le rouge du rythme cardiaque, le scintillement jaune de la respiration ou le bleu tendre de la pression intracrânienne objets de toutes nos inquiétudes.

À toi, notre doux oiseau blanc, peut-on demander de se poser à nouveau sur notre terre ainsi que le font ces gros oiseaux, là, dehors... ou dedans... je ne sais plus.

L'ENVOL DES SOUVENIRS

Marie-Odile Butel

Il pleut, il pleut, pluie drue derrière la fenêtre,
Je sens la mélancolie envahir mon être ;
Contre la vitre, le front collé,
Mes yeux regardent, voilés
Le ciel est si noir, le ciel est si triste
Chaque goutte qui claque sur la vitre, sinistre
Écrit un mot, me conte une histoire,
Ravive les souvenirs de ma mémoire...
Petites gouttes, vous coulez comme des larmes,
Et pourtant vous ramenez à mon âme
Des images qui me charment,
Des images vives comme une flamme.

Une mouette qui s'envole et tournoie dans les nuages,
Un fin filet d'eau qui court entre les coquillages ;
Il entraîne avec lui une petite crevette
L'eau imbibe le sable et entoure les crêtes
La mouette, voyant son promontoire noyé
Et ne pouvant descendre s'y reposer
Fait entendre un dernier rire moqueur
Puis s'éloigne à tire d'ailes, à contrecœur.
Tout est soudain silencieux loin des récifs
Alors, voyant son auditoire attentif,
Le vent, tout doucement, commence son chant.
Soufflant, s'essoufflant, tourbillonnant, haletant,
Le vent, comme forcissant sa voix
S'en donne maintenant à cœur joie :
Il fait battre les drisses et hurler les haubans,
Il fait faseiller les voiles, flotter les rubans.

Pour créer avec le vent une harmonie,
L'eau chante alors un léger clapotis.
Le long des coques les notes graves jouent
Quand elles frappent en cadence les flots fous.
Même le soleil s'en mêle, créant une musique silencieuse :
tintinnablement, clochettes merveilleuses
Il fait miroiter ses rayons dans chaque goutte d'eau
Qui sautent joyeusement au passage des bateaux ;
Jusqu'au soir le vent continue son concert
Parfois il fait silence,
Mais ce n'est point nonchalance !
Bien vite, son morceau, il ressort
Et de nouveau mon cœur danse
Mon âme se promène dans ce territoire plaisant.

Il pleut, il pleut, pluie drue derrière la fenêtre,
Je sens la mélancolie envahir mon être
Contre la vitre, le front collé
Mes yeux regardent, voilés
Le ciel est si noir, le ciel est si triste
Chaque goutte qui claque sur la vitre, sinistre
Écrit un mot, me conte une histoire,
Ravive les souvenirs de ma mémoire...

Poursuivant le soleil
La mouette a fait un long voyage,
Planant, volant au-dessus des nuages,
Elle a vu des merveilles ;
Cette mouette imaginaire est mon âme
Comme ce ciel qui désormais vire au parme
Elle était d'humeur morose
Et maintenant je vois la vie en rose
Comme une loupe à travers cette vitre,
Ma journée commence un nouveau chapitre
Pluie, soleil ou nuages

Nos yeux créent le paysage
À travers nos songes
Même s'ils sont mensonges
Apaisante bouffée d'air pur
Qui délivre de ces murs
La beauté – la joie – l'emportent sur la grisaille
Comme fêtant d'étonnantes retrouvailles.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Caillou

Vers 16 heures, tu es rentré dans la chambre. Avec le store baissé, celle-ci était un peu dans la pénombre. Marie était seule et semblait dormir. Heureusement qu'elle était disponible cette chambre pour personne seule, à cet étage de l'hôpital. Marie était allongée sur le dos, soulevant à peine les draps, avec les bras bien allongés, le long du corps. Et avec tous ces tuyaux qui la maintenaient en vie.

Entends le bruit sourd des machines
Qui pompent qui surveillent et qui trient
Le goutte-à-goutte d'une perfusion
Le temps qui passe et qui s'enfuit.

Elle ne parlait plus depuis déjà plusieurs heures. En augmentant les doses d'antalgique, le chef de service avait choisi : « Plus de douleur mais peut-être plus de conscience non plus. » Vous étiez d'accord. Marie avait sombré dans un sommeil tout d'abord agité puis de plus en plus calme. Elle n'en sortait plus que pour de courts instants où son regard suivait encore ceux qui étaient, peut-être, pour elle devenus des ombres. Mais elle ne parlait plus. L'infirmière t'a laissé seul en disant : « Mais, parlez-lui. Elle comprend le son de la voix, la musique, la tendresse des intonations même si le sens des mots lui échappe certainement. Vous entendre lui fait du bien. »

Alors je parle pour ne rien dire
Je donne des nouvelles des amis
Mais sans réponse, tout tombe à plat
Je ne sais plus quoi dire aujourd'hui.

Ses yeux s'ouvraient, elle cherchait du regard et c'est ta voix qui la gui-

dait. Tu t'es penché sur son visage, sentant de tout près son haleine et tu as plongé, une dernière fois peut-être, dans son regard. Tu étais juste là au-dessus d'elle. Et tes mots n'avaient plus aucune importance. Tu caressais sa main tout doucement. Marie ne réagissait plus que par son regard.

Je me lève, ton regard me suit.
Je parle pour toi, questions-réponses.
Je te raconte des conneries.
Que veux-tu dire ? Je t'aime aussi ?

Et puis, elle a refermé les yeux. Elle semblait partie déjà très loin dans cette course dont tu connaissais l'issue. Il y eut un long silence, et tu t'es levé pour aller vers la fenêtre. Le store n'en était pas complètement baissé et tu t'es penché pour voir le paysage depuis ce dernier étage de l'hôpital Larrey. On y voit tout le sud de la ville, jusqu'aux collines de Fonsegrives, la vallée de l'Hers et Montaudran.

Quand il pleut derrière la fenêtre,
Comme un linceul de draps mouillés
Dont les plis vibrent d'eau vivante,
Tu poses ton front, le verre est froid.

Cette ville, où vous aviez vécu ensemble toutes ces années de découverte, et qu'elle allait laisser. La vie trépidante, les bagnoles repartant au feu, les avions qui striaient le ciel, les gens courant sur les trottoirs mouillés, tous ces petits bouts d'individualité dans une géante fourmilière grouillante de vie et Marie, derrière la fenêtre, centrée sur sa douleur, acceptant peut-être de partir. Et tu te souviendras longtemps de ce contraste entre la douleur, ton angoisse, le calme de cette chambre d'hôpital, cette fin imminente et la visible continuité du monde. Entre les deux, juste une fenêtre...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Marie Canal

J e t'ai vu courir à perdre haleine
Je les ai vus te poursuivre, le sourire aux lèvres
Je les ai vus se rapprocher et cogner.
J'ai entendu les cris,
Tes cris déchirant la nuit.
J'ai entendu le choc.
J'ai vu le sang couler.
Mais je n'ai pas ouvert.
J'ai eu peur et j'ai pleuré.
Puis j'ai osé, j'ai poussé...
Mais tu étais parti.

JOURS APRÈS JOURS

Jean-Louis Carrière

*J*usqu'à deux ans derrière la fenêtre,
Je dormais,
Dans le landau en tôle
Car de lit, je n'en avais pas,
À dix ans, derrière la fenêtre,
Je regardais,
Les enfants des nantis, jouer,
Jouets, que je n'avais pas,
À vingt ans, derrière la fenêtre,
Je regardais,
De beaux jeunes hommes vifs,
Hommes que mon éducation m'interdisait,
À trente ans derrière la fenêtre,
Je regardais,
Ma vie de mère,
Mais hélas déjà plus de femme,
À quarante ans derrière la fenêtre,
Je regardais,
Grandir mes enfants,
Enfants qui ne me voyaient plus,
À cinquante ans derrière la fenêtre,
Je regardais,
L'heure à laquelle l'homme allait rentrer,
L'homme qui ne me supportait plus,
À soixante ans derrière la fenêtre,
Je regardais,
La vie s'écouler en attendant
Que la mienne s'écroule,
À soixante-dix ans derrière la fenêtre,

Je ne regardais plus, j'étais ailleurs,
Seulement là pour survivre,
Survivre c'était déjà pénible,
À quatre-vingts ans derrière la fenêtre,
Posée là, car c'est là qu'on me pose,
Il me reste moins de mois à vivre
Que d'années vécues,
À quatre-vingt-dix ans derrière la fenêtre,
À attendre que la mort ferme les volets
Dans l'espoir de rejoindre les cieux,
Là où le bonheur est infini.

Sylvie Cau

Quand j'ai vu le soupirail, à plus de deux mètres de hauteur, je me suis demandé ce qu'il y avait derrière la fenêtre ?

Non, c'est faux !

Je ne me suis rien demandé du tout. Je voyais déjà : il n'y avait que du sombre, un abîme d'obscurité. Une angoisse abominable m'a saisie. Qu'a-t-elle touché cette fenêtre ? Le néant de l'existence ? Sans doute quelque chose d'approchant.

C'était une expérience nouvelle, différente de la peur, ou de la solitude. Un bon exercice de style finalement.

J'ai pris la fuite.

Abandonnant toute dignité, j'ai crié « au secours ! je ne veux pas ! rendez-moi mon argent ! »

Pas question de vivre là-dedans !

Tant pis pour le centre-ville de Toulouse,

Tant pis pour les femmes de ménage de Ranguel. Elles pourraient reprendre leur traque, et dénoncer qui elles veulent. Je préfère encore squatter le sol de la chambre de ma copine. Au moins c'est clair et ensemble on rit de notre misère

Depuis, attirée par la clarté, je suis restée sensibilisée à une expression trop méconnue : voir plus loin que le bout de sa fenêtre.

À Tombouctou il y a du sable. Plus de trois grains, on ne peut plus les compter.

Cela fait beaucoup.

Il y a de la lumière, et de la clarté, mettre des fenêtres en plein désert, était-ce bien nécessaire ?

Plus farfelu que moi ? Une concurrence ANONYME ?

Mystère ? Des fenêtres, c'est aberrant pensez-vous ?

Je les ai longtemps imaginées ces fenêtres. Je n'ai pas vu de triple, ni de

double vitrage. Ni même de fenêtre coulissante.

Des TOUTES PETITES fenêtres.

Pas beaucoup de lumière. J'ai vu leur obscure clarté. J'ai senti la fraîche tiédeur des pièces qu'elles protégeaient, une vague odeur de sel – de temps qui s'arrête. J'ai tâté le contact du sol avec mon fessier. J'ai tout posé.

À quel moment ai-je découvert l'existence de ce lieu ? Je l'ai toujours connu !

De passage, je n'y suis jamais resté très longtemps, j'aurais dû.

Elles étaient réconfortantes.

Que disaient-elles ces fenêtres ?

« Je suis l'humanité »

Comment a-t-on rendu cela possible ? En quoi j'ai participé à ce massacre ?

Comment peut-on abattre l'humanité, même à coups de pioche ?

Derrière ces murs éventrés, il reste les fenêtres.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Anna Chalamine

Le front appuyé contre la vitre, Léa scrute la combe, baignée de Lune, qui s'étend au-delà du jardin. Elle observe la masse noire des épicéas, au loin. La forêt l'inquiète, sombre, mystérieuse, qui escalade le versant, très abrupt à cet endroit. La prairie ondule sous la brise ; on n'a pas encore fauché l'herbe, on le fera demain. Léa est arrivée chez Joseph et Suzanne il y a trois jours, au moment du dîner, à la nuit tombante. Elle a simplement frappé à la porte de bois, ouverte ; elle a entendu quelqu'un se lever de table, Suzanne a écarté le rideau à mouches, et la première surprise passée, elle a pris la jeune fille dans ses bras : « Toi ici, mon petit ! Mais entre voyons ! » Personne ne lui a posé la moindre question. Assoiffée, affamée, Léa a d'abord avalé une assiette de soupe, avant de donner des nouvelles des siens et de raconter son voyage.

La vitre devient de plus en plus fraîche sur sa peau ; les nuits d'été sont presque froides, ici en montagne. À la limite de la combe, près de la première ligne d'arbres, des ombres bougent, des soldats peut-être... Léa sent monter en elle une angoisse diffuse. Elle serre autour des épaules le gilet jeté sur sa chemise. Les ombres s'immobilisent, ce ne sont que des buissons ou des fougères. Son regard se noie dans les hautes herbes ; elle songe à Sarah et au petit Maurice, il commençait à peine à marcher lorsqu'elle est partie, quinze jours déjà, il doit être plus assuré sur ses petites jambes maintenant. Sarah l'a encouragée et leurs parents l'ont poussée ; son père, malade, ne pouvait s'éloigner, sa mère ne voulait pas le quitter, ni laisser Sarah seule avec le bébé. Aucune nouvelle de Michel, son beau-frère ; ils avaient simplement appris son arrivée à Londres. À Paris, il piaffait de ne pouvoir rien faire, même pas exercer la médecine ; il lui fallait agir pour sa femme et son fils, disait-il. Jacques, son cousin, l'accompagnait. Léa se rappelle la dernière soirée ; Sarah s'efforçait de retenir ses larmes et secouait la menotte de Maurice en guise d'au revoir à son papa. Jacques

lui avait pris la main, l'avait serrée très fort entre les siennes : « Je penserai bien à vous, Léa, et nous nous retrouverons quand nous aurons gagné ! »

Lorsqu'elle avait quitté sa famille, elle n'avait pu, elle, s'empêcher de pleurer ; aller ainsi, seule, sans les siens, elle ne s'en croyait pas capable. Mais elle sentait qu'il le fallait, c'était une question de survie... Ses parents lui avaient tout expliqué, les papiers, l'itinéraire, le train, les étapes qu'elle devrait faire à pied. Tout en les écoutant avec attention, elle savait que peut-être elle ne les reverrait pas. La marche ne lui faisait pas peur, elle en avait l'habitude, elle était bien chaussée, se répétait-elle. Son père lui avait donné un peu d'argent, sa mère avait cousu une chaîne en or dans l'ourlet de son paletot, au cas où... Dans le train, elle avait échappé à plusieurs contrôles en se réfugiant dans les toilettes ; elle avait tout de même dû montrer ses papiers à des gendarmes, des Français. Les formalités terminées, elle avait eu la frayeur de sa vie, le plus âgé des deux hommes était revenu vers elle et l'avait attirée hors du compartiment : « Mademoiselle, attention, vos papiers... » Elle n'avait rien répondu, sentant la sueur l'envahir et ses jambes se dérober sous elle. Sans un mot, l'homme avait touché la visière de son képi. Tout s'était plutôt bien passé ; elle dormait le jour, dans des granges ou des fourrés, elle marchait la nuit, elle avait gobé des œufs, mangé des pommes, en les volant bien sûr, malgré ses remords. Elle s'était sentie mieux en arrivant dans le Jura. Elle avait tellement parcouru la région, en vacances, avec ses parents et Sarah. Et enfin elle avait atteint B. et la ferme des V.

Elle a froid aux pieds, malgré la douceur du parquet bien ciré. François est venu à plusieurs reprises. Elle ne l'avait pas revu depuis le début de la guerre ; l'adolescent maigre et turbulent est maintenant un jeune homme large d'épaules, posé, peu bavard, comme les gens d'ici. Dès qu'il est entré, elle s'est sentie rougir, retrouvant sur ses lèvres le goût du baiser qu'il lui avait donné, le dernier jour de son séjour, trois ans auparavant. Hier soir, devant les V., François a tout précisé. Il est trop périlleux de passer de nuit, les patrouilles sont renforcées. Elle fera les foins avec les autres ; pendant la pause de midi, alors que tous casseront la croûte à l'ombre, elle s'éloignera un peu sous les arbres, comme pour se soulager. François la rejoindra quelques minutes plus tard et l'aidera à escalader le

versant, là où il est le plus pentu. Les rires et les bavardages des faucheurs couvriront le bruit de leur marche. Elle le sait, en haut, à la lisière de la forêt, passe la frontière. François le lui a répété, elle ne peut que réussir ; il a l'habitude. Bien sûr, il lui faudra descendre seule l'estive de l'autre côté, rapidement, car des balles pourront encore l'atteindre. Mais très vite, elle le sait, elle rencontrera les douaniers suisses... L'aube pointe peu à peu, le soleil commence à raser la prairie. Au-delà des bois, c'est la liberté, en cadeau pour son anniversaire, ce 17 juillet 1942.

UNE FENÊTRE PEUT EN CACHER UNE AUTRE...

Françoise Chappotin

Couchée ! non, pas alitée. Paresseuse. Même pas fatiguée.

La fenêtre, petite et étroite, une lucarne plutôt, s'ouvre sur un fond de parc. Sombre et touffu. Quelques branches de cyprès se détachent en fond.

Un bouquet de pivoines roses et orange en orne l'angle. Ce n'est pas moi qui les ai choisies. Elles apportent une tache de gaieté, de couleur.

Un peu de soleil rasant illumine encore le rebord.

La nuit n'est pas loin. Un petit vent agite les rameaux. Le mur d'angle de la maison voisine se dessine dans un coin.

Ici, le bien-être, la béatitude presque. Dehors la douceur du printemps, l'appel des oiseaux dans les arbres, la promesse de jours plus beaux.

Vais-je obéir à cet appel ? m'évader de mon cadre et m'échapper dans celui-là ?

C'est un cadre doré, après tout.

Mon regard devient fixe, irrésistiblement attiré par le feu du bouquet.

Le malaise me guette, je suis aspirée au fond d'une spirale, presque au bord de la perte de conscience. C'est mieux, derrière la fenêtre ?

Mais je me reprends : cette fenêtre, après tout ce n'est que celle qui est peinte en face de mon lit !

DÉFENESTRATION INTIME

Jean-Pierre Chaussade

Je t'intime l'ordre de sauter.
N'y pense même pas. Je ne vais pas tirer un trait là-dessus, même pour te faire plaisir, même de ma plus belle plume. Je ne sauterai pas, un point c'est tout.

Saute, allez vas-y, tu ne seras pas déçu. Juste un peu déchu, mon ange.
Un saut dans le vide, tu parles d'une révélation.

Mais de quoi donc es-tu déjà plein, si ce n'est de ce vide dont tu nies l'évidence. Tu es déjà hall de gare ou auberge espagnole, un bar plein d'hommes vides. Qu'as-tu donc à perdre de si précieux ?

Mais justement cette illusion de croire en la plénitude de mes vides, aux retentissements de mes plus lamentables bides, à la notoriété de mes plus inconsommables navets. Je pense que je suis.

Alors saute, tu n'as vraiment plus rien à perdre. Sauf tes convictions intimes, une simple existence conventionnelle. Tes pensées trépassent comme des éphémères. Les mailles de ton filet ont tout juste le temps d'y croire. Elles sont déjà évaporées et remplacées. Elles ne sortent même pas de nulle part. Tu crois que tu es, au même titre que tu crois encore pouvoir effleurer l'enveloppe charnelle de tes pensées. Alors saute. Je t'en intime l'ordre.

Défenestration intime... Cinquante-quatre étages plus bas...

Alors ?

Même pas mal ! Je suis toujours là, devant toi. Les autres sont là aussi, avec ceux d'avant, ceux d'ici et ceux d'après. Ils ont souffert et souffriront encore, ils ont chanté et chanteront encore, ils ont aimé et aimeront encore. Vogue la galère, tourne la ritournelle. Corps à corps, sans relâche, cœur à cœur, sans entraves. Apaisé, pacifié, libéré...

Tu vois ! Fallait juste sauter un peu. Choisir la bonne fenêtre de tir. Choisir juste le bon moment. Être juste à la bonne place. Juste parmi les Justes, tu ne seras jamais déchu du voyage, mon ange.

Monique Cohendy

Derrière la fenêtre, collé à la vitre, un escargot avance lentement — naturellement.

Au loin, j'aperçois les rues de la grande ville où de petites choses sombres se pressent en tous sens.

Et puis, ces objets roulant à toute allure : autos, bus, trains, métros...

Dans le ciel, des avions plus rapides que le son.

Là-bas, des supermarchés clignotants devant lesquels se bousculent les caddies débordants et stressés.

Une fête foraine grotesque où des enfants même pas contents, tournent sur des cochons rose bonbon.

Une école triste et moche comme une école dont, tels des diables d'une boîte, s'échappent en hurlant de petites taches multicolores.

Une usine lance dans le bleu du ciel sa fumée noire pendant que de ses portes sort une masse d'hommes gris et fourbus.

Sur l'herbe encore verte d'un stade, où courent comme des dératés une équipe d'écervelés, un ballon prend des coups.

Une pauvre église qui n'y croit plus, sans Dieu ni personne.

Et ceci, et cela, et encore, plus vite, plus fort, plus fou...

Alors, je ferme les volets, puis la fenêtre, je tire les rideaux.

Derrière la fenêtre, collé à la vitre, un escargot avance lentement — naturellement.

CRÉATION

Michel Cordier

La matinée est à peine brumeuse, calme, printanière, parfumée d'une foulditude d'herbes et de feuilles sur fond d'humus. Voilà l'heure d'écouter, portes et fenêtres ouvertes, les chants de Dame Nature. Les sept coups de cloche portent les ailes du premier papillon de l'année comme l'éveil du village.

Tout s'accorde en naissances foisonnantes sauf ce timide crayon hésitant devant ses élans de courbes, langueurs de gris et opaques noirceurs. Il me faut ses tours de force, de frénésie de touches désactivant la blancheur de cette page pour éloigner une fois de plus le manteau hivernal : ÉVEIL !

Bref, représenter le Cyborg, qui me hante depuis des jours dans son univers hypergéométrique ; ce n'est pas joué, loin de là ! Il faut croire que mon futur hésite lui aussi devant la lumière du monde. Pourtant, la nuit, son image dans ses moindres détails envahit mon imaginaire. Mes rêves sont allés aux oubliettes ce matin avec toutes ses formes et couleurs qui m'accompagnent pourtant depuis l'enfance.

Il faut me détendre, restituer sa liberté à ma main pour qu'elle me surprenne une fois de plus. Que dis-je, qu'elle me sidère de précision et d'efficacité. Oublie-toi dans le paysage limité au cadre de cette fenêtre connue, reconnue, parcourue dix mille fois dans ses moindres détails. Les terres, les arbres, le ciel changent mais Terre, elle, non ou si peu ! Il s'agit bien de l'empreinte humaine consacrant le présent et sauvegardant son passé. Mais ce dessin est un présent au futur alors que... ah ?

Deux heures plus tard, le Cyborg vit. Il appelle encore la profondeur, une ombre de mouvement pour être satisfaisant. Nous sommes au dernier acte du ballet.

Oups ! Quelqu'un approche. Aïe, je n'aime pas trop reprendre un dessin, surtout si la fin est proche. Visiblement le crayon met de la bonne

volonté pendant que les crissements d'un pas tranquille se font plus nets. La signature et c'est fi... Plus de bruit ! Je relève la tête et il est là devant la fenêtre mais c'est... MOI !!!

J'ai un blanc, un grand vide ; c'est incroyable, je suis en face de mon sosie. Tout y est : je sens dans son regard que ses idées, sa force, ses questions sont les miennes. Je ressens ma main qui tremble et en profite pour poser le crayon comme je peux. Dans l'élan, je repose mes deux mains sur la table et repousse la chaise en me levant. L'éternité semble s'être abattue sur la pièce. Sa présence ressemble à une bourrasque cérébrale dans un silence massif. Je me rends compte que ma main peut s'avancer par-dessus la table, le toucher et me prouver que je ne rêve pas. Je n'y arrive pas, pas même à parler pendant que nous sourions ensemble exactement de la même manière. SIDÉRANT !

Je réussis à relever le poignet à peu près aussi vite qu'un escargot en pente raide. L'idée nous fait éclater de rire. Enfin ma main s'avance et part à la rencontre de la sienne. Mais les cinq centimètres du bois de fenêtre se dilatent inexplicablement. D'abord la croissance est lente mais s'accélère constamment. La distance devient trop grande, colossale, abyssale alors qu'aucun de nous ne bouge. Je – non il – disparaît finalement au fond d'un espace bleu vert puis jaune en me laissant l'image rémanente de mon regard.

Je finis par m'asseoir par hasard, ivre d'étonnement, vertige. Un énorme vide s'installe : je sais que je me suis perdu. Des larmes tentent de diluer lentement mon sentiment de profonde détresse semblable au vide d'une petite mort.

Un jour de plus...

Il m'a fallu la journée et surtout la nuit pour m'en remettre. J'ai beau rejouer l'histoire dans tous les sens, rien ne colle. D'abord cette similitude aberrante : mêmes couleurs de vêtements, même attitude détendue, même regard et fort probablement même caractère. Suis-je fou ? Je n'arrête pas de fixer la glace mais ce n'est pas ça ; plutôt une parfaite inversion et non un reflet.

Et pourquoi à ce moment-là ? Était-ce fortuit ? Je ne crois pas mais je ne sais pourquoi. Ce n'est pas un Cyborg : trop d'émotions ont surgi en lui comme en moi ! Et je n'ai même pas été foutu de lui parler. Il se posait probablement les mêmes questions vu son étonnement. Non, cette rencontre plane largement au-delà des simples mots. C'est réellement incroyable, ahurissant, inimaginable et s'il n'y avait pas eu cette foutue dilatation de l'espace !?

Deux jours de plus...

Personne n'est au courant de la rencontre. Je devine trop bien les réactions des uns comme des autres :

« C'est du délire, arrête les pilules !! » version amis

« Une interaction entre la lumière et les vitres ouvertes, angle d'incidence... » version savante

« Projection narcissique face à une représentation semi-mécanique... » version psy

« Sentiment de solitude et recherche d'identité collective... » version socio

« Lien avec ton complément astral... » version ésotérique, etc.

Pour ma part, je préfère une rencontre de mondes parallèles. J'aime mieux mais qu'en est-il vraiment de tous ces possibles : mystère et boulette de suif !

Enfin, le Cyborg est fini et me marquera longtemps. Je vais continuer les dessins mais le suivant sera... on ne peut plus rationnel – parole ! Un vaisseau photonique intra-galactique par exemple, et j'y mettrai comme capitaine des plus pragmatiques, le Cyborg II que mon ordiméca vient de construire.

Printemps 2360

Coralie Corriger

Le front appuyé contre la fenêtre de sa cellule, le regard d'Alain s'abîmait dans l'horizon, vagabondait par-delà la chaîne des Pyrénées, tâchant d'oublier pour un instant les grilles, les miradors, toute une violence trop longtemps contenue.

Quinze ans déjà et pas la moindre lueur d'espoir au bout de ce long tunnel carcéral ; un procès qui traînait en longueur, des visites rarement accordées, une remise en liberté conditionnelle sans cesse repoussée, et les années qui filaient à toute allure. Chaque matin, dans le miroir de poche accroché au-dessus de l'évier qu'il partageait avec Michaud, il constatait, impuissant, l'œuvre du temps sur son visage. Et sans cesse, telle une vague douloureuse, ses pensées revenaient vers Elle, Loubna. Son soleil, sa princesse berbère. Reconnaitrait-elle en lui cet homme désabusé et aux traits alourdis ?

Il voulait tout d'Elle, avait tout fait pour Elle. Rien n'était trop beau pour Elle.

Lui, l'employé fiable, le père modèle, il avait perdu pied devant sa silhouette, gracile comme celle d'une enfant, ses yeux de princesse andalouse, ses mains de madone... Tout s'était si vite enchaîné... Avec une rapidité qui le laissait encore stupéfait lorsqu'il y repensait : détournement de matériel informatique dans la société de gardiennage qui l'employait comme vigile, pour commencer, puis vol de chèquiers, cambriolages, etc. jusqu'à ce braquage malheureux, qui s'était terminé en course-poursuite sur l'autoroute, et dans lequel un policier avait trouvé la mort.

À seize ans, son père l'avait retiré de l'école pour l'emmener travailler avec lui sur les chantiers de la Navale : « Un secteur d'avenir » selon lui, et puis, poursuivait-il : « l'école, c'est pour les fainéants, les chochottes. Avec ta paye, tu pourras avoir une vie à toi, une famille, une petite maison près de Marseille. Et plus tard, peut-être, un cabanon dans les calanques pour

tes vieux jours... » Et Alain avait essayé très fort de croire à ces rêves du Père, trop étriqués pour lui, qui rêvait de traversées en mer, de steppes, de savanes... Il s'était coulé dans l'habit de manœuvre qu'on lui proposait et avait accepté sans broncher le rôle que l'on avait écrit pour lui : Enchaîné huit heures par jour, comme un forçat, à son poste à souder, sur le pont de bateaux somptueux à bord desquels il n'embarquerait sans doute jamais, tournant de temps à autre les yeux vers la grande Bleue, cruelle et inaccessible.

Trois ans plus tard, il épousait Jacqueline, rencontrée lors du bal annuel de Villefranche. Sourire timide, regard clair, jupette pimpante, elle posait sur la vie un regard confiant qui avait su le rassurer, lui qui n'était jamais sûr d'avoir pris la bonne direction.

Des années douces et paisibles s'étaient écoulées depuis, ponctuées par la naissance des enfants, Rémi et Juliette, l'achat d'une maison sur les hauteurs de Fontvieille, qu'il retapait avec ardeur, un nouveau travail plus reposant dans la société Safegard – gardiennage en tout genre – après plus de quinze ans de bons et loyaux services au sein de la Navale, qui ne lui avaient laissé que peu de souvenirs, hormis une sciatique chronique qui, régulièrement, se rappelait à son bon souvenir, afin qu'il n'oublie pas totalement... Alain avait l'étonnante faculté de ne pas se rappeler ce qui lui était pénible.

Des années heureuses : le café du matin, le travail au potager, composé d'herbes aromatiques, ciboulette, sauge, romarin, etc., de quelques rangs de laitue - de la romaine qu'affectionnait Jacqueline – et de plants de tomates qui faisaient sa fierté, les blagues des collègues, le retour des enfants le soir, leur gros cartable sur le dos, leurs paillements de moineau en bas de la ruelle, la pêche dans les calanques le dimanche en compagnie de Georges et René, les tournois de pétanque sur la place les soirs d'été... La vie simple et heureuse de millions de terriens, en somme.

Jusqu'à ce fameux samedi...

Il était seul chez lui, en train de lire son journal, tout en écoutant d'une oreille distraite les résultats des test-matches, lorsqu'il entendit des coups répétés au carreau donnant sur la ruelle. Il leva les yeux de son journal et

se figea devant l'apparition.

Devant lui se tenait une frêle jeune femme brune, presque une enfant. De longues mèches de cheveux noirs un peu folles encadraient un visage doux et apeuré de biche effarouchée.

S'approchant de la fenêtre, il s'aperçut qu'elle tenait un petit enfant dans les bras.

La jeune femme avait l'air totalement paniqué et roulait des yeux affolés. Des yeux immenses et noirs, brillants comme une nuit étoilée. Des yeux dans lesquels la pupille semblait avoir disparu, comme absorbée par l'intensité du regard. Subjugué, Alain n'entendit pas tout d'abord ce que tentait de lui expliquer la jeune femme.

Elle était étrangère, visiblement, et résidait en France depuis peu à en juger par son accent, qui rendait la compréhension d'autant plus difficile qu'elle parlait très vite, utilisant des phrases courtes et hachées, haletant comme sous le coup d'une vive émotion.

Loubna venait d'emménager avec son bébé au dernier étage d'une des maisonnettes défraîchies de monsieur Paul, un retraité des Chemins de fer, à qui appartenait une bonne partie de l'impasse et qui passait sa vie à bord de bateaux de croisière. Le mari de Loubna venait de mourir, emporté en quelques mois par la maladie, et elle n'avait pas souhaité retourner au pays où sa famille – ses frères aînés en particulier – ne manquerait pas de décider pour elle de la suite à donner à son existence. Loubna était une rebelle, une insoumise. Elle avait tenu tête à tout son clan en choisissant d'épouser Claude, de douze ans son aîné, au lieu du fiancé que l'on avait choisi pour elle et qui l'attendait là-bas. Son père ne lui avait pas pardonné et elle ne l'avait plus revu depuis. Seule sa mère lui envoyait des nouvelles en cachette, ainsi que des colis dans lesquels elle glissait du thé, des dattes et des épices. Loubna était son unique fille et elle la savait très seule aussi.

Ce samedi-là, la jeune femme avait mis des légumes à cuire et allumé le feu sous la cocotte-minute, avant de faire un saut à l'épicerie afin de racheter du lait pour le bébé. En sortant, elle avait oublié de prendre sa clé

et la porte avait claqué, la laissant pétrifiée sur le palier. La cocotte tournait alors à plein régime et Loubna craignait le pire... Affolée, elle avait dévalé à toute allure la ruelle et avait couru jusqu'à la première maison, celle d'Alain.

Armé d'une barre de métal trouvée dans le bric-à-brac de son garage, ce dernier était rapidement venu à bout de la serrure, sous le regard anxieux de la jeune femme, et avait ainsi pu éviter le désastre. Loubna avait proposé de le payer, avait insisté pour qu'il prît au moins un thé à la menthe – qu'il avait refusé en riant... beaucoup trop sucré pour lui... « Un café alors ? » avait-elle supplié, ne sachant comment le remercier, et cette fois, il n'avait pas pu dire non. Et il avait dit OUI. Oui au café, oui au regard noir, oui à l'immense vague qu'il sentait monter en lui et qui, peu à peu, s'emparait de tout son être. Une vague chaude et enveloppante contre laquelle il ne cherchait pas même à lutter, fasciné et effrayé à la fois... Un tsunami émotionnel devant lequel on ne pouvait songer à fuir...

À quarante-cinq ans et pour la première fois de sa vie, Alain se trouvait là où il avait toujours voulu être, avec le sentiment grisant d'être à sa place, enfin. Dans SA vie. Et non celle que l'on avait tracée pour lui, depuis l'enfance, pour faire de lui un homme responsable. Les voiliers, le sable du désert, les aurores boréales, toutes ces choses qui lui avaient été refusées, tous les rêves qu'il avait dû ravalier - et qui lui brûlaient encore la gorge certains jours... Tout lui était rendu dans les bras de Loubna.

Tout était désormais à sa place et justice était faite...

Appuyé contre la fenêtre crasseuse de sa cellule, le regard perdu par-delà l'horizon, loin, loin vers la grande Bleue et les cités blanches du Maghreb, Alain rêve encore et toujours...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Flora Damas

Un peu en retrait, à l'abri du rideau, je regarde la rue. Ou plutôt, je regarde la fille dans la rue.

Depuis tant d'années que j'habite ici, depuis tant d'années que je suis clouée à ce fauteuil, je connais chaque détail de chaque façade et chacun des personnages qui passent au gré de la journée...

Alors, cette fille, quand elle est arrivée dans mon décor, il y a quinze jours, ça m'a fait comme un choc... D'abord parce qu'elle est jeune, à peu près de mon âge, puis parce qu'elle bousculait l'ordonnance de la rue, et puis aussi, sans doute, parce qu'elle était belle. Pas tant à cause de son physique que de sa manière de tenir son violon, l'instrument non pas coincé, mais posé comme une caresse sur son épaule, et son visage abandonné sur les courbes luisantes du bois... Puis aussi à cause de l'émotion qu'elle met dans son jeu et la grâce de sa musique qui monte jusqu'à mon deuxième étage comme le souvenir d'une odeur... Puis bien sûr, parce qu'elle a un corps, tout simplement, un corps vivant...

Moi, il y a longtemps que je vis uniquement de sensations et de délires imaginatifs : je suis tétraplégique. Enfin, pas tout à fait... Je peux utiliser ma main droite, les cinq doigts m'obéissent parfaitement, ce sont les seuls muscles de mon corps qui fonctionnent. Après que l'aide-soignante m'a installée sur le fauteuil, buste attaché, tête bloquée, je lui demande de me laisser, et dès lors, dans la prison restreinte de ma chambre, je peux me déplacer seule en pianotant sur l'accoudoir du fauteuil. Alors, je passe mes journées à regarder la rue, à imaginer la vie des gens dans leurs maisons, à leur inventer des histoires, des destins, des amours.

Je ne sors jamais. Je vis par procuration. Mais je souffre en direct.

Mais depuis quinze jours, plus rien ne m'intéresse que la fille aux cheveux noirs. Petite Esmeralda de pacotille, sait-elle le bonheur qui lui est offert ? Sait-elle l'invraisemblable ivresse qu'il y a à pouvoir marcher dans une rue, boire un café, promener ses doigts sur un violon, ou, tout simplement, sentir ses muscles répondre aux ordres du cerveau ? Si je

pouvais, j'ouvrirais la fenêtre pour lui crier à la fois ma fascination, mon envie, mon désir, mon amour et ma haine.

J'imagine sa vie, petite fille bohème qui rentre tous les soirs dans un petit appartement surpeuplé d'amis artistes, cigarettes et alcool, musique et rires, chaleur de l'amitié...

À moins qu'elle ne vive simplement avec un homme doux et amoureux, peintre ou sculpteur à l'avenir prometteur, qui l'attend chaque soir avec ferveur, l'enlace tendrement et lui fait l'amour sur un divan complice...

Moi, je reste là, avec ma solitude, mon effroyable et invraisemblable solitude, monstre impudique aux yeux d'un monde auquel je refuse de m'exposer...

Un peu en retrait, derrière la fenêtre, elle regarde la rue. Ou plutôt, elle me regarde.

Je ne m'en suis pas immédiatement aperçu, mais peu à peu, j'ai ressenti cette sensation d'être observée, cette certitude d'un regard posé sur moi, très précisément sur moi. J'ai levé les yeux et je l'ai vue, dissimulée à demi derrière un léger rideau, mais la lumière dans son dos fait une auréole à ses boucles et je la vois plus distinctement qu'elle ne s'en doute.

Je sais que c'est une femme, qu'elle a des cheveux roux et je sais surtout qu'elle passe ses journées derrière la fenêtre...

Quand j'ai commencé à venir jouer ici, c'était plus par hasard que par décision réfléchie. Puis je suis revenue parce que cette rue est un peu à l'écart du monde. On peut sans peine imaginer être dans une petite ville ou dans le Paris des années Piaf. Difficile de croire que Paris d'aujourd'hui explose sa modernité, son fric et sa violence à deux pas d'ici...

Pour en revenir à mon observatrice, je ne l'ai jamais vue sortir dans la rue... Mais peut-être l'immeuble a-t-il une sortie sur l'arrière ? Peut-être va-t-elle tous les matins au marché aux fleurs derrière le boulevard, avant que je n'arrive ?

En caressant mon violon de mon archet, je me laisse aller à imaginer sa vie. Peut-être est-ce une femme d'âge mûr qui aime rester dans son appartement, arrose ses plantes, parle à son canari. À moins qu'elle ne vive avec un homme gentil, qui achète le pain en rentrant du travail, avant de s'installer

avec elle sur le canapé pour regarder la télé. Ou alors, c'est une petite-bourgeoise qui partage son temps entre son coiffeur et les boutiques de mode ? Intriguée, je cherche à lui inventer une vie, mais elle reste mystérieuse, silhouette mordorée derrière ses rideaux... Par exemple, pourquoi passe-t-elle tout son temps derrière la fenêtre ?

Sait-elle, cette inconnue silencieuse la chance qu'elle a ? Sait-elle comme j'envie la tiédeur de son appartement, la douceur des éclairages qui l'entourent, le bonheur si simple d'avoir un toit, une famille, d'attendre quelqu'un, simplement quelqu'un, comme on sait chaque matin que reviendra le jour ?

Je ne vais jamais plus loin dans mes rêveries, tandis que mes doigts jouent sur mon violon, jamais plus loin parce que trop fatiguée, trop affamée, trop accablée.

Depuis que la rue est devenue mon univers, j'ai peur, j'ai froid, même en été. Mon violon reste mon seul luxe, un incroyable rappel de mon passé. C'est pour lui, pour le protéger, que je dois chercher périodiquement un nouveau hall d'immeuble pour dormir, pour ne pas me faire repérer... Les gardiens me jetteraient dehors comme un chien galeux, m'accuseraient d'être une voleuse...

Alors, je suis devenue un chien galeux, noyée dans ma solitude, dans mon effroyable et invraisemblable solitude, rebut invisible aux yeux d'un monde qui tourne trop vite...

Pierre Daunes

L'air bourru... forte tête
Cils fournis froncés
Regard plein de dureté
Est-ce son port ?
Est-ce pour se donner un genre ?
Est-il réellement ainsi ? Nul ne sait...
Peut-être un rôle de composition dans l'expression.
Le voici, ainsi, derrière la fenêtre, derrière sa fenêtre,
C'est son territoire ! qui apparaît impénétrable...
Un rebelle !
Ses convictions... bien trempées... sans détours... sans fausses argu-
mentations...
Sa notoriété en toute sobriété...
À vif... réactions crues... sans cruauté malsaine... mais profondément
sincères de vérité
Puis, on n'en parle plus
On passe à autre chose que l'on juge plus important... plus urgent
Parfois, on s'indigne ; même... ça vexe !
Il est pur et dur
Mais aussi tendre et compréhensif, si on sait le prendre, le comprendre
« Dans un cœur de diable un cœur d'ange »
Non ! Non ! Il ne tolère pas... Ne lui imposez rien de force !
(sa famille a fui une dictature, ce n'est pas pour lui en imposer une
autre, certes d'un autre ordre)
Un frondeur dans l'âme
Ça le bute... alors c'est fini
Il largue les amarres et prend le large, son dessein est ailleurs
Il connaît qu'une chose : aller au bout de soi
Même s'il n'est pas toujours bien compris

Il a appris à être lui
Non ! un autre, tout fabriqué pour la société de consommation
Malgré ses apparences d'un retranché :
Un boulimique de la vie
Les injustices flagrantes le font bondir... sortir de ses gongs
Est-ce bien ou mal ?
Il est lui-même !
Imprévisible ! pas autant que l'on pense... (entier)
Sa nature c'est d'être nature
Ça plaît, ça déplaît, il est ainsi
Un sens pratique ! sans s'embarrasser de superflu, de subterfuges
Parfois sa vérité nature blesse, mais ! la meilleure arme... pour combattre la détresse
Au diable les faux-semblants
Muré, ou sèchement évasif... sur des propos trop intimistes
Mais en contrepartie toujours aider quelqu'un à se reconstruire
On aime ou on n'aime pas.
Se faire mousser, ce n'est pas son truc...
Ce n'est pas son genre
Il n'a pas besoin de ça
Mais ! sa personne ne laisse jamais indifférent
Pour lui,
C'est plus dur, plus fort, plus important d'être un homme qu'une star.
Bien plus précieux.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Édith Duboscq

Je suis seule dans la maison, tout le monde vaque à ses occupations, derrière la fenêtre je regarde la pluie qui frappe au carreau.

Dans chaque goutte qui glisse sur la vitre, je vois se dessiner une époque de ma vie. Mon enfance, douce et paisible, mon adolescence qui me vit arrachée à mon pays natal. Mes vingt ans, jour heureux de mariage, le cœur rempli d'amour.

Et la vie qui se déroule doucement comme par magie, les enfants arrivant, et remplissant la maison de cris de joie et de bonheur.

Quelle triste journée aujourd'hui, la pluie ne cesse pas et la grisaille du ciel me rend triste et nostalgique.

C'est ma grand-mère que je revois assise dans son fauteuil, là derrière la fenêtre. Elle n'y voit plus très bien et se contente de feuilleter des romans-photos, elle ne regarde pas la télévision, cela lui donne des maux de tête, sa télé à elle c'est la fenêtre à travers laquelle elle guette le retour de son fils, le soir.

Il vient quelques fois la voir et reste quelques instants avec elle.

Mais ce n'est pas tous les jours et quand il lui rend visite il n'a pas trop de temps.

Il est pris par ses soucis de travail. Il a une femme et des enfants et il doit aussi se consacrer à eux. Quand elle le voit arriver, son visage s'illumine, elle lui parle de ses douleurs, comme tous les petits vieux, elle lui raconte sa journée, lui dit comme elle trouve le temps long et les journées interminables, ces journées qui n'en finissent pas et qu'elle passe assise derrière sa fenêtre.

Parfois, ce sont ses petits-enfants qui lui rendent visite, mais ils sont si jeunes, même s'ils l'aiment tous très fort, ils ne prêtent pas trop attention à ses plaintes et à cette solitude qui lui pèse. Ils ne peuvent comprendre. Et le temps passe, les années s'accumulent, elle a quatre-vingt-dix ans et c'est encore là, derrière la fenêtre qu'elle s'invente des visiteurs, qui viennent lui tenir compagnie et lui faire la conversation.

Et puis, un matin, c'est terrible, elle ne reconnaît plus personne, elle confond ses enfants avec ses parents et ses petits-enfants avec ses frères et sœurs. Elle vit dans le passé. C'est cette horrible maladie qu'on appelle Alzheimer qui la frappe maintenant.

Elle est toujours assise au même endroit, le regard figé. Qui voit-elle au travers de sa fenêtre ? Nous ne le saurons jamais...

Vingt-deux ans après qu'elle nous a quittés, c'est moi qui regarde dehors essayant de comprendre les mystères de la vie.

C'est ma mère que j'aperçois alors, les cheveux blanchis par le temps, le dos courbé par le poids des années et les mains déformées ne lui permettant plus de coudre ou de broder.

Toutes ces douleurs ont une emprise sur elle, les genoux, les lombaires l'empêchent de se livrer à sa passion, le jardinage.

Elle a quatre-vingt-huit ans et elle me dit souvent : « ça suffit maintenant, il faut que je parte pour le grand voyage. » Mais, moi, je ne veux pas qu'elle s'en aille.

Je revois la belle jeune femme qu'elle était lorsque je suis née. Sous sa magnifique chevelure brune, on pouvait apercevoir son beau visage, ses yeux noirs, sa fine petite bouche et son corps n'était pas encore meurtri par le temps.

La vie ne l'a pas épargnée, même si elle a eu le bonheur de connaître le grand amour auquel elle s'est vouée corps et âme. Elle a toujours été auprès de lui dans la joie et dans les épreuves. Mais un jour, il l'a quittée pour une autre.

C'est le jour de ses soixante ans, après trente-huit ans de vie commune qu'elle découvre qu'il a une liaison. Dure épreuve à surmonter, il lui faudra de nombreuses années pour pardonner mais elle n'oubliera jamais.

Aujourd'hui, elle accepte de moins en moins d'être encore de ce monde, ne pouvant rien entreprendre tant elle se sent fatiguée et endolorie.

Ma très chère maman, je sais qu'un jour tu me quitteras pour ce paradis tant mérité. J'appréhende ce moment, mais je te garderai toujours dans mon cœur, comme j'ai gardé tous ceux qui nous ont quittés et que j'ai beaucoup aimés.

Derrière la fenêtre, je regarde vers l'avenir. Mes enfants se sont mariés et ont eu des enfants à leur tour. Ils ont chacun eu des vies un peu mouve-

mentées mais aujourd'hui c'est le plus jeune qui connaît le chagrin d'une rupture après onze ans de mariage et de vie paisible, elle veut le quitter pour retrouver sa liberté, et il y a trois enfants qu'ils ont eu le bonheur d'avoir.

C'est très difficile pour lui et sa peine est profonde, même si j'en prends une partie c'est sa vie qui s'écroule.

Hélas, la vie est aussi faite de désillusions. Mais le bonheur reviendra un jour !

C'est là, derrière la fenêtre que je revois tous les moments de fêtes que nous avons vécus ensemble, c'est ça une famille !

Les mauvais jours seront vite oubliés.

Puis, dans bien longtemps, quand je serai devenue vieille, je me retournerai et regarderai en arrière retraçant le chemin parcouru. Si souvent semé d'embûches et d'épreuves difficiles à traverser mais en même temps de bonheur vécu avec mes parents et grands-parents, mon mari, mes enfants et mes petits-enfants qui me font découvrir tant de choses encore et avec qui je partage beaucoup de plaisir comme la musique, le goût des voyages.

Tous les instants vécus avec eux ne sont que joies et bonheur.

Alors derrière la fenêtre, je leur ferai un dernier signe, leur souhaitant tout le meilleur pour l'avenir.

Et leur disant adieu pour partir vers les cieux d'où je pourrai les regarder encore, comme derrière la fenêtre.

DERRIÈRE LA FENÊTRE
ET POURQUOI PAS DEVANT ?
Jeanne Ducos

Là où des trésors attendent
Qu'on veuille bien les voir,
Les écouter, les déguster,
En extraire tous les suc
Depuis toujours élaborés.

Prisonniers derrière la vitre
De nos humeurs, de nos rancœurs
De nos refuges et préjugés,
La fenêtre, ouvrons-la vite
Au vent du large et au bonheur.

L'oiseau, la fleur, le nuage,
Le sourire d'un ami,
La main tendue d'une passante,
Aube d'été ou vent d'orage
Et la mouvance infinie
Du jeu subtil de toute vie.

REGARD DU MONDE
PAR LA FENÊTRE DE SA CUISINE
Sylvie Dumont

Raymonde pousse délicatement les rideaux de la fenêtre de sa cuisine : de là, elle peut voir si sa copine de toujours l'attend à l'arrêt de bus, leur point de rencontre. Effectivement, Gisèle est là, fidèle au poste. Elle-même avait fait la même chose quelques minutes auparavant. Elle peut aussi distinguer ce lieu stratégique depuis la fenêtre de sa cuisine.

Les deux camarades réunies, elles commencent à commenter les articles parus sur l'Expression du Sud-Ouest. D'abord la rubrique nécrologique ; après les mariages ; ensuite les naissances. Et s'ensuivent les faits divers, les accidents, les conflits de voisinage, les agressions et même parfois, les meurtres !

Une fois le sujet épuisé, elles s'intéressent aux gens qui passent. Si elles les connaissent, elles ont toujours quelques commentaires à leur attribuer. Si elles ne les connaissent pas, elles se contentent simplement d'apprécier leur allure ou leur comportement. Parfois même, l'une arrive à donner à l'autre un détail croustillant sur telle ou telle personne.

Et arrive l'heure du souper. Elles se saluent, se disent : « À demain ! » et s'en vont chacune de leur côté.

À des centaines de kilomètres de là, Sophie ouvre les yeux, son réveil vient de sonner. Elle observe minutieusement son nouveau logement : elle est partie de France pour tenter sa chance à Édimbourg. Au bout de quelques minutes, elle met un pied par terre, le deuxième, se lève et se dirige vers la fenêtre de sa cuisine. Il n'y a pas de rideaux.

Elle observe la ville qui s'anime et pense qu'elle sera sur le trottoir d'en face, d'ici une heure, à l'arrêt de bus qui l'emmènera à son travail pour lequel elle nourrit plein d'espoirs : la perspective d'une vie intéressante et

bien remplie. Elle s'amuse à regarder une petite fille qui lance une balle en l'air tout en marchant derrière sa mère qui l'emmène probablement à l'école.

Sa vie lui appartient : elle se sent pleine de courage.

Chacun peut voir le monde derrière la fenêtre de sa cuisine mais nous n'avons pas tous la même vision et les mêmes horizons...

DE DERRIÈRE MA FENÊTRE

Michel Dupeyre

La Bible nous dit que Dieu a créé le monde en six jours et qu'il s'est reposé le septième, parce qu'il était fatigué. Ceci me paraît plausible pour plusieurs raisons. D'abord, il faut l'écrire même si cela m'ennuie de le faire personnellement (j'ai été élevé dans le respect et la crainte d'un Dieu tout puissant, respectable et capable de me foudroyer dans l'instant) : Dieu est un gros feignant, puisque jusque-là, et même après cela, nous n'avons plus aucune trace de la moindre activité professionnelle de sa part. Et paf, ça c'est fait !

À l'énoncé de cette évidence (tellement grosse qu'il n'est pas tellement étonnant qu'elle soit restée jusqu'à ce jour cachée) et n'étant pas encore tombé anéanti par Dieu, (je pense que c'est sans aucun doute, qu'Il doit reconnaître une part de vérité dans mes propos), je m'efforcerais donc de continuer mon raisonnement tatillon, certes, mais d'une logique implacable.

D'abord, vous constaterez avec moi que Dieu est un impulsif. Il se lève un matin et hop ! il décide comme cela de créer un monde. Notre monde. C'est le genre : artiste génial mais imprévisible. Et tout le monde se méfie des artistes géniaux... Avec eux, le meilleur côtoie souvent le pire. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans notre monde, si vous regardez bien. Déjà tout ceci, avouez-le, n'incite pas à un optimisme béat.

Ensuite, vous connaissez l'adage populaire selon lequel : quand les fainéants s'y mettent, ils travaillent beaucoup d'un coup, pour en finir au plus vite, vu qu'ils n'aiment pas travailler.

Je subodore et j'hypothétise donc en conséquence, que c'est vraisemblablement et malheureusement ce qui s'est passé à la création de notre monde. Dès lors, il me semble normal que certaines choses soient totalement ratées. Prenez la nature par exemple, elle est somptueuse. Normal, Dieu quand Il l'a créée, était encore en pleine forme. Nous étions en début

de semaine. Son esprit était donc encore acéré, frais et dispo.

Par contre, la création de l'homme n'est, selon moi, pas un succès... Regardez ce que cette chétive créature a fait à la nature en quelques années et ce qu'elle est capable de faire à ses semblables depuis sa création : armes de plus en plus efficaces, tortures raffinées, diverses et variées, moyens d'anéantissement artisanaux devenus industriels (bombes atomiques, cheeseburger, etc.). Normal ! Toujours selon la Bible, l'homme a été créé en fin de semaine. Le chrono qui tourne, la fatigue, l'énerverment de Dieu, l'exaspération devant un truc pas abouti, ridicule (regardez votre sexe !), qui, de toute façon, n'en ferait qu'à sa tête et qui, (Il le sentait bien ; Tout créateur sent cela), allait lui échapper, tout cela a joué contre nous.

Vous noterez avec moi que la femme a été créée bien après l'homme. Si ! Si ! C'est aussi marqué dans la Bible. Donc, ce n'est pas tellement étonnant si nous avons beaucoup de mal à les supporter. Elles sont (là encore, il faut encore avoir le courage de l'écrire) encore plus imparfaites que nous, les hommes. Peut-être pas physiquement, je vous l'accorde, Dieu a dû s'occuper de leur aspect plastique de bon matin... Mais psychologiquement... Aie ! Aie ! Aie ! Le boulot (j'ai failli taper le boulet !). C'est normal, c'est chronologique... L'aspect psychologique des femmes a dû préoccuper Dieu lors d'une soirée très avancée. N'en doutez pas ! Ce n'est donc pas étonnant que nous autres, pauvres hommes, ne les comprenions absolument pas.

Dieu chancelait probablement de fatigue ou d'ivresse à ce moment-là. Avait-il d'ailleurs bien dormi la veille au soir ? Avait-il pris un petit déjeuner, bien reconstituant au petit matin, après une bonne douche ? Dieu faisait-il des pauses, qui, comme chacun sait, sont régénératrices ? Se négligeait-il ? Mangeait-il suffisamment ou trop, au point de sombrer dans la béatitude de siestes digestives réparatrices ? Avait-il déjà inventé les barres nutritionnelles ou les pilules qui vous filent un coup de fouet ? Nous ne savons malheureusement toujours rien de ses conditions de travail. Mais au vu des résultats obtenus...

En plus, il n'est nulle part fait mention d'un collègue de travail avec qui Dieu aurait pu échanger quelques idées, quelques jugements sur la per-

tinence et l'exactitude de son boulot. Rectifier un ou deux défauts. Gommer certaines imperfections. Éviter quelques incidents. Lui faire quelques remarques. Mais cela semble encore normal, puisque par énoncé dans la Bible, il n'y a qu'un seul et unique Dieu. Notre monde est donc le résultat d'un travail strictement personnel, réalisé en temps limité, bâclé, effectué à la « va vite ».

Bon ! Mais une création ratée, par précipitation et fatigue, peut-elle devenir avec le temps, une superbe réussite ? Les exemples d'une telle évolution positive me semblent, hélas, rares. Tenez : la dernière fois par exemple que j'ai oublié deux œufs sur le réchaud et que j'ai dû jeter une poêle presque neuve et la moitié de mon logement après l'intervention des pompiers m'incite peu à l'optimisme.

Autre exemple : la fois où dans un élan printanier, créatif (notez le parallèle), j'ai planté un sachet entier de radis et que j'ai obtenu après de longs mois de soins intensifs, un seul et unique radis, gros comme la dernière phalange de votre petit doigt – mes voisins en rigolent encore quinze ans après – m'oblige à basculer dans le pessimisme le plus noir. Je vous avoue du reste que je n'ai pas replanté de radis depuis. Et si vous me croisez, je vous demanderai, de ne pas me reparler de cette expérience particulièrement traumatisante. Merci d'avance.

D'une façon générale, j'aurais tendance à dire que pour notre monde, c'était et que c'est foutu d'avance ! Car, quand l'énoncé d'un problème est faux, comment faire pour que la solution trouvée soit juste ? Nous étions mal partis dès le départ. Et comme nous sommes mal partis, nous ne pouvons pas bien arriver. Tout simplement, ce monde ne pouvait pas et ne peut toujours pas bien fonctionner, avec les créatures bâclées et imparfaites que nous sommes.

Reprenons aux sources : Adam et Ève, au démarrage, un jeune couple bien sympathique. Mais trop jeune, sans expérience. Après ne pas avoir respecté le règlement intérieur de leur propriétaire (ne pas bouffer de pommes), ils se font chasser de leur première résidence (appelée le paradis). Ensuite, ils ne savent pas élever leurs gamins et le second (Caïn) tue le premier (Abel). Vous voyez bien que dès les premières générations,

notre monde a connu les mêmes problèmes récurrents qu'aujourd'hui : logement, drogue, délinquance, violence... Le bordel ambiant actuel, quelques milliers de générations plus tard est donc tout à fait normal. Soyez rassurés. Il s'est simplement multiplié avec notre espèce.

Malgré tout, il existe une certaine cohérence inhérente au système créé. Tenez, un exemple courant : vous venez de perdre votre job. Les chances que vous divorciez sont, d'un coup, beaucoup plus grandes que si vous aviez gardé votre boulot. Vous constatez donc avec moi cette logique interne dans l'œuvre créée par Dieu. Ce que nous retrouvons dans le langage courant sous la forme d'un adage humain plein de réalisme et de sagesse : un malheur n'arrive jamais seul, ou dans une autre version : les emmerdements volent en escadrille.

Mais bien évidemment, je cogite sans doute trop derrière ma fenêtre...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Jos Dupuy

Je n'ai pas vu venir le temps de la vieillesse.
C'est subrepticement qu'elle s'est installée,
Sournoise, inconvenante, usant de ma faiblesse
Pour prendre possession d'une vie dépassée.

Dans le miroir flouté se dessine un visage ;
C'est peut-être le mien, et sans me détourner
Je m'approche de lui pour en mieux voir l'image,
Or ce que j'y découvre me paraît étranger.

Du bout des doigts je suis le contour de mes lèvres,
Les rides sur mon front, la tiédeur de ma peau.
Mes vingt ans sont bien loin, consommés dans la fièvre,
L'insouciance d'alors quand tout semblait trop beau !

Tournent, tournent les jours, les mois, le temps du rêve ;
Défilent les désirs d'aventure enchantée !
On ne sait pas encor combien vite s'achève
L'instant de l'innocence et de la liberté...

Si je plonge parfois aux puits de ma mémoire
Afin d'y retrouver l'ombre d'un souvenir
Je me heurte souvent à de sombres histoires,
Le meilleur s'est enfui pour ne plus revenir.

Une vie c'est si long et si court à la fois
Quand on a pour objet de conquérir le monde !
Quand l'aiguille s'emballe au cadran de l'horloge,
Le temps est toujours là pour imposer ses lois !

Et qu'on le veuille ou non la terre reste ronde,
Ni le cœur, ni l'esprit ne font qu'elle y déroge.

Dire si j'avais su, faire n'importe quoi
Afin de retisser les fils de la jeunesse,
Aller jusqu'à penser « il était une fois »
Et pour mieux résister s'imprégner de tendresse,
Cette infinie douceur qui vous fait subsister,
Voir la rose en hiver ou la neige en été,
Jusqu'à vous inventer des émotions nouvelles
Inconnues jusqu'alors qui vous rendent plus belle !

Derrière la fenêtre en songeant à ces ans
Qui se sont succédé, égrenés sans mystère,
Je vois le ciel pâlir, recompte mes printemps,
Soulève les rideaux pour respirer ma terre.

FENÊTRE OU NE PAS ÊTRE...

Poème structuraliste par Christian Durand,
assisté de Whisky Pédia.

*Il faut qu'une fenêtre soit ouverte ou fermée
Sinon c'est la porte ouverte à tous les orifices
Si les oreilles ont des murs, les yeux sont des fenêtres
Il n'est pire sourd qu'une fenêtre fermée*



Photo de Maryse L.

Une fenêtre peut être fixe ou bien s'ouvrir et comporte alors un **ouvrant**.

Le **dormant** est la partie scellée au mur de manière étanche.

Le **vantail** ou **battant** est la partie mobile.

Les dispositifs de fermeture des fenêtres sont le **loquet**, l'**espagnolette** à poignée qui actionne une tringle tournante verticalement agrippant le bâti avec un crochet en haut et bas, la **crémone à bouton**, avec une béquille métallique en bas et une en haut s'enfonçant dans des **gâches**.

Selon le mode d'ouverture, on distingue différents types de fenêtres :

- les **fenêtres à frappe** avec des vantaux battants;
- les **fenêtres coulissantes** sur châssis;
- les **fenêtres de toit en pente**;
- les **lanternes de toit** ou de terrasse fournissant un éclairage

zénithal;

– les **portes-fenêtres**;

et enfin la **fenêtre à guillotine** anglaise.

Important :

La fenêtre peut être surmontée d'un arc roman, brisé gothique avec meneau flamboyant en pierre ajourée, en anse-de-panier art-nouveau, néogothique trilobé, ainsi que de frontons et consoles néo-classiques portant des armoiries que villes affichent sur leurs bâtiments.

La fenêtre moderne apparaît avec la **croisée**. Elle est conçue à partir des règles esthétiques du carré donnant le **rectangle d'or**. Certaines fenêtres en **chien-assis** ont autorisé l'aménagement de combles à la Mansart. Il ne faut pas les confondre avec la **lucarne rampante** ou **chien-couché** qui est une lucarne de toiture à versant unique en pente légère mais de même sens que celle du toit principal.

La **meurtrière** ou *archère, archière, raière* ainsi qu'arbalétrière après l'invention de l'arbalète est une ouverture pratiquée dans une muraille défensive pour permettre l'observation et l'envoi de projectiles.

Les **mâchicoulis** sont des structures en pierre pourvus d'ouvertures carrées ou de larges rainures pratiquées dans le sol, qui garnissent un chemin de ronde d'une tour ou d'une courtine, et permettent d'en défendre le pied.

En résumé il convient de distinguer 14 types de fenêtre :

Fenêtre à la française : ouvrants en vantail pivotant verticalement sur leur bord vers l'intérieur avec charnières sur le dormant. Elle est souvent complétée par un châssis fixe horizontal situé sous le vantail ouvrant.

Fenêtre à l'anglaise : ouvrants en vantail pivotant verticalement sur leur bord vers l'extérieur avec charnières sur le dormant (comme des contrevents extérieurs).

Fenêtre oscillo-battante : avec ouvrants en vantail pivotant verticalement sur leur bord vers l'intérieur avec fiches de charnières latérales activées et

fiches de charnières basses désactivées sur le dormant pour la première position, type de fenêtre assez courant dans une cuisine.

Fenêtre pivotante : un ouvrant à pivot vertical en son milieu pivotant sa moitié droite ou gauche vers l'extérieur et son autre moitié vers l'intérieur en rotation.

Fenêtre basculante : ouvrant pivotant horizontalement en rotation sur pivots basculant sa grande moitié basse vers l'extérieur et la petite moitié haute vers l'intérieur. Très courante comme fenêtres dans un pan incliné de toiture.

Fenêtre à guillotine ou fenêtre à l'américaine : un châssis remontant et un châssis fixe ou bien deux châssis mobiles solidarisés par câbles pour « monter-descendre » en coulissant verticalement dans le dormant.

Fenêtre coulissante : un châssis mobile et un châssis fixe ou bien deux châssis mobiles coulissant horizontalement et parallèlement dans le dormant.

Fenêtre à soufflet : un ouvrant basculant horizontalement en projection vers l'intérieur sur son bord inférieur avec charnières sur le dormant.

Fenêtre à l'italienne : un ouvrant basculant horizontalement vers l'extérieur en descendant son bord supérieur par guidage dans les montants du dormant et relié à son bord bas au dormant par des barres.

Fenêtre à la canadienne : un ouvrant basculant horizontalement vers l'intérieur en remontant son bord inférieur par guidage dans les montants du dormant et relié au dormant à son bord haut par des barres.

Fenêtre à l'australienne : un ouvrant du dessous basculant horizontalement vers l'intérieur en remontant son bord inférieur par son guidage dans les montants du dormant et retenu au dormant sur son bord haut par une extrémité des barres pivotantes en leur milieu qui le solidarisent avec l'ouvrant du dessus.

Fenêtre accordéon : ouvrants rendus solidaires par articulation verticale et guidés horizontalement par le dormant en repliement en accordéon.

Fenêtre en jalousie : multiples vitres ou lattes de bois pour les contrevents en jalousie, pivotantes horizontalement en leur milieu par des pivots au dormant solidarisiées par barre latérale. Les lames s'appuyant sur elles-mêmes à la fermeture.

Fausse fenêtre : forme de décoration extérieure, parfois en trompe l'œil, imitant une fenêtre. Ces fausses fenêtres étaient destinées à réduire le montant de l'impôt sur les portes et fenêtres.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Elisa

« Elle tourne, tourne autour de mon âme, de mon cœur alors je chante et chanterai pour admirer encore une fois sa jupe qui fait tourner mon monde entier. »

Je suis souvent resté devant cette triste tombe, déposant mes fleurs avec remords, fermant les yeux à la vue de la peinture écaillée sur la pierre tombale où était écrit le prénom de ma sœur Angie, si seulement j'étais resté... mais elle s'en est allée laissant sur son passage bien trop de larmes. Assis au sol et trempé jusqu'aux os j'envisageai avec regrets de devoir une fois encore la quitter, je me redressai avec peine tout en attrapant ma guitare. Fermant les yeux, je sentis une montée de souvenirs me revenir en tête et je vis les moindres sourires, rires et pleurs d'Angie, je perdis le contrôle de mes jambes et je tombai à genoux le cœur un peu plus lourd.

Le visage crispé de douleur, je ne me rendis pas compte qu'une étrangère se trouvait juste en face de moi, je relevai alors les yeux pour me perdre dans les bleus de cette inconnue, quelques rayons de soleil cachés par le triste ciel de novembre vinrent éclairer avec légèreté son visage aussi pâle que ses bras.

- Alors chanteur, les regrets te rongent ? me sourit-elle

Un ange passa.

Je restai stoïque. Sans un mot elle me tourna le dos, et je sentis mon cœur se déchirer un peu plus quand je crus apercevoir ma petite sœur, le visage pâli, me souriant avant de poursuivre sa route près de l'étrangère. Sur le moment je crus halluciner, j'aurais voulu hurler mais aucun son ne sortait de ma bouche. Désespéré, je partis du cimetière ne sachant guère où aller. Je n'avais plus de repère depuis qu'elle était partie et pour moi, hors de question de rentrer chez mes parents. Et puis de toute façon, ils étaient bien trop préoccupés à nier la mort d'Angie en rejetant la faute sur les uns et sur les autres et de voir ma mère dans cet état de morte vivante

sans ne pouvoir rien y faire... je n'arrivais même plus à la faire sourire... C'est alors que je sus sans hésitation où je pouvais me réfugier.

J'ai marché un long moment avant d'arriver devant cette vieille maison en bois. J'ouvris la porte en prenant soin de prévenir ma grand-mère, je m'assis sur la vieille chaise en bois postée devant la fenêtre où j'avais passé toute mon enfance avec Angie. Je reconnus alors les quelques mots inscrits dans le vieux bois quand une main se posa sur mon épaule. À son contact doux et silencieux je tournai la tête vers ma grand-mère, celle-ci avait une tasse de chocolat chaud qu'elle posa sur la table avec un tendre sourire.

« Merci Aya », dis-je à ma grand-mère d'une voix que je n'avais pas exprimée depuis des années. Elle ferma les yeux et quitta sans un mot la pièce. Je commençai à jouer quelques notes sur ma guitare sèche et alors que ma gorge se desserrait aux notes de musique qui dansaient dans la pièce, je récitai comme un vieux couplet la mélodie *Petit prince* écrite par Damien Saez alors que les gouttes tombaient de plus belle avec violence sur les vitres de la fenêtre.

J'essuyai d'un revers de manche les quelques gouttes de sueur sur mon front essoufflé, j'attrapai la tasse un peu moins fumante avant d'avalier une gorgée de chocolat quand mon regard fut une fois encore attiré par l'extérieur. Je reconnus l'étrangère du cimetière et, sans vraiment comprendre, elle m'apparut comme une vieille connaissance perdue de vue. J'admire sa beauté macabre au loin. Elle se tourna avec lenteur et précaution, comme si le moindre choc pouvait la briser, dans ma direction, la tasse m'échappa des doigts et pourtant je n'entendis presque pas l'impact du verre contre le carrelage.

Elle avait dû mettre une de ses plus belles robes, à présent trempée, elle plongeait son regard azur dans mes yeux sans animosité. Avant qu'une poussée d'adrénaline n'explose en moi, j'ouvris alors la fenêtre tout en attrapant ma guitare et sautai de celle-ci pour me diriger vers cette inconnue aux grands airs perdus. Elle me sourit, tremblante, alors que son maquillage noir coulait à cause des gouttes d'eau qui ne s'arrêtaient pas de tomber. Je lui souris ne sachant quoi dire ou même quoi faire avant de sentir ses doigts fins se glisser dans ma main. Elle me tira vers l'horizon, je la suivis tout en posant mes yeux un peu partout quand je vis une

étrange pierre tombale. Je pus lire l'inscription et reconnus le prénom de ma grand-mère. Je m'arrêtai quelques instants, me tournant vers cette maison et plus particulièrement vers cette fenêtre remplie de souvenirs, pour apercevoir ma sœur et Aya sourire une dernière fois.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Michèle Escaich Nomdedeu

Je les vois qui défilent les uns après les autres. Blancs, noirs, grands, petits, ils vont de droite à gauche, de gauche à droite. Ils avancent, marquent un temps d'arrêt, ils regardent autour d'eux, s'interrogent.

Tiens celui-ci, je le sens préoccupé mais pourquoi donc ? !

Et elle avec son air agacé arrivera-t-elle jusqu'au bout de sa route. Des blonds, des roux, peu importe, pour moi ils sont tous pareils, de là où je les vois. Je les veux tous égaux.

Derrière la fenêtre, tout m'est permis. Je les contemple, les admire, je les envie aussi parfois. Mais ce que je sais c'est que je les aide et ça, ils l'ignorent. Nul ne connaît l'existence de mon être derrière la fenêtre à part elle. Je les guide, les oriente, les conseille, mais ils ne m'entendent pas. Ils me sentent peut-être !

Derrière la fenêtre, tout s'active, le monde est en ébullition, il s'anime, il s'empresse, il rit, il pleure, il se plaint, il chante, il dort, il vit quoi !

Mais au fait la fenêtre est-elle ronde ? ovale ? carrée ? Grande, petite ? cette fenêtre où je vois tout ?

Quelle importance ! puisque même minuscule je contemple tout ce qui m'entoure. Des gens ou plutôt des fourmis qui ne prennent pas le temps de vivre leur instant présent. Toujours plus vite et vouloir toujours plus ! Mais se rendent-ils compte seulement de la chance qu'ils ont d'être vivants et bien portants ? !

De derrière la fenêtre j'analyse, je constate, je punis le méchant, j'encourage le méfiant, je soulage le déprimé, mais si seulement toi je pouvais t'aider : ma moitié.

Ce que je sais c'est qu'un jour, toi, comme tous ceux que je vois virtuellement de derrière la fenêtre, vous la franchirez et là nous ne ferons plus une moitié mais un tout ! Nous serons plus forts pour soutenir ce monde décomposé.

Fenêtre à la verticale, à l'horizontale, ce monde va au pas de course, ce

monde s'agresse, s'énerve, se bat et il ne sait même plus pourquoi et pour qui !

Heureusement, je vois aussi un monde calme, serein, qui sait profiter de la vie. Ils comprendront peut-être le jour où ils franchiront l'obstacle, le jour où ils seront derrière la fenêtre à leur tour combien ils ont eu raison de partager ces bons moments tout simplement.

Je sais que toi, tu sens ma présence et tu ressens ce vide que je n'arrive pas à combler juste en étant derrière celle-ci. Il y a de la place pour tous, à tout moment, il faut juste savoir aimer, partager, aider, et essayer de comprendre l'autre sans le juger pour me rejoindre derrière la fenêtre. Mais attends ton heure et ne la provoque surtout pas.

De derrière la fenêtre, je te laisse méditer tout ça.

DERRIÈRE LA FENÊTRE
Élisabeth Fontan

Devant, derrière,
Derrière la fenêtre
Passer ou regarder
S'agiter ou se taire
Parler ou se terrer
Devant, derrière
Derrière la fenêtre
Observer.

Devant, derrière,
Derrière la fenêtre
Le temps, laine filée
Cardée et puis tissée,
Jusque dans leur tanière
À trop se défiler,
Sur le carreau les êtres
Finissent par chuter.

Devant, derrière
Derrière la fenêtre
Compassée et discrète
Elle voit sa vie passer
Si on la secouait
Elle tomberait en miettes
Devant, derrière,
Derrière sa fenêtre

Cherchant à s'oublier.

LA FENÊTRE
Martine Gava-Massias

Ce matin,
La fenêtre ouvre un œil
Sur le monde,
Elle épie le silence des ombres
Encore endormies
Hume l'aube rougeoyante
Chante sa clarté
Entre lumière et transparence,
Poésie du dehors.
Ciel bleu, sans nuage,
Une jeune fille accoudée
À la fenêtre de Dali
Rêve d'évasion.

Le temps s'étire dans le cadre,
Sur la toile,
L'artiste passe et scrute
La frontière dehors dedans,
Elle inspire Edward Hopper.

Fragonard préserve l'intimité.
La fenêtre reste close,
Derrière les dentelles de rideaux
Un violoniste joue,
Matisse écoute sa musique,
Rencontre des deux univers.

Platine tourne-disque,
Trente-trois tours, vinyle noir
J'entends la voix de Jacques Brel...

« Non, je préfère penser
Qu'une fenêtre fermée, ça ne sert
Qu'à aider les amants à s'aimer. »

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Laetitia Graffant

J'avais décidé d'offrir à papa ce qu'il réclamait le plus souvent. Oh, il ne réclamait pas vraiment... Il en parlait tous les jours en se plaignant ce qui, pour les grandes personnes, est une manière « adulte » de réclamer !

J'ai pensé que ce serait le plus beau des cadeaux. Je lui avais déjà fait le dessin de nous trois, avec maman, de notre maison à Aubervilliers, de la balançoire que j'avais eu pour l'autre Noël et même celui du jour où il l'a installée, parce qu'il me l'avait promis, et que la neige était tombée pendant la nuit. Le jardin avait mis un grand manteau blanc qu'on trouvait avec nos chaussures et papa râlait un peu à cause du froid et de ses doigts tout rouges !

Comme je ne savais faire que des dessins et que papa les avait déjà tous, j'ai décidé de lui offrir le temps.

Tous les soirs, en rentrant du travail, il disait d'un air pas content « aujourd'hui, je n'ai pas eu le temps », « le temps m'a manqué », « faute de temps ».

Je me suis dit que le temps n'était pas bien sympa avec lui... Et que si j'avais su, j'aurais mis un mot pour mon papa dans ma lettre au Père Noël. Je devais donc commencer tout de suite à préparer mon cadeau, pour qu'il soit prêt dans les sept gros-dodos avant Noël.

J'ai ouvert grand mes volets que maman avait refermés, « bonne nuit mon petit », et je suis monté sur la chaise pour bien regarder de haut le ciel qui est encore plus haut. J'avais beau tendre la main, je n'y arriverais pas comme ça. Alors j'ai commencé à parler – tout doucement, il ne fallait pas que maman se lève, elle aurait crié ou que papa se lève, il aurait crié et découvert mon cadeau.

J'ai parlé tout doux aux étoiles, surtout à la plus grosse, sûrement la chef des autres et à la lune aussi, parce que même si elle fait une drôle de tête parfois, c'est quand même la petite sœur du soleil. Et il y avait des

nuages qu'on ne voyait pas bien mais ça faisait comme des ombres grises sur le bleu foncé du ciel, et je me suis dit que si je les oubliais, ils allaient se vexer et qu'il ne fallait pas, parce que ce sont eux les plus capricieux, là-haut. Et j'ai pris l'habitude de monter tous les soirs sur la chaise et de parler à tous ceux qui étaient là pour leur demander d'être le cadeau de mon papa.

Je ne manquais pas une miette de la météo, à la télé, juste avant le « au lit mon petit ». Et vite, je montais sur la chaise pour dire au ciel « ah non, vraiment ! » de changer d'idée ou bien pour l'encourager : « Noël, c'est dans pas longtemps ! », comme me disait maman. Tous les soirs, les étoiles, la lune, les nuages me répondaient sans dire un mot, dans leur langage à eux quoi ; les étoiles clignotaient, la lune brillait et les nuages me faisaient des grimaces, jouaient à cache-cache ou à saute-mouton.

Tous les matins, je me levais et filais à la fenêtre voir si la lune avait bien expliqué mon plan à son grand frère, si les étoiles étaient bien parties de l'autre côté de la terre l'expliquer à leurs sœurs et si les nuages se tenaient sages.

C'est avec les nuages que j'avais le plus de mal. Parfois, ils n'en faisaient qu'à leur tête ; ils se donnaient tous la main et décidaient de cacher complètement le soleil et le bleu qu'il y a autour, qui lui ne dit jamais rien et est bien trop sage pour rien demander. Parfois, c'est quand même le soleil qui gueulait le plus fort et on l'entendait bien, parce qu'il fallait plisser les yeux pour le regarder et tous les nuages faisaient pareil ou même, partaient se cacher.

La nuit du dernier gros-dodo, j'ai vraiment parlé longtemps à la lune. Elle pouvait comprendre ; si elle avait un frère, elle avait forcément un papa, elle aussi. Elle était presque toute ronde, comme une orange bizarre, et c'est comme ça que je la préférais. Je me suis dit que ça lui ferait plaisir si je lui disais que je la trouvais jolie.

Le matin, je me suis réveillé très tôt je pense, parce que la maison ne sentait pas encore les tartines du « debout mon petit ». Alors je me suis levé très vite, j'ai couru jusqu'à la fenêtre, les volets, le ciel.

La lune m'avait entendu. Elle avait peut-être trouvé que c'était une bonne idée. Elle avait peut-être eu envie de faire le même cadeau à son papa !

Et le temps était là.

La dame de la météo du soir, qui m'avait fait presque pleurer, elle s'était trompée.

Et papa était assis sur la balançoire, en bas, dans le jardin. Avec son café et sa cigarette en cachette « ne va pas le dire à ta mère ! », et le nez en l'air, à regarder le temps.

Je n'ai jamais osé lui demander s'il avait été content de mon cadeau, mais je me suis toujours dit qu'il avait compris, ce jour-là, que ce temps était pour lui.

SUR LA SURFACE DE LA VITRE GIVRÉE

Maguy Grech

À Nelly Sachs

Sur la surface de la vitre givrée
Elle traça quelques mots
Elle avait trouvé un tableau
Écrire la libérait
Elle avait crié, tant pleuré
Ses parents avaient quitté le ghetto
Restaient Mamoushka et Oncle Toré
Les rues pavées étaient glacées de sang chaud.

Sur la surface de la vitre givrée
Elle effaça les derniers mots
Elle devait fuir le danger
On en parlait autour d'elle à demi-mot
Les enfants, les angelots
Doivent être protégés.
La milice, les panzers, les bombardiers
Elle n'en avait vu qu'en photo.

L'exil a duré quarante années
Le retour sur sa terre chérie
Le souvenir des pas de ses parents
Tout est dans les mots qu'elle a tracés
Sur la surface de la vitre givrée.

2012, extrait de *Enfances de poètes*

Laurette Grossmann

*D*errière la fenêtre
Fous rires
Éclats de voix
Le chat qui sommeille
Poussières de soleil
Et poussières d'ombres.
Le temps retrouvé des siestes d'été
Des draps qu'on secoue
Poussières de rêves
Poussières de lunes
Le temps qui passe
Au cloquier des vaches
Du premier au dernier souffle
Poussières de tendresse
Écho des grands vents.
Nos mains qui se cherchent
Cœurs anicroches
Et cœur des choses
Poussières d'étincelles
Et poussières d'étoiles.
Derrière la fenêtre
Des mondes enclos
Chuchotent sans trêve...

DERRIÈRE LA FENÊTRE
Bernadette Guiard

Derrière la fenêtre de mes yeux
l'ouragan a balayé jusqu'à l'effroi.
Derrière la fenêtre de mes yeux
l'océan tout entier se noie,
Derrière la fenêtre de mes yeux
le flamboyant du couchant peu à peu décroît
Derrière la fenêtre de mes yeux
les sommets neigeux courent vers les cieux
leur ciselant une aura.
Derrière la fenêtre de mes yeux
les hanches et les seins des vertes collines
frissonnent, ondoient et se déploient.
Derrière la fenêtre de mes yeux
les enfants dansent leur âge tendre
et leurs rires sur la plage volent en éclats.
Derrière la fenêtre de mes yeux
la vie s'étoile, immense...
De nuages en flocons légers,
de rose des sables en dunes de silence,
de pleine lune en quartiers d'orange,
la vie, sensible, belle et fragile.
La vie, douceur de pêche,
la vie en flagrant délice de fête,
la vie, fenêtre ouverte,
rejoint l'au-delà de ce qui se voit.

EXVITATION
Anne-Marie Harnois

Pas de rideaux
Ni de barreaux
Auprès des mouches
Loin des oiseaux
Je suis derrière
Exilée
Dans mes frontières
Les yeux voilés.

Le monde infiltre
Mon corps vitré
Pour me toucher
Ou m'impliquer
Bien qu'il insiste
Pour que j'existe,
Sorte du cadre,
Je me désiste.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Hugo Jauze

Derrière la fenêtre, je vois le brouillard
Ô rage, ô désespoir, j'ai l'impression qu'il fait tout noir
Dans ma cabane de berger, je me sens comme étouffer
Comme un poison rouge dans un aquarium
Ou comme un sandwich dans du papier d'aluminium
Je suis pourtant ici dans mon royaume.
Derrière la fenêtre, parfois je vois mes bêtes en train de paître
Si paisibles, si tranquilles, dans ce milieu parfois hostile.
Elles sont si belles avec leur manteau tout blanc de laine
Que j'ouvre la porte et me glisse au milieu d'elles.
Je les regarde des heures faire leur quatre-heures,
Les chiens aussi sont attentifs, au moindre faux pas, ils sont furtifs.
La pluie tombe derrière la fenêtre et je repense à tes petits yeux noisette
Tu t'appelles Marie et tu as été mon éclaircie après tant de jours de
pluie
Mais, comme un éternel solitaire, je t'ai laissée derrière la fenêtre
C'est dommage, on aurait pu faire un bout sur cette terre.
Mais faut pas regretter, toujours marcher, toujours avancer, telle est la
devise du berger.
Derrière la fenêtre, je me dis que je suis bien à côté de la cheminée
Quand dehors, il se met à neiger.
La chaleur réchauffe la demeure
Comme une jolie fille réchauffe ton cœur.
Tout ça pour dire que derrière la fenêtre,
Jamais je ne m'embête.

LES FENÊTRES

Patrick Kara

Fenêtre ouverte
La vie est entrée par la fenêtre
La vie est entrée dans ma vie

Première fenêtre ouverte
À l'enfant qui vient de naître
Promesses
Mille et mille fenêtres ouvertes

Par la fenêtre, tous les chants
De la vie
Viennent me dire
La vie est belle
Belle, belle
Nous allons rire
Nous allons vivre

Je suis le soleil
Avec moi, tu vois
Sans moi le noir
Le froid
Je suis là-haut
Chaud
Douceur du miel
Éternel

À la fenêtre
Il frappe
Je suis le vent
Qui souffle, qui siffle

Nuages bleus
Bleus et roses
Je suis la force
T'emporter
Où tu veux aller
Sur un nuage
Bleu ou rose
Nuage blanc

Aussi
Viens à la fenêtre
Regarde
Je suis l'eau
Pure et fraîche
Rien ne m'arrête
Je coule
J'éteins les soifs
Bois, bois
Je coule en toi

Les murmures se glissent
Je suis Cybèle
La terre
Nourricière
Et l'eau
Le soleil
Le vent

Le ventre
Sème, sème
Récolte, récolte

Dans un coin
De la fenêtre
La lune, oui la lune

La belle Sélène
Quand vient la nuit
Quand vient l'ennui
Je suis si près
Viens me toucher
Tu vas rêver
Fenêtres ouvertes
La vie est entrée
La vie est entrée dans ma vie

Fenêtre j'écrase mon nez
Je dépose un baiser
Je pense liberté
Je dessine un cœur
Fenêtre ouverte, je vais sauter
La vie est belle, belle
Dehors, bonheur, bonheur

Première fenêtre ouverte
La vie est entrée dans ma vie

J'ai sauté, sans hésiter
J'ai sauté dans le monde adulte
J'ai atterri dans le monde des brutes

Fenêtres ouvertes
Dernière fenêtre ouverte
La vie est sortie
La vie est sortie de ma vie

Fenêtre fermée
Mille et mille fenêtres fermées
Le noir est tombé sur la vie

FAUT-IL QU'UNE FENÊTRE SOIT OUVERTE ?
OU FERMÉE ?
Geneviève Lacombe

Fenêtres multiples, ouvertes et fermées
Entre soi et le monde, en ces jours de printemps.

« Trente-huit témoins »	Dans la nuit, elle a crié. Ils n'ont rien vu. Un cri déchirant, angoissé. Ils n'ont rien entendu Blottis chez eux, derrière leur fenêtre. Fermée
Avril	La pluie tombait sans arrêt. Ailleurs, la terre grondait, tremblait, détruisait Des maisons, des cités. Des vies se terminaient, bien loin de nos fenêtres, Fermées

Ersatz	<p>Ouvertes avec un clic, toujours avec l'espoir D'aventures inédites et de nouveaux savoirs Ces fenêtres attirantes s'avèrent très souvent Illusions modernistes, mensonges séduisants.</p> <p>L'on y rêve d'argent, ou de prince charmant, On y sème des buzz sans grand discernement ; Le monde est au-delà de ces écrans sorciers. À quoi sert de rester derrière la fenêtre ?</p> <p>Quand le soir du 6 mai, longtemps avant 20 heures, Des messages codés s'affichent aux fenêtres ; Se riant des sondages, un espoir s'est levé Il est temps de sortir, de vivre et d'espérer !</p>
--------	--

30 avril - 1^{er} mai
Entre deux tours

La violence en Syrie chaque jour se déchaîne.
Des feux entretenus éclaboussent de haine
Les 4 coins d'un monde – que l'on souhaitait meilleur – ,
Brasiers inassouvis d'injustices et de peurs.
La faim tue sans pitié, secrète le malheur.

Pendant ce temps, en France, sans doute aveugles et sourds,
Prisonniers consentants de joutes électorales,
Piégeant les citoyens de promesses verbales
Que diffusent en boucle des écrans séducteurs,
Des tribuns se pavanent, traquant les électeurs.

Derrière leurs fenêtres, soigneusement fermées,
« Perrettes » aux ambitions dans leur ego trempées,
Ces hommes de pouvoir ne rêvent que d'eux-mêmes !
Citoyens, citoyennes, nous voulons respirer.
Il faut casser les vitres : À TOUS LA LIBERTÉ !

<p>Mai(s)... si nous ouvrons les fenêtres ?</p>	<p>Fayza, Seha, Nelly, trois femmes d'aujourd'hui, Unissent leurs destins dans les rues égyptiennes. Les voix des « z » indignés derrière les fenêtres Sont devenues lointaines, étouffées, oubliées.</p> <p>L'usine va fermer, je n'ai plus de boulot. L'hôpital est trop cher ; je ne peux me soigner. Finie la vie blottie derrière la fenêtre. Dehors, « le vent se lève ; il faut tenter de vivre ».</p>
---	---

Remarques : deux films sont cités , fenêtres ouvertes sur le monde : 38 témoins est un film de Lucas Delvaux, France, mars 2012 ; Fayza, Seha et Nelly sont Les femmes du bus 678, film de Mohamed Diab, Égypte, mai 2012. La fin du dernier texte est empruntée à Paul Valéry, Le Cimetière marin, 1920.

Sources : notes prises en ouvrant quelques fenêtres : écrans de cinéma, de télévision, pages de journaux, émissions de radio.

I'M SINGING IN THE RAIN

Coline Lacroix

Un jeune couple voulait passer des vacances au chaud, au soleil, sans qu'une fichue pluie vienne les gâcher. Ils se dirent qu'ils allaient louer un camping-car, observer le ciel et fuir les nuages. Ils passèrent des vacances merveilleuses mais, quand ils retournèrent travailler, enfermés dans un bureau, sous la pluie alors qu'ils n'en avaient pas vu pendant un mois, ils se mirent à déprimer. Ils achetèrent le camping-car et fuirent le mauvais temps.

Quelques années plus tard, un enfant vint au monde et, même s'il grandissait, ses parents ne se résolurent pas à abandonner cette vie nomade. N'ayant jamais vu une goutte de pluie et ne sachant pas exactement ce que ses parents fuyaient il grandit en ignorant presque l'existence des nuages et de la pluie.

Devenu adulte, il quitta ses parents pour faire des études. Et, un orage éclata ! Il resta bouche bée derrière sa fenêtre, ne sachant pas trop quoi faire, il dévala les quatre étages de son HLM et se mit à danser sous la pluie, sous les regards amusés de ses voisins derrière leurs rideaux.

TERMINUS

Lucille Lacroix

Elle finit de se préparer. Son train part dans moins d'une heure, il lui reste encore quelques minutes avant de quitter son domicile. Elle vérifie une dernière fois son billet posé sur la table de la cuisine. Elle stresse un peu... elle aimerait tellement obtenir ce boulot de journaliste... Il faut rester calme, c'est la meilleure solution. Elle n'a rien oublié ? Clés, bouteille d'eau, un petit gilet, on ne sait jamais... c'est bon.

Elle souffle un peu, se pose devant la télé. Les informations n'annoncent rien de particulier. Rien de bien intéressant d'ailleurs. Pas de grève de train prévue ? Tant mieux...

Elle jette un coup d'œil à sa montre. Bon, c'est l'heure...

Le train quitte la ville. Elle essaye de se détendre, elle a le temps, elle ne descend que dans trois ou quatre heures. C'est la première fois qu'elle part aussi loin de chez elle... Dans la plus grande ville du pays en plus, ça lui fait un peu peur.

Elle regarde le paysage défiler. Elle habite quand même dans un joli pays... de grandes plaines, une jolie baie, des oiseaux blancs qui y trempent le bout de leurs ailes, le lever de soleil à l'horizon, un bidonville... un bidonville ? Ah. Un grand, qui s'étend sur plus d'un kilomètre. Ne serait-ce pas plutôt un camping ? Non. Des enfants, les pieds nus, regardent le train passer et lui lancent des cailloux. La vieille dame à côté d'elle détourne son regard de la fenêtre avec mépris.

« Pff des voyous !

– Pardon ?

– Des voyous !

– Ils feraient mieux d'aller étudier, ils vont finir comme leurs chômeurs de parents, et c'est des gens comme mon mari qui paieront pour leurs logements !

– Pour vous, ces cabanes de tôles étaient des logements ?

– On n'a que ce qu'on mérite ma petite ! Excusez-moi, je descends ici. »

Le train ralentit et s'arrête dans une toute petite gare. Elle ne sait même pas comment le bâtiment tient encore debout. Un homme monte et prend la place de la vieille dame. Le train traverse le village, au pas. Un chaton sort d'un buisson et longe un instant la voie ferrée. La milice sort d'une petite maison, poussant une femme à l'extérieur sans ménagement. Deux enfants sortent en pleurant, les bras tendus vers leur mère. Un des militaires les renvoie chez eux à coups de pied. Elle regarde la scène. L'homme à côté d'elle continue de lire son journal.

« Vous venez de monter, vous habitez ce village ?

– Non Dieu merci ! J'habite en ville !

– Qu'avait pu faire une mère de famille pour subir pareil traitement ?

– Que voulez-vous que j'en sache ? Opposante politique sans doute. Elle ou son mari...

– Mais dans la ville où j'habite, je n'ai jamais vu tout ça...

– Trop de témoins en ville. Vous me laissez lire mon journal maintenant ? »

Le train a accéléré. Il passe devant un village en ruine qui se transforme peu à peu en décharge sauvage. Il a brûlé... un village entier... Pourtant elle n'en a pas entendu parler à la télévision. Ni de ça ni des arrestations en fait... Le mariage de l'arrière-petit-neveu de l'empereur et l'ouverture de la prochaine fête du buffle, ça par contre, elle est au courant.

Le paysage s'apaise, le soleil est haut dans le ciel, elle n'est plus qu'à une petite demi-heure de la capitale, le terminus. Elle retrouve les fleuves paisibles et le bétail bien nourri. Puis les maisons bourgeoises, les immeubles traditionnels. Le train double un tramway. Une petite fille en robe à fleurs mange une glace avec gourmandise. Eh oui... Elle habite quand même un joli pays...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Maryse Laroque

Il va falloir se tenir à carreau, car le laveur de vitres, à l'extérieur, m'observe derrière le rideau. Il ne peut briser la glace qui nous sépare. Ce n'est pas un rideau de fer, mais je suis une reine de cœur. Ce voleur qui pique ne vaut que pour la bergère qui file sa toile, semblable à l'araignée qui attend sa proie. Pas question que je me laisse séduire par un débarrasseur de poussière. Je ne donne pas l'autorisation au soleil de pénétrer, alors de quel droit m'éblouit-il ? Mon palais est trop délicat pour goûter la lumière violente qui dévoile toutes mes imperfections. Je refuse le contact des particules suspendues aux raies violettes qui se brisent sur le mur de briques roses... Ô Toulouse !

Ce traître, descendant de Judas, dessine sur le verre une ligne verticale, essuie sa raclette, en trace une autre, puis une autre, puis encore une autre, identique, à l'infini... Un homme qui croit que les parallèles éliminent les traces de saleté comme l'eau bénite se débarrasse d'un démon, est un optimiste ou un rêveur. Les parallèles n'existent que dans les livres de mathématiques. Certains mauvais esprits feront remarquer qu'on peut éviter les traces mais pas les démons, surtout ceux de midi. Midi, le soleil est au zénith et l'azur impalpable. Que cherche-t-il ? À me faire oublier la matière ? À tromper l'oiseau bleu ? Difficile à approcher l'animal ! La transparence élabousse l'âme et ses pensées les plus secrètes. Elle dévoile tout le mystère de l'intérieur, interdit d'utiliser un joker, exige de poser les cartes sur table. Les dés sont jetés, les jeux sont faits !

Mes yeux ne peuvent se détacher de cette silhouette qui m'obsède et me préoccupe. Sa présence me harcèle. Son regard limpide et clair me hante, m'hypnotise. Je n'aperçois même plus les toits du monde que la tectonique impose et qui barrent mon horizon. Seuls les quelques clochers de Notre-Dame émettent des lueurs argentées qui déteignent sur le rouge des tuiles de la ville qui se fondent dans

le paysage de plomb comme le chocolat se décompose sous l'effet de la chaleur. Sa chemise à carreau un peu ajustée laisse entrevoir les muscles parfaits de son abdomen, légèrement tendus qui obéissent à la répétition de son mouvement par une imperceptible vibration. Comment ose-t-il toucher ma sensibilité, ce valet à qui je ne prêterais ni une paire d'écus, ni un seul denier ? Pas un mot pour le maudire cet as dont le carré Spongex bute contre mon environnement, sans s'y introduire.

– Marguerite, voulez vous venir ?

Je suis secouée par cette voix de ténor qui me rappelle que je me trouve dans l'antichambre de l'Académie Nobel. Machinalement, j'arrange la jupe de mon tailleur. Ce geste anodin freine la cadence du laveur de fenêtres rythmée par mes impulsions. Une douce mélancolie m'étreint soudain. Je n'ai jamais beaucoup aimé me faire juger par mes pairs mais je reste éternellement au service des nobles causes. Mario Vargas Llosa me souffle à l'oreille avant de me céder le passage :

– Voulez-vous que je sois votre amant, vilaine fille ?

Je n'ai su que répondre :

– Tirez le rideau !



DERRIÈRE LA FENÊTRE

Nadine Larqué

La porte-fenêtre qui ouvre sur le jardin, offre un spectacle sans cesse renouvelé des sagesse et de la beauté d'une nature tranquille.

Un âne et un cheval paissent côte à côte à l'ombre d'un saule dont les branches caressent l'onde d'un étang que veillent les hérons.

Quelles que soient les saisons, la contemplation de cet harmonieux décor suffit souvent à apaiser mes préoccupations en guidant mes pensées vers ces paisibles horizons.

Le rituel de ces silencieuses méditations n'a pas échappé à ma petite-fille.

Ceux qui assurent que le mouvement continu n'existe pas, ne connaissent pas Mathilde. Le contraire leur aurait fait changer d'opinion. Du haut de ses trois ans elle découvre le monde en courant de part et d'autre pour s'assurer qu'elle n'en perdra pas une miette.

Mon immobilité face à cette transparente baie vitrée n'a, je le sais, de cesse de l'interroger. Mathilde a atteint l'âge où la curiosité est une forme d'apprentissage. C'est ainsi que, forte d'une imagination sans limite je l'ai surprise un jour, les yeux rivés à deux rouleaux de papier, recyclés opportunément en usage de jumelles, scrutant le paysage pour tenter d'en percer le secret.

Loin de me moquer de cette curiosité en herbe, j'ai tout à coup pensé que dans un futur proche, aidée d'un tsunami de nouvelles technologies, les fenêtres qui captiveront ma petite fille seront informatiques et qu'elle naviguera de l'une à l'autre à l'aide d'un clavier et d'une souris. Un seul clic la transportera à l'autre bout de la planète et elle profitera des merveilles de l'univers le regard fixé à un écran d'ordinateur.

Cette réalité devenue virtuelle aura-t-elle autant d'attrait pour elle lorsque moi-même je m'interroge et je tremble des dangers de ces fenêtres ouvertes et de cette convivialité en ligne qui conduit parfois à l'imprudence.

Nos aïeux qui frémissaient déjà face à l'émergence de la radio et de la télévision ignoraient qu'un jour la moitié de la planète serait connectée et que par le biais de messages électroniques ils se raconteraient leurs vies sans tabous ni frontières.

Si mes fenêtres s'ouvrent sur un havre de paix, celles de la génération suivante accèdent déjà à une connaissance illimitée.

De plus en plus dépendants de la technologie qui contrôle notre monde actuel, les hommes seront-ils encore capables de s'émerveiller du pur spectacle d'un coucher de soleil ?

Je ne peux décemment m'équiper de jumelles en carton comme le fait Mathilde pour répondre aux multiples questions de son devenir.

Quels que soient les mystères de sa destinée, je me plais à espérer qu'aucune ombre n'obscurcira sa vue, que la lumière inondera ses fenêtres, que sa vision s'élargira par-delà l'horizon et qu'ensemble nous ne nous lasserons jamais d'admirer les étoiles.

DERRIÈRE LA FENÊTRE...

Catherine Lautier

Derrière la fenêtre, Awa guette le monde qui passe au dehors, synonyme d'inconnu, auquel elle ne se mêle pas assez à son goût.

La rue est passante et le défilé commence de bonne heure, surtout le jour du marché. Les premiers sont les éboueurs. Ensuite quelques travailleurs à vélo ou à pied, hâtant le pas. Puis ce sont les écoliers et leurs parents qui rejoignent l'école toute proche. Enfin le ballet des ménagères et leurs caddies. Dans le même temps les autobus convergent des campagnes vers le lycée. Les camions de matériaux approvisionnent quelques chantiers proches. Dans l'autre sens les chômeurs partent pointer et les malades hanter la CPAM. Ceux de l'hôpital voisin déambulent douloureusement. De temps en temps on aperçoit un chat le long du trottoir. S'il est habile et courageux, il traverse... Dans le ciel, quelques buses donnent du mouvement.

Derrière la fenêtre sur le monde qu'est la télévision, on ne trouve pas plus d'informations sur l'Ailleurs que dans cette rue où les micros-trottoirs sont nombreux et animés, les JT et les journaux commentés abondamment par les voisins de droite comme de gauche.

Mais Awa ne s'y attarde pas. Sa vie se déroule dedans. À l'intérieur, elle suit des yeux le manège de la rue.

Tous les jours vers 8 et 16 heures passe un homme qui la salue chaque fois que leurs regards se croisent. Un regard franc et doux qu'elle aime rencontrer. Pour tout dire, elle l'attend. Chaque jour un peu plus impatientement. Chaque jour le miracle se produit, depuis des mois. C'est comme un soleil derrière la fenêtre, une fulgurance joyeuse, un repaire du bonheur. L'événement s'est créé petit à petit, de passage en passage.

Mais elle, me direz-vous, que fait-elle là, enfermée dans cette grande cuisine ?

Voilà ce que nous confie l'homme qui passe à pied devant chez elle

quotidiennement :

« Derrière la fenêtre aux rideaux de filet blanc, je la vois tous les jours, pensive mais active. Belle, curieuse, furtive. Ses lèvres me sourient et ses yeux, je crois, aussi. Ses mains toujours occupées s'activent et virevoltent : couture, ménage, pâtisserie, peinture, goûters d'enfants... J'aime sa présence qui me rassure et ensoleille ma journée. Un jour, enfin, nous nous sommes parlés. Elle nettoyait les vitres de la fenêtre ouverte. Le temps s'est arrêté. Elle m'a offert un thé à la menthe et nous avons parlé, parlé, parlé... Mais son mari est entré. La fenêtre s'est refermée et le soleil a sombré.

Derrière la fenêtre de sa burka je vois ses yeux immenses et si doux. Son regard implorant m'interpelle. Maintenant elle sort tous les jours dans ce monde où elle accompagne son mari et où elle fait à son tour figure d'inconnue.

Mais derrière la fenêtre de mon âme son sourire a pénétré et n'est plus reparti. Il retentit dans tout ce que je fais, dans tout ce que je vis. Il ne me quitte plus. Et son regard me suit.

Demain, c'est décidé, je vais m'inscrire à une association soutenant la libération des femmes et je proposerai de donner des cours d'alphabétisation puisque j'en ai la compétence. Pour elle. Pour que s'ouvrent les fenêtres ...

EN PEU DE MOTS
DERRIÈRE LA FENÊTRE
lélio

Derrière la fenêtre close
Le vieux monde
enveloppé dans ses oripeaux
de malheur
expire en claudiquant
à chaque pas.

oOo

Derrière la fenêtre close
Le vieux poète est devenu muet
après le suicide de tous ses mots.

oOo

Derrière la fenêtre close
Un couple de tourterelles
s'accorde entre elles
dans les branches de l'arbre-musicien.
Elles modulent
en un trille joyeux
Toute la beauté du monde.

oOo

Derrière la fenêtre close
Un homme seul.
Prisonnier du silence
attend avec impatience
le réveil de l'aube.

Il a perdu en s'endormant
la clé de tous ses rêves.

oOo

Derrière la fenêtre close
La beauté de son corps
La douceur de son visage
L'infinitude de son sourire
resplendissent en eau claire
dans la quiétude de son sommeil

oOo

Derrière la fenêtre close
Les promesses de l'aube
s'épanouissent
dans le scintillement de la prairie
en une perle de rosée.

oOo

Derrière la fenêtre close
Les corps ignés
enlacés des amants
célèbrent à l'unisson
au petit matin
l'éblouissement
d'une première nuit d'amour.

oOo

Derrière la fenêtre close
Le soleil disparaît à l'horizon
dans son manteau d'or pourpre.
Il renaîtra demain au levant
dans sa nouvelle robe
de soie blanche
les seins gonflés de rêve et d'espoirs
Derrière la fenêtre
ouverte enfin sur la VIE !

POUSSIÈRE DANS L'ŒIL

Corinne Lemarigner

Derrière la fenêtre, je ne vois pas bien, les carreaux sont sales, les rideaux jaunissent. J'ai beau les laver. La poussière revient. L'odeur de cuisine reprend le dessus. Les barreaux me gênent. Si bien scellés. Quand passent les gens, j'ai beau m'approcher, je ne sais pas dire qui ils sont vraiment. Alors je m'inquiète. Ils semblent si sûrs d'eux. On dirait qu'ils savent où ils vont, qu'ils sont sur une piste ou qu'ils font exprès de passer devant. Pour obéir à leur plan. Pour un peu, on croirait qu'ils complotent. Il paraît même qu'ils se voient parfois en cachette, au bout de la rue.

Je suis sortie voir, au bout de la rue. Juste un grand portail entre de hauts murs. Je n'y suis jamais entrée. Je ne sais pas ce qui s'y passe. On m'a dit qu'il en arrivait de tous les côtés, par d'autres entrées. Il paraît qu'ils vont à la cave, autour d'une grande table, qu'ils n'ont pas le droit de parler plus de trois fois. Quand ils se retrouvent à l'extérieur, ils feignent de s'ignorer.

J'en ai parlé à ma voisine. Alors elle aussi, elle s'est installée derrière sa fenêtre. Elle m'a dit que non, elle ne voyait pas. Personne n'est passé devant sa fenêtre, juste des voisins, des gens qu'elle connaît. Elle les voit parfois aux fêtes de quartier. Celle de l'an dernier était dans le parc, au bout de la rue. Un sacré moment, plein de compliments, de plaisanteries. Et le vin coulait, sortait de la cave par pichets entiers. Et moi, j'étais où ? Derrière ma fenêtre ?

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Maëlle Leroux

Oui, je l'avoue, je suis un vieillard. Mais pas un de ces « vieillards-qui-somnoient-au-coin-du-feu-en-racontant-des-histoires » ! Je suis plutôt un « vieillard-philosophe ». Et, ne me demandez pas pourquoi, aujourd'hui je m'intéresse aux fenêtres. C'est vrai : on a beau en voir tous les jours, on ne se demande jamais « Qu'est-ce qu'une fenêtre ? » ! Pourtant, c'est en regardant derrière la fenêtre de ma chambre que m'est venue cette question.

C'était un matin frais, comme un début de printemps. J'avais ouvert mes volets et m'appêtais à ouvrir ma fenêtre lorsque la question fusa dans ma tête : « Qu'est-ce qu'une fenêtre ? » À cette question, j'ai trouvé plusieurs réponses.

En premier lieu, une fenêtre est un « trou-fermé-transparent » dans un mur ou un toit. Rien d'extraordinaire. Mais pourquoi faire des fenêtres de différentes formes et tailles ? Pour avoir plus ou moins de lumière avec une grande ou une petite fenêtre, pour que le grenier ait l'air plus traditionnel avec une fenêtre ronde ou encore pour que la fenêtre se transforme en porte. Mais dans tous les cas, le résultat est le même, non ? On voit à travers le mur ou le toit, et c'est l'essentiel. Cependant, en y réfléchissant bien, on s'aperçoit que c'est une sorte de passage vers un autre endroit (si toutefois on arrive à y passer !).

En poussant la réflexion plus loin, je me suis posé une autre question plus importante : « Qu'y a-t-il derrière la fenêtre ? » À nouvelle question, nouvelles réponses.

Derrière la fenêtre du temps, il y a d'autres époques.

Derrière la fenêtre voyageuse, il y a d'autres lieux, d'autres mondes.

Derrière la fenêtre de ma chambre, il y a mon petit monde (mon jardin) et moi.

Poétique, n'est-ce pas ? En guise d'anecdote, je vous informe que ma fenêtre préférée est la fenêtre de ma chambre. « Pourquoi ? » me direz-vous. Eh bien tout simplement parce qu'il n'y a que là que je me sens vraiment bien. Les autres fenêtres n'ont pas cet avantage.

Ce qui me mène à ma question finale : « À quoi sert une fenêtre ? » Il n'y a pas une seule et unique réponse, comme on pourrait le penser.

Tout d'abord, une fenêtre sert à voir à travers les murs ou les toits. Logique. Une fenêtre sert aussi à voyager dans le temps, à découvrir le futur et à mieux comprendre le passé. Avec une fenêtre, on peut partir à la découverte du monde, qu'il soit lointain ou proche. Enfin, avec une fenêtre, on peut rêver.

Voilà, j'ai enfin résolu « Le mystère des fenêtres » ! Qui sait, peut-être vais-je m'intéresser aux portes, à présent ?

ŒIL DE FENÊTRE

Marinette Louge-Soulé

De la ferme abandonnée, seule la fenêtre offre son œil rectangulaire éternellement ouvert.

Œil de sentinelle. Il veille en secret sur les images de ce qu'était la vie en ce lieu.

Les volets accrochés sous la forte emprise de « gendarmes » ne claquent plus.

La peinture s'écaille, malmenée sous les coups de fouet pluie-vent ou sous les morsures du soleil.

Dans l'embrasure miteuse, un treillis de bois blanc fait la courte échelle à un liseron au calice bleu qui apporte une note vivante. La fenêtre reste coquette.

Derrière les vitres brouillées se devine un rideau jauni où les mailles s'envolent. La lumière du jour défroisse la ganse fripée par les ans.

Oser regarder par la fenêtre à l'intérieur. Ce devait être la cuisine. Une table ovale, cossue, et de bois brut aux pieds rongés impose sa force au milieu de la pièce par son assise.

Le bahut, la pendule et autres objets, l'ensemble se réfugie dans le silence.

Une image fugace des habitants d'ici fourmille dans la mémoire...

La paysanne accoudée derrière la fenêtre veille sur le jardin, le poulailler...

Son regard se pose sur une guirlande de linge qui sèche, véritables petits drapeaux agités par le vent.

Tableaux de grains de vie, regards de lumière qui enserrant l'âme.

Jacqueline Lubin

Gniffeti un 23 juillet

Ma toute belle,

Derrière la fenêtre de bois, une brume diaphane envahit l'horizon et le soleil blafard joue à cache-cache avec le chaud et le froid.

Je pense à toi.

Tu le sais bien, toi, combien j'aime me plonger dans l'immensité et les espaces qui se mêlent à la vie simple et paisible des hauteurs !

Des moineaux dodus emmitouflés dans leur duvet, picorent inlassablement les miettes dispersées par le vent. Les choucas noirs, maîtres des airs, sillonnent le ciel, tantôt invisibles dans ce paradis blanc, reconnaissables par leurs cris stridents et le froissement de leurs ailes, tantôt en escadrille, paradant, toutes voiles dehors, affirmant ainsi leur souveraineté sur ces lieux. Les uns et les autres parcourent leur territoire fait de bleu et de blanc, de glace et de pierres grises, de vent et de caresses chaudes, quand les rayons ardents d'un soleil si proche daignent les réchauffer. Rien ne semble les atteindre. Ils suivent leur vie d'oiseaux, tout en se moquant bien de l'autre vie qui grouille tout en bas : points noirs ou de couleur, semés tels les petits cailloux du conte que tu connais, dès les premières lueurs de l'aube ! Des marcheurs comme toi et moi ! Vêtus de vert, de bleu, de rouge et de noir parfois... qui s'emparent à leur tour de l'espace éternellement blanc. Et comme je les comprends !

Mon regard est happé par la hauteur des lieux. La verticalité parée de miroirs argentés semble vouloir à elle seule refléter le meilleur de nous-mêmes, l'envie de s'élever, l'envie de s'envoler, l'envie de dominer et... de se dominer.

Les cassures bleutées du glacier fracturé nous rappellent qu'il est des cicatrices que la Terre a laissées : chaos et déchirures d'un passé qui nous offre ces traces. Et les ombres défilent sur l'immensité blanche, parfois lisse et brillante, parfois bien granuleuse.

Te souviens-tu de la coupe glacée aux sorbets de fruits rouges et de

glace pilée ? Elle est là, sous leurs pieds. Et leurs chaussures aux pointes acérées savourent à tour de rôle les douceurs d'une barbe à papa, le craquant de la meringue et le croquant des petites billes gelées ! Un pas, deux pas, trois pas, quatre, cinq... Les cordées se suivent puis se séparent et leurs ombres s'allongent et se défont au fil des heures, lentement, au rythme de leur souffle, battement de l'envie. Bref regard vers le bas. Mais déjà, les yeux illuminés enveloppent la trace qui les porte en haut. Les sifflements du ciel et les battements d'ailes les encouragent-ils ? Ou bien tout au contraire les toisent-ils ainsi, tout en leur rappelant que les maîtres des lieux ce sont eux à jamais ?

Ces images sont pour toi qui devais être là. J'y joins les doux silences, les morsures du froid, les brûlures du ciel, les jeux de cache-cache des brumes cotonneuses et les amas noirâtres que le vent endiablé dissipe en un instant et rappelle aussitôt. Des moments teintés de liberté, de vérité et de sérénité.

De l'autre côté de la fenêtre, le décor est tout autre : ça va, ça vient, ça entre, ça sort. « La poooooorte... ! » Il est vrai que la froidure du dehors envahit très vite la petite pièce bardée de bois, feutrée et rassurante dans laquelle les multiples langages d'origine européenne pour la plupart, s'entrechoquent, se répondent, se confondent, tout en s'accompagnant de gestes et de sourires. L'air ambiant ne connaît pas les marques frontalières et quel bonheur ! Mes doigts engourdis encerclent le verre de thé brûlant offert avec un sourire qui me réchauffe déjà. Je prends le temps de regarder, d'écouter et de sentir les bonnes odeurs de thym, de romarin échappées discrètement de la porte des cuisines. Après le « je » du dehors, me voici aux prises avec celui du dedans ! Ambivalence !

Tu le connais bien, toi aussi ce mot !

Attrance et envie. Peur de l'hostilité des lieux. Appréhension, angoisse et doute. Et ces mots se côtoient, se frôlent, se séduisent, se flattent, s'impressionnent, s'étonnent et puis se télescopent. Quel chemin choisir ? Quelle priorité donner ? Que désires-tu, toi ? (Là, je me parle !) Le plaisir ! Il embrasse mes pas qui avalent la terre, se plongent dans les herbes, se vautrent dans la neige. Il se fait compagnon des chiffres que j'égrène tout au long de la route. Il voyage avec moi dans un joli fouillis de pensées m'entraînant malgré moi vers un morceau de bleu détaché du ciel pour

venir se blottir dans un creux de rocher. Mon plaisir ! Il désavoue la peur, l'angoisse d'un milieu trop inhospitalier mais approuve l'effort qui permet d'avancer. Il n'a que l'ambition de me laisser porter, de me laisser aller... Il rime avec quiétude, avec sérénité, avec confiance, avec partage et rigolade. Demain, je ne me lèverai pas. Je resterai sur mon piton rocheux au milieu des glaciers et je contemplerai ce que l'esprit des lieux daignera me donner. J'en savourerai avec plaisir chaque moment, chaque lumière changeante.

Et peut-être qu'un jour, tu auras cette envie de monter tout là-haut. En me donnant la main, tu m'accompagneras et guideras mes pas vers une envie-plaisir ? Peut-être ! Ou peut-être pas ! Peu importe ! Et si cela n'est pas, mes yeux et mes pensées seront auprès de toi.

Je t'embrasse tendrement, ma petite montagne de gaieté, de douceur.

LA FENÊTRE SE FERME

Ariane Lumen

L'endroit est joli, le calme y est surprenant. Les lierres grimpent le long de la façade d'une grande maison austère en évitant les fenêtres, pas toujours ouvertes. Les arbres dans le parc sont magnifiques, majestueux, leurs feuilles murmurent doucement un chant secret au gré du vent, ce souffle chaud qui vient du Sud. Dans l'étang où s'épanouissent les nénuphars, quelques cygnes à l'allure impériale et fière se laissent glisser sur l'eau. À leur passage, les grenouilles sautent à l'eau, peureuses, elles sont les seules à troubler le calme de ce lieu ; il y a des bancs au bord de l'étang et on vient s'y reposer, méditer ou seulement regarder quelque chose dans le vide, vers un horizon qui déjà s'est éloigné.

L'homme assis sur un de ces bancs est mal rasé, un peu de bave se dessine dans les coins de sa bouche et avec ses deux mains il serre une canne qu'il agite un peu de temps à temps, montrant des choses que l'on ne saurait voir, ni soupçonner. Remuant un peu de terre parfois et cherchant on ne sait quel trésor qu'il avait enterré ici dans une autre vie. Mais l'avait-il bien enterré ici ?

Le gazon a jauni sous ce soleil torride et les pas des ombres qui passent ici, l'exposition plein sud de celui-ci n'a pas arrangé les choses. Les taupes ont chaud aussi. Rien ne trouble ce calme ici, si ce n'est la voix féminine au rez-de-chaussée de la vieille bâtisse, là où une grande fenêtre donne sur une salle. Quelques personnes, presque toujours des femmes un peu tremblantes, toutes possèdent une canne, je crois, écoutent attentivement la lecture à haute voix du journal de la femme que je crois savoir encore jeune. Elle relate les nouvelles de la veille : un accident par ci, un assassinat par là, un incendie d'une grange à foin, le fait d'un incendiaire sans doute, et surtout elle insiste sur la météo qui est la même qu'hier et qu'avant-hier et qui le sera encore demain. Le temps n'a plus de prise sur ces vieilles résidentes. Puis la lectrice passe à la rubrique nécrologique

du journal. L'attention avec laquelle ces personnes boivent les paroles devient palpable... souvent elles se souviennent d'un nom, d'un cousin ou lointain ami dont on n'avait plus de nouvelles depuis des lustres, mais elles sont devenues incapables de mettre un visage ou un nom sur les vieux amants qu'ils étaient. Depuis la fenêtre, on perçoit quelques soupirs de tristesse, je crois que quelques larmes coulent le long de ces visages ridés, où le temps a laissé ses traces.

L'homme assis sur le banc n'en a rien à faire, l'œil rivé sur l'horizon, fenêtre sur un futur qui n'en est plus. Il s'accroche au bastingage, la brume dans la tête. Il me raconte qu'en son temps, il collectionnait les feuilles mortes, celles qui tombent des arbres, celles qui vous rendent apathique rien qu'à les voir tomber, et qu'ils les portaient, quand il y en avait trop, chez un banquier quelque part en Suisse. Il en a encore des milliers dans son armoire. Et avec un hochement de tête il désigne avec un peu de mépris de « que veux-tu que cela me fasse » une fenêtre ouverte dans le bâtiment vieillissant derrière lui. Il y en a encore des milliers dans les tiroirs de la vieille armoire dans ce modeste réduit où il passe, quand il ne fait pas beau, le plus clair de son temps à regarder la télévision tout en surveillant ce fabuleux capital.

Soudainement un avion à réaction vient déchirer le ciel azur dans un vacarme infernal laissant derrière lui des traits blancs. Les merles ont peur. L'homme en déduit tout simplement que l'avion n'est pas d'ici, les traces blanches ne servent qu'à retrouver le chemin du retour. Il le sait car avant, quand il prenait l'avion pour aller en Suisse il voyait depuis le hublot cette fumée blanche. C'était à la fois sécurisant et pas idiot du tout, si bien que les avionneurs ont vite compris l'intérêt de cette méthode à toujours retrouver le chemin du retour.

Puis il devient bavard, il semble être en pleine forme, bien mieux qu'avant. Il me dit qu'ici il a tout à portée de main, même un hypermarché qui porte le nom d'un type qu'il a connu autrefois. À l'école ! Un gars incapable d'écrire deux mots de suite sans quatre fautes d'orthographe. Même quand il écrivait son propre nom il y avait des fautes d'orthographe, et de ces gens-là, ceux qui ne savent pas écrire, et encore moins leur

nom correctement, il faut absolument s'en méfier. Ils sont toujours malhonnêtes !

Il me propose de venir boire un apéritif là-haut... y aller prend du temps, et pendant ce temps-là il me parle d'un lointain passé, le vague souvenir des amours fanées, de l'amour oui ! Mais avec qui déjà ? Il y a une gare tout près d'ici, c'est bien pratique, ici on est bien desservi, il pense avoir une carte vermeil quelque part, mais ne sait plus où elle est. On la lui a sans doute volée, ce salaud de l'hypermarché à coup sûr.

Il faut fermer la porte, car avec la fenêtre cela fait courant d'air, puis il y a des voleurs partout, ils entrent toujours par la porte, jamais par les fenêtres, d'ailleurs il est sur l'étage ici et seuls les lierres osent escalader la façade. Moi je préférerais boire un café, mais pas trop sucré. Je le complimente avec son armoire, posée dans un coin, grandiose et dans laquelle se trouvent les milliers de feuilles mortes qui n'iront jamais chez le banquier en Suisse. Peut-on faire confiance aux banquiers ?

Les plantes s'épanouissent ici, bien plus qu'avant, chez nous, devant la fenêtre. Il a toujours eu la main verte et aujourd'hui l'exposition plein sud de celle-ci les avantage, les aide à croître ! Mais il faut les arroser tout le temps ! C'est fabuleux d'habiter ici et moi je pense qu'il est heureux.

Son regard est devenu vaseux, et il regarde à nouveau vers l'horizon comme si c'était une fenêtre par où s'échapper, vers un paradis, vers un lit plein d'avenir avec une femme dedans, vers des amours éphémères qui ne reviendront jamais, qui ne viennent jamais. Il se met à pleurer maintenant. Ne devrait-il pas être heureux de me voir lui rendre visite ? Et ne m'avait-il pas dit vouloir encore une fois parler avec moi ? Ne m'avait-il pas dit qu'il n'était plus fâché avec moi ? Qu'il avait tout oublié, pardonné, et que tout allait pour le mieux ? Que nous avions bien quelque chose en commun... ?

Et pensait-il vraiment qu'il avait tout oublié ? Impossible.

Alors pourquoi pleure-t-il ?

Ici j'étais chez moi, j'étais ici, l'enfant de la maison. J'y étais vraiment chez moi. Mais cela me semble déjà si loin... mais je me sentais vraiment chez moi ici...

La fenêtre se ferme !



DERRIÈRE LA FENÊTRE

Christiane Macret

Derrière la fenêtre, je remarque des flammes folles dansant dans la cheminée. La famille réunie partage gaiement un repas de fête : la benjamine se marie ! Derrière la fenêtre, je discerne des flammèches-étincelles qui ensoleillent le berceau de l'enfant nouveau-né, heureux dans son innocence protégée. Derrière la fenêtre, j'entrevois les tisons rougeoyants qui réchauffent les petits-enfants et leur grand-mère, racontant en chevrotant, la fable inracontable d'un feu follet farceur !

Derrière la fenêtre, j'aperçois les cendres grises et froides, je sens le silence chargé de tristesse, je devine le voile noir posé sur une chaise... L'aïeule s'en est allée. Alors, lentement, en pleurant, j'ai fermé les volets...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Marie

Une fenêtre est un lien précieux d'où l'on peut voir tout ce qui se passe de l'autre côté. Peu importe où l'on se pose, d'un côté ou de l'autre, il y a toujours une histoire. Moi, la mienne, on la voit depuis l'extérieur.

Derrière les carreaux vit une famille tout ce qu'il y a de plus simple. Une femme douce au regard triste qui vaque à ses occupations quotidiennes. Assis à la table de la pièce de vie, un homme, visiblement son compagnon, un verre à la main, sourire effacé par ses idées suicidaires. Deux enfants semblent tout de même heureux et plein d'amour pour cette maman si triste. Triste de ne savoir que faire devant cet alcoolisme ravageur qui peu à peu détruit son couple.

Le soir venu, l'homme se lève en titubant, clopin-clopant, les yeux rougis par le poison jaune ingurgité toute la sainte journée. Il se glisse dans le lit, éteint la lumière et s'excuse auprès de sa douce d'être trop fatigué pour le devoir conjugal.

Au petit matin, après un bon petit café, une nouvelle bouteille de ce poison marseillais est ainsi de retour sur la table et cet homme toujours assis là, toujours le verre à la main. Et cette jeune femme se sentant inutile et désarmée lutte tous les jours pour que cette sale bouteille ne s'immisce plus dans sa vie amoureuse. C'est un combat au quotidien c'est Son combat !!!

Pas violent du tout, cet homme lâche un sourire de temps en temps, il lui dit sans cesse qu'il l'aime, qu'elle lui a sauvé la vie, que sans elle il aurait déjà quitté cette vie, comme il l'avait déjà tenté avant de la rencontrer. Il la remercie tous les jours, mais tous les jours ce combat continue, cette lutte infernale contre la bouteille devient insupportable pour elle et ses enfants.

Plus de rapport de couple, plus de balades le week-end, toujours enfermés derrière cette fenêtre qui pourtant laisse encore passer le soleil,

toujours des rires d'enfants heureusement mais plus de sourire pour leur maman.

Quatre ans de lutte pour cette si douce maman, quatre ans de combat perdu d'avance, quatre ans de sa vie détruits par cette maladie qu'on appelle l'alcoolisme. Puis un beau jour, ses bagages à la main, elle est enfin partie vivre des jours meilleurs, ses enfants ont enfin revu le sourire de leur maman qui aujourd'hui a totalement retrouvé sa joie de vivre, loin de cette permanente odeur anisée...

Pourquoi je vous parle de ce couple ? Parce qu'à l'extérieur ces tourtereaux paraissent si heureux aux yeux des autres !!! Mais une fois la porte d'entrée refermée, on ne voit pas ce qu'il se passe. Je me suis donc placée à l'extérieur de la fenêtre car il y a des douleurs que l'on ne voit que de l'intérieur.

Voilà je vous ai raconté en quelques mots ce que l'on peut voir derrière une fenêtre et parce que cette histoire c'est mon histoire, c'est quatre ans de MA vie, c'est mon combat...

Gilles Marin

Je suis encore haletant. Deux cent trente-huit marches pour atteindre le sommet. Un quart d'heure s'est écoulé depuis ma prise de fonction. À l'aube un timonier m'a posé sur ce bout de terre, ce rocher granitique étendu vers le ciel par les mains de l'Homme. Gardien de phare. J'ai accepté cette mission pour fuir une existence trop anguleuse à mes yeux. Me voilà à présent entouré d'un mur circulaire dont le périmètre garde une fenêtre intégrale. Une nouvelle perspective, périphérique, s'offre à moi.

Inventaire. Une table de métal occupe le centre du cercle, une chaise corrodée offre la vue au sud. Une cantinière est dédiée à mes besoins vitaux pour le mois à venir. Le lit posé dans un angle curviligne. Pour le reste, une radio, un livre de consignation et quelques mines de graphite. Sans entrave, derrière la fenêtre, mes yeux encore embués regardent... l'eau, remuante, indomptée. Quelques îlots, vaisseaux pierriers, semblent portés par la dynamique aquatique, je reprends mon souffle.

Devant, le grand large offre toutes les opportunités cérébrales, mystiques, allégoriques. J'use, en abuse, me laisse aller sur ses courbes galbées à de douces rêveries sur un avenir plus clément. Mais des lames tranchantes, subitement, me ramènent à mon présent, me déstabilisent vers mon passé galvaudé. Cette sensation visuelle de roulis me prend au corps tel un marin luttant contre la houle sur sa chaloupe hasardeuse. Et je tangué d'un état à l'autre en résonance avec l'eau.

Sentinelle des flots, je scrute un horizon voilé. Des lambeaux de nuages se déchirent, cellules vaporeuses cherchant une place dans le magma multiphasique qui inonde le toit du monde. C'est un jeu d'attraction des éléments. L'eau liquide rappelle ses molécules emprisonnées dans les gaz. Libérer les gouttelettes d'eau vers l'état originel ou bien les livrer à la natu-

re chimique. Enjeu identitaire, choisir son état ou subir sa destinée noyée dans le cycle de la vie, irrémédiablement.

Le ciel se charge encore et encore. À présent, les nuées épousent la mer en noces barbares. Seuls quelques macareux offrent la couleur, une once de lumière dans le gris anthracite. Le jour est bien avancé, et pourtant tout rejoint la nuit. Je me retourne, vers le nord, cherchant du regard une éclaircie, une étincelle de vie. Je ne vois que moi, incrusté dans le verre. Mon teint est gris. Je préfère le sud et retourne vers lui. Vers le soleil, il commence à pleuvoir. La tension se libère, enfin.

Sur le carreau une goutte de pluie brave la gravité comme pour se prouver à elle-même qu'elle existe autrement. Poussée par le vent, elle remonte non sans mal vers le ciel à rebours de ses compagnes qui s'écrasent déjà plus bas, hors de ma vue. Gravité... Gravité... Presque un non-sens de qualifier ainsi notre lien à la Terre. Comment se sentir léger à présent...

Derrière moi, la radio distille les notes d'une mélopée aquatique. Elles fouettent mon visage telle l'écume me faisant face. Je suis ceint par l'eau. Mes yeux, mes oreilles sont inondés par l'élément phare de mon existence qui est à présent mon unique source de vie.

Tiens, un goéland vient se poser face à moi. Il ne me voit pas. Je fronce un sourcil, il vacille et prend son envol, gracile, emporté avec force vers les nuages persistants. Je le suis du regard, aspiré par ce vent de liberté qui semble me caresser. Malgré cet écran vitré qui nous sépare, il m'invite vers l'espoir.

Les plumes battues par les vents, il cherche la juste route, la différence de potentiel optimale, l'équilibre avec l'environnement. Il vise l'unité avec le tout, la justesse, le déséquilibre itératif parfait qui lui assure la jouissance d'une pérennité dans son existence. Après une ascension rocambolesque, il plonge comme une fusée dans les flots à la recherche d'un met exquis. Une poignée de secondes s'écoule, il ressort bredouille de sa chasse éclair. Mais il est question de survie. Mu par cet instinct, il reprend son élan. Sans réfléchir il pointe son bec vers les flots saccadés. Échec ! Il se bat encore et repart, ventilé, dans le liquide bouillonnant. Ça y est, il

s'enfonce. Victoire ! Des écailles argentées ornent son bec et témoignent de son succès.

L'oiseau humble et élégant repart vers les hauteurs et disparaît, absorbé par la masse. Un temps de pause marque un changement. Une transition s'opère. Un faisceau de clarté perce le rideau nuageux au point de fuite du pêcheur voltigeur. Les vents faiblissent, la tour de guet se stabilise et une nappe d'or épouse presque instantanément un bout de surface entre deux récifs.

Je fais face au sud, empli d'une énergie nouvelle, saisi par l'intensité du soleil qui apaise ma tempête intérieure. La lumière m'envahit, je suis vivant. Je me retourne vers le nord, mon reflet est incrusté dans le verre entouré d'un halo transcendant. Tout est calme à présent, tout est calme.

LAISSER PASSER

Taïga Martin

De là on devine les promesses de l'avenir. Une vérité de soi, la pudeur de ce qui se montre avec force. L'étrangeté de ce qui est connu, répétitif.

Au loin les lumières, les silhouettes statiques d'une famille éparpillée dans l'espace clos du quotidien. Tout semble parfois si distancié. Une odeur de surchauffe électrique se fond dans celle du café et le son des infos à la radio boucle avec celui des sirènes.

Ne pas céder à la tyrannie de l'urgence.

Des murs comme un cauchemar placé au fond de soi, cet autre soi, voyageur permanent de l'espace limité par l'écartement de la fenêtre. Vie de tréfonds refoulée quelque part à l'intérieur pour une durée inconnue. Et pourtant.

Un espace de chute entre des ténèbres de feu et le lustre clinquant trop grand pour la pièce dont les murs se fissurent sous l'éclat des lumières créant ainsi de nouvelles fenêtres.

C'est par là peut-être ?

TRANSPARENCE

Miss Paramount

Ma fenêtre. Ouverture unique sur le parc arboré. Multiples essences anciennes. Je peux voir le tilleul commun centenaire, tout au fond, près de la grille noire. Son tronc est droit, haut, solide et robuste, imposant. Son feuillage dense et verdoyant remue à chaque brise. Les conifères bleus côtoient les chênes verts avec fierté. Leurs cimes pointues transpercent le ciel ou le chatouillent au gré du vent. Ici, c'est le domaine des animaux. Les merles sifflent, sautillent, volent de branche en branche. La mésange charbonnière a fait son nid dans le hêtre. L'écureuil roux, la queue en panache, arrive de nulle part, pour grignoter les petites noisettes, que je dépose au pied du saule, lors de mes promenades matinales. Et s'enfuit aussitôt. Les tourterelles roucoulent. Les moineaux piaillent. Au crépuscule, le hérisson cherche sa nourriture. Faune et flore. Les arbustes colorés et flamboyants, les fleurs champêtres, petites touches multicolores aux formes variées égayent cette morne pelouse séchée, jaunie par la chaleur de ces derniers jours excessivement étouffante. Sécheresse persistante. Je dois cette palette de couleurs à Baptiste, magicien de la nature, moi, j'ai pas la main verte.

Renifle, respire toutes ces senteurs voluptueuses, délicieuses, enivrantes. Écoute le vrombissement incessant des abeilles butineuses. Observe l'araignée tisser sa toile, ses longues pattes velues. Les groseilliers croulent sous le poids de leurs baies rouges et brillantes. Délecte-toi. Acidité. Grimaces. Cours et cueille les herbes aromatiques. Bouquets garnis. Remplis ton panier d'osier clair.

J'aime rester derrière la fenêtre. Presser. Confortablement assise, j'admire l'extérieur. L'immensité. Le vide. L'horizon. Plus loin. Mes yeux voyagent du jardin floral au jardin potager. Du verger, aux simples. Des animaux, aux arbres... jusqu'à toi. Ta présence. Tes visites. Mystérieux sombre inconnu.

Vitre perlée de pluie fraîche et automnale, des larmes coulent sur mes

joues. Tu ne viendras pas. Mon cœur triste se serre.

Vitre opaque. Brouillard hivernal. Ombres chinoises. Je te devine.

Vitre claire, sans salissures, ni traces disgracieuses. Je t'aperçois.

Tu ouvres la grille en fer forgé. Il y a bien longtemps que je t'ai confié les clefs. Tu avances. Mystie n'aboie pas. Tu traverses tout le parc pour nous rencontrer, là, tout près de la fenêtre. Démarche gracieuse. Harmonie. Et là, debout. Tu t'arrêtes un instant. Habitude. Tu restes immobile. Chacun d'un côté, derrière la fenêtre. Séparation limpide et pure.

Quand décideras-tu de t'approcher ? De plaquer tes mains contre la vitre, et je poserai mes mains sur tes mains. De coller tes lèvres, embrasser ta bouche. La fenêtre ne sera alors plus que buée sensuelle. La transparence explosera sous la force, la chaleur de nos corps, en une cascade et nous serons paralysés, émus et troublés.

Ombre angélique noire.

Sculpture vivante. Manteau sombre agité par les airs fuyants. Mes yeux fermés. Derrière la fenêtre. Mon imagination te dessine. Sous le crayon, tu prends forme. L'apparence que je veux bien te donner. Traits fins et doux. Charme étrangement attirant.

Statue lugubrement envoûtante.

Je repose sur ton socle de granit gris. Roche minérale, écorce terrestre, reliefs escarpés, au creux de la nuit profonde et noire. Acteur principal de mes rêves. Ton rôle appris par cœur. Répétitions. Ne fais aucun bruit. Silence. Ne bouge plus. Reste là. Ta présence est essentielle à ma survie.

Déjà. Un signe de ta main marque ton départ. Tu te diriges vers la grille. Tu refermes derrière toi. Tu as disparu. Visions. Dis, tu reviens quand ? Attente...

Demain, peut-être, j'ouvrirai ma fenêtre. Je briserai la glace. J'avancerai vers toi. Je te serrerai dans mes bras. Je t'enlacerai tendrement. Je sentirai ton parfum, ton odeur. Et je t'inviterai à entrer, à t'asseoir et nous partagerons de longs moments ensemble.

Ou devrais-je plutôt rester avec ton image figée dans mes pensées et continuer à t'imaginer...

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Sylvie Morais

N'en déplaise aux briseurs d'espoir
Ceux des non-villes, non blanches
Je ne me suis pas empressée à fermer les volets
Je ne me suis pas serrée dans un canapé
Et je n'ai pas eu peur
Et puis, je l'ai vue elle
Par-dérrière la fenêtre, elle m'attendait.
La nostalgie



Sylvie Morais, *Derrière la fenêtre*, acrylique, septembre 1991

COMBAT DEBAT MA FENESTRO

Christophe Naudin

Réveil aux aurores dans le train couchette au luxe quelque peu défraîchi alors que le soleil darde ses premiers rayons.

Dans un anglais balbutiant, le personnel en costume froissé fait de son mieux pour maintenir l'illusion d'un service impeccable pour les passagers tous originaires des pays du soleil couchant.

La couchette supérieure est vite repliée, les draps jetés en boule dans le couloir et le petit déjeuner est servi : plateau garni de thé, fruits, pain, beurre, miel, confiture et viennoiseries sous vide.

Les yeux encore lourds, confortablement assis, on observe les rives du Nil et la vie des fellahin qui s'activent au petit matin.

Les plateaux aux trois quarts pleins sont débarrassés et derrière la fenêtre la vie continue à s'écouler paisiblement en cinérama le long des berges à la luxuriante beauté.

Soudain les roues du train se mettent à crisser émettant un bruit strident. Le train ralentit, hoquette quelque peu puis s'immobilise en rase campagne.

Derrière la fenêtre, un petit village agonise tendrement sous les rayons de Râ au pouvoir juste et brûlant.

Un petit village aux modestes bicoques en pisé et aux ruelles jonchées de déchets, arpentées par de rares chiens faméliques.

Un petit village irrigué par deux lignes de vie : d'un côté le Nil majestueux qui charriait jadis le limon arraché aux montagnes d'Éthiopie et de l'autre le chemin de fer qui relie le sud du pays aux pyramides, ces tombes monumentales du plateau jadis désertique de Guizeh grignoté inlassablement par l'inexorable avancée de la fourmilière cairote.

Un petit village visiblement désert aux premières heures du jour, mais qui bientôt s'anime à l'arrivée du tchouc tchouc. Des enfants sortent des mesures vêtus de haillons. Les chiens se carapotent en couinant devant le flot de gosses qui grossit toujours plus et se dirige au pas de course vers

le train. Instant d'inquiétude. On verrouille la porte du compartiment, on ne sait jamais, même si le loquet semble une bien illusoire protection contre la marée humaine qui s'avance, toujours plus décidée, vers nous.

Tout à coup on entend la porte du train qui s'ouvre, notre pouls s'accélère, nos enfants ont quitté leur cabine et nous rejoignent paniqués.

Nous les serrons contre nous tentant de les rassurer même si la vitre sans tain censée être « tiers-monde-proof » nous semble bien mince tout à coup.

Soudain, derrière la fenêtre nous voyons, incrédules, voler les restes à peine touchés de nos plateaux-repas de tout à l'heure. Feu d'artifice de pains au lait, croissants et barquettes de beurre et de confiture.

Derrière la vitre, à quelques centimètres de nous, se déroule alors, dans une bousculade monstre, une invraisemblable chasse au trésor où toute morale s'est tue. Gloire au plus costaud. Certains roulent dans la poussière pour se saisir au plus vite d'un trophée tombé du train, d'autres s'escriment à arracher des mains une proie saisie par un plus véloce.

Des larmes coulent sur les visages des plus faibles dessais de leur bien, certains parviennent à s'enfuir avec leur trésor mais sont bien vite rattrapés. Un combat s'ensuit alors et ce feu d'artifice qui continue et ne cesse d'alimenter la ferveur.

Dans notre aquarium à roulettes, protégés par la vitre sans tain, nous assistons incrédules à cet improbable film muet. Les cris, que d'ici nous ne percevons qu'étouffés, ont dû finir par attirer les adultes qui se pressent à leur tour en direction du feu d'artifice dont l'intensité ne faiblit pas.

Enfin rassurés par l'arrivée des sheriffs, nous regardons captivés la scène qui se déroule sous nos yeux.

De ce côté de la fenêtre, le climat s'est détendu car nous en sommes convaincus : cette sacro-sainte morale qui conclut toujours les bons westerns finira bien par triompher.

Mais les cow-boys des bords du Nil ne croient pas au happy end et rentrant prestement dans la mêlée, ils se mettent à leur tour à fondre sur leurs proies. Les coups redoublent alors, puis les cris. Certains petits indiens aux pieds agiles sont parvenus à détalier. Maman squaw sera

contente malgré le maigre butin.

Le feu d'artifice s'est arrêté sans bouquet final. Le train hoquette à nouveau puis redémarre.

Le petit village bientôt s'éloigne.

Dans quelques minutes chacun aura regagné sa mesure en pisé, et le petit village à nouveau se videra de ses papooses et de ses cow-boys, laissant la place aux rares chiens faméliques glanant les quelques miettes tombées des sachets éventrés.

À peine rassasié, le petit village s'endormira alors jusqu'à demain, jusqu'au retour du train aux vitres sans tain.

DERRIÈRE LA FENÊTRE DE L'ÉCOLE IL Y A LA VIE

Anne Ogier

D. a sept ans et demi. Il n'est jamais allé à l'école. C'est certainement suite aux pressions des élus que les parents de D. ont décidé de mettre fin à son éducation entièrement « naturelle ».

D. ne connaît pas les lettres. Il ne reconnaît pas son prénom lorsqu'il est écrit. Il ne sait pas tenir son crayon. Il dit d'ailleurs « ne rien savoir ». Mais en fait il sait beaucoup de choses. Il sait se débrouiller. Il ne lit pas les chiffres mais il peut compter jusqu'à 59. Et lorsque je lui présente ma collection de pièces et billets, il identifie sans hésitation « un billet de 20 euros », « une pièce de 2 euros » et « une pièce de 5 centimes de racaille ».

Hier, c'était pour lui le deuxième jour dans le monde de l'écrit. Nous en étions au tracé du chiffre 8. Alors qu'il avait l'air absorbé par la tâche et que nous arrivions tranquillement au chiffre 9, il se leva d'un coup, se dirigea droit vers la fenêtre qu'il devait « voir s'il y avait des moineaux en face ». Je fis tout mon possible pour ne pas montrer ma surprise et mon amusement, je lui demandai simplement « s'il voyait des moineaux ».

- Non, y'a que des pies et des corbeaux.
- Et tu les manges les pies ?
- Oui.
- Et les corbeaux ?
- Oui.
- Comment tu fais pour les tuer ?
- Tu sais pas les tuer, toi, les pies ?
- Non.
- Ben tu prends une fronde, tu vises et tu lui lances le caillou dans la tête.
- Et les moineaux, tu les manges ?
- Zinda non ! Le Seigneur, il a dit qu'il fallait pas les manger les moineaux, tu le savais pas ?

Non, je ne le savais pas. Je lui ai demandé pourquoi. « C'est parce que c'est des p'tites bêtes ». Je ne savais pas non plus qu'on pouvait mettre « un bon chardon piquant sous la queue du cheval pour qu'il avance plus vite ». C'est comme ça que s'y prend David pour faire avancer le sien.

Nous aussi allons avancer ensemble pendant quelque temps à un rythme aussi soutenu que possible pour qu'il rattrape son retard mais en respirant parfois pour que j'apprenne un peu de ce qu'il voit lui, derrière la fenêtre de l'école.

AÏCHA

Thanh-Vân Orch

La maison familiale avait été construite dans un quartier populaire. Aïcha s'activait tôt le matin sur la terrasse veillant à la cuisson des petits pains ronds qu'elle avait façonnés et qui nous régalaient dès le petit-déjeuner – *ftor*. Aïcha passait sa journée sur la terrasse au troisième étage de la maison étroite, les bruits de la ville montaient jusqu'à elle, incantations des mendiants, appels des marchands ambulants « *Saboun, saboun !* », « *Lben, lben* », le concert lancinant des marteaux et des meules de garagiste du bas. Rythmant la journée, résonnait l'appel à la prière – voix grave, apaisante, chantante, du muezzin. Aïcha, accroupie, à l'ombre des murs qui cernaient la terrasse, genoux remontés sous son visage buriné et ridé par les difficiles travaux des champs de ce pays chaud, se déplaçait au fil de la course du soleil.

Les murs protecteurs du vent, du regard des voisins, étaient percés d'ouvertures qui, au coucher du soleil, laissaient passer les rayons rougeooyants.

Aïcha triait les grains de blé qu'on apportait ensuite au moulin du quartier. Elle lavait dans de grandes bassines le linge de toute la maison – née qu'elle étendait ensuite aux fils tendus de part en part de la terrasse. Elle préparait le thé à la menthe pour accueillir les visiteurs qui grimpaient les longs escaliers aux hautes marches inégales, ils s'installaient sur les tapis, adossés aux murs blanchis. Aïcha commentait les nouvelles de la famille, les histoires du quartier avec la sagesse de l'aïeule mais elle riait aussi et lançait parfois son youyou en esquissant quelques pas de danse à la réussite d'un des siens, à une nouvelle naissance.

Entre deux tâches, Aïcha se postait à l'une ou l'autre des fenêtres, surveillant un enfant envoyé acheter la menthe, les oranges ou tout ce dont on pouvait manquer au souk, bâches désunies, étals bringuebalants installés sur la place poussiéreuse en face de la maison. À une autre fenêtre, elle allait suivre l'activité hasardeuse des hommes allongés à

l'ombre des roues de leur camion benne hors d'âge, qui attendaient un éventuel loueur. Elle marmonnait au passage des convois mortuaires desquels s'élevait la mélodie des prières masculines – *La ilaha illa Llah, Moahmmed Rassoulellah*. Les yeux plissés, la main droite sur la joue, le voile clair flottant au courant d'air qui s'engouffrait par les fenêtres, la cordelette à laquelle étaient accrochées les clés de Sa maison ceignant son kaftan, elle veillait sur la rue, sur son monde. Elle se penchait à la fenêtre, et criait « *Chkoun* » (qui est-ce ?) quand retentissait la sonnette, elle disait « *Bacchouya, bachouya* » (doucement) quand les petits enfants entendant la sirène stridente du train de Casa, se frayaient un chemin à travers le linge étendu, et se jetaient à l'assaut de la fenêtre pour le voir passer.

Pour plus de sérénité, nous avons installé Aïcha dans un quartier plus calme. Aujourd'hui, elle grimpe toujours sur une terrasse, son kaftan et son voile flottant à l'air marin, la main en visière, il n'y a plus de murs, plus de fenêtres, plus d'ombre, elle veille sur l'immense océan qui la sépare de son fils le plus jeune.

1848
Ali Ouattou

Gobe rois, reines et enfants !
Au front bas saluant la terre.
Beaucoup trop clair pour un vivant !
Tel le Père dans le désert.

Au front bas saluant la terre
La sueur nettoie les poussières.
Tel le Père dans le désert
Le vent écoute les prières.

La sueur nettoie les poussières,
La cadence au rythme papal.
Le vent écoute les prières,
Les fleurs caressent leur pétale.

La cadence au rythme papal
Des tranchées tracées à la pelle.
Les fleurs caressent leur pétale,
Les insectes tendent leurs ailes.

Des tranchées tracées à la pelle :
Il faut labourer sans cravache.
Les insectes tendent leurs ailes,
Les abeilles sont à la tâche.

Il faut labourer sans cravache
Par l'éducation compte-gouttes.
Les abeilles sont à la tâche :
La reine attend un casse-croûte.

Par l'éducation compte-gouttes ;
Condition des marronniers.

La reine attend un casse-croûte :
Un peu de larves et d'ouvrières.

Condition des marronniers,
Génuflexion de caractère.
Un peu de larves et d'ouvrières
Chacune leurs tâches journalières.

Génuflexion de caractère
Aux mains très mobiles et usées.
Chacune leurs tâches journalières
Serpentent gaiement dans le pré.

Aux mains très mobiles et usées,
Dos voûté, presque sur la paille.
Serpentent gaiement dans le pré
Sur des chemins tissés de maille.

Dos voûté, presque sur la paille
Derrière la fenêtre, un paon.
Sur des chemins tissés de maille
Le frelon compte les rayons.

Derrière la fenêtre, un paon :
Ce maître aux griffes acérées.
Le frelon compte les rayons,
Sur la scène d'un grand ballet.

Ce maître aux griffes acérées,
Compte les sillons et les dos.
Sur la scène d'un grand ballet,
Il plonge, bouche en goulot.

Compte les sillons et les dos :
Beaucoup trop clair pour un vivant !
Il plonge, bouche en goulot,
Gobe rois, reines et enfants !

Hier soir, j'avais invité des amis de longue date à dîner. Anna et Lionel adoraient les bars, les casinos. Je ne le savais pas et je leur ai proposé une partie de poker... Anna voulait jouer de l'argent, Lionel de l'alcool et moi, rien, je voulais que ce soit juste pour passer un bon moment ensemble ! Bref, Anna l'a remporté. Au départ, la mise tournait autour d'un ou deux euros. Mais tout doucement, la cagnotte a commencé à grossir. 10, puis 20, 30, 40, on est monté jusqu'à 50 € et Lionel a commencé à s'énerver car Anna gagnait toujours tout. J'essayais de me faire discret, mais j'ai gagné. Lionel m'a accusé de triche, chose totalement erronée, mais il n'en démordait pas. Je me suis rendu compte que j'avais effectivement un as dans ma manche, sauf que c'était un as d'un autre jeu ! Bien sûr, je ne savais pas que j'en avais un, bien que je l'aie tout de même caché car je n'avais pas envie de me brouiller avec Lionel.

– Avoue-le, ne me mens pas, pas à moi !

– JE NE SUIS PAS UN TRICHEUR.

J'ai eu beau me défendre, il continuait :

– Attention, Grégoire, ne raconte pas de craques... Tu caches quelque chose !

– Mais noooooon...

Mais siiiii... J'espérais juste qu'il ne se lèverait pas, car mon as (de pique) était maintenant posé sur mes genoux.

– Si je te prends, je te jure, tu vas le regretter !

Aïe aïe aïe Lionel est connu pour sa ceinture noire de karaté et son aisance à distribuer des coups. C'est là qu'Anna, partie chercher de l'eau (enfin je pense) à la cuisine revint. Elle vit tout d'abord Lionel, à deux doigts de se lever, puis moi, sûrement rouge, et ensuite mes genoux, ou plutôt la carte posée dessus...

– Grégoire, pourquoi as-tu un as sur tes genoux ?

– ...

– Grégoire... Ne me dis pas que... tu... tu as triché ??

Oh, oh...

Lionel s'est levé, est arrivé vers moi, a levé son bras, puis...

Puis s'est repris, a fait un pas en arrière, a trébuché, est tombé sur Anna qui est tombée le verre à la main, sur une prise électrique. Une étincelle a jailli sur Lionel, qui, juste avant de s'évanouir, a dit dans un seul souffle :

– 60 €... Voleur ! Salaud !

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Peut-être que j'en avais marre qu'on me traite de tricheur, bien que toutes les preuves soient contre moi... Quoi qu'il en soit, j'ai pris une chaise, je l'ai levée très haut au-dessus de ma tête, puis l'ai abattue sur Lionel.

Dix minutes plus tard, les pompiers et la police, avertis par Anna, arrivaient...

Maintenant, je suis en prison pour meurtre. À travers la petite fenêtre de ma cellule, j'observe les prisonniers rebelles, les gardiens durs-à-cuire, les visiteurs trouillards et les policiers un peu trop bavards.

Les enfants qui viennent voir leurs parents ont environ cinq ans, les mains dans les poches et le regard fuyant. Une petite est venue frapper à mon carreau, et sa mère a poussé un cri strident :

– Lucie ! Ne t'approche pas, il est dangereux !

– Ça vous pouvez le dire, madame Borant : pas plus tard qu'hier soir, ce danger public a assassiné son meilleur ami... Du moins, toutes les preuves sont contre lui, renchérit un gardien.

Mme Borant semblait sur le point de s'évanouir.

– Ah... euh, sont-ils b... bien gardés ?

– Oui, mais celui-ci est spécial, la femme du défunt doit venir tout à l'heure pour faire avancer l'enquête.

Alors, voilà ce que je suis... un danger public, une bête prête à les dévorer... Je n'arrive pas à croire que moi, Grégoire Latour, j'ai pu en arriver là. Ma seule chance de m'en sortir serait ma femme, or elle est en vacances avec ma fille et je ne peux même pas la joindre. Mais... n'est-ce pas justement elle, là-bas ? Je me tiens tellement proche de la vitre qu'un petit nuage de buée se forme... Heureusement que je peux tout entendre ! Elle a visiblement l'air affolée, et tient à la main une cassette... une cassette ?

– Monsieur ! Monsieur !

Le gardien se retourne.

– Oui, madame ?

– Je suis la fiancée de M. Grégoire Latour et j'ai appris voilà peu qu'il se trouvait en prison. J'ai là la cassette des événements d'hier soir. Je n'étais pas là, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais peut-être pourrions nous la visionner ?

– Une cassette ?

– Oui, ma fille est une fan d'espionnage et elle a filmé toute la scène.

– Quoi ??? Mais c'est totalement tiré par les cheveux ! Ils ne vont jamais y croire ! Pourquoi n'a-t-elle pas simplement dit qu'on avait fait installer des caméras de surveillance ?

– Bien, veuillez me suivre en salle vidéo.

Bon, je ne dis rien...

S'ils laissent la porte ouverte je pourrais voir, toujours à travers ma fenêtre, la vidéo. Mince ! Ils ont refermé...

Pendant une heure, la routine continue : les prisonniers boudent, les gardiens surveillent (et rassurent les mères de famille) et les visiteurs cherchent leur ami/parent/fiancé(e) puis partent au plus vite de cet endroit un peu glauque. Puis, enfin, je vois ressortir ma femme et le gardien.

– Ce Lionel l'a cherché, et puis, dans tous les cas, il serait mort brûlé. Ce n'est pas la faute de Grégoire !

– Madame, c'est une décision que je ne peux pas prendre seul. Votre fiancé doit être jugé tout à l'heure, mais autant vous le dire tout de suite, il n'a qu'une chance sur dix d'être relâché.

– Mon mari n'est qu'à moitié coupable ! Il devrait faire, au lieu des dix ans habituels, seulement cinq ans de prison !

Un homme maigre, petit, entre et poursuit cette discussion avec eux :

– Madame, votre mari est un meurtrier, s'il doit faire dix ans de prison, il fera dix ans de prison. C'est la loi et on n'y peut rien. Je suis commissaire et M. Latour n'a pas une chance, mais un quart de chance. Je vous le dis, si ça ne tenait qu'à moi, il ferait dix ans, et point final !

– Mais...

– Plus un mot !

Ils s'éloignent, je ne comprends plus ce qu'ils se disent, mais je me rends compte que je viens de voir à travers une fenêtre ma dernière chance de sortir d'ici s'envoler...

Pendant dix ans, j'ai observé les gardiens, les prisonniers et les visiteurs

à travers cette fenêtre. Ma femme est même venue me rejoindre sous un faux prétexte car le fait d'être séparés nous pesait. Ma fille a maintenant 20 ans et vit sa vie seule. Anna est tombée malade peu après la mort de Lionel et l'a vite rejoint. Comme quoi, l'amour est plus fort que la mort...

DERRIÈRE LA FENÊTRE...

Véronique Palacios Salle

Comme c'était bon ! Comme elle se sentait touchée presque habitée !
Comme c'était douloureux aussi... un peu... à force...

Les notes de musique avaient maintenant inondé tout le salon figé, de façon voluptueuse et enveloppante. Dans l'*Allegro con spirito*, elles virevoltaient, restaient suspendues un temps en l'air, puis semblaient retomber un peu pour achever leur course effrénée et vibrante en parcourant le corps et l'esprit de Colette, sublimée ! Le moment paroxysmique allait bientôt être atteint. Moment intense. Colette aurait toujours l'impression de virevolter ci et là, à travers la pièce engourdie et immobile, comme emportée dans un émoi subjuguant.

L'*Adagio*, second mouvement du *Concerto* d'Aranjuez de Rodrigo, émouvait chaque fois un peu plus profondément sa plus fervente auditrice, la déchirait aussi... et, malgré la force émotionnelle poignante qui en émanait, Colette se complaisait indéfiniment dans son écoute attentive. De temps à autre, on eût pu deviner une larme évanescence aux bords des yeux constellés de rides, témoignages du temps évaporé, de l'expérience d'une longue vie bien remplie, proche de son terme.

Au dehors, un soleil franc et éclatant illuminait le ciel bleu chaleureux de ce beau mois d'août. Un calme olympien régnait sur la petite place du village. Pas une seule menace d'orage en perspective. Pas une seule âme qui vive. Colette, calée dans son fauteuil roulant, juste derrière sa fenêtre, dissimulée derrière le voilage blanc opaque, savourait secrètement ce moment intime avec délectation. Pourtant, elle se laissait envahir par une profonde et récurrente mélancolie, mettant à chaque fois en parallèle le drame de sa propre vie avec celui du compositeur. Elle avait mis au monde un enfant mort-né soixante ans plus tôt. Rodrigo, lui, avait exprimé cette même douleur à travers un éloge funèbre musical éblouissant. Colette, elle, avait rempli sa vie en devenant institutrice. Elle n'avait pas su donner la vie, douleur éternelle, échec poignant, mais avait enseigné

corps et âme à des myriades d'enfants. Bien maigre consolation, certes, mais elle en avait retiré une fière satisfaction, et moult souvenirs d'échanges inoubliables en classe et en dehors.

Le moment paroxysmique approchait, donc.

Ce moment musical où l'on se sent emporté par l'émotion déchirante, fulgurante, jaillissante, envahissante, Colette s'y préparait. Elle avait fermé les yeux afin de mieux savourer cet instant qu'elle connaissait par cœur pourtant. La sérénité ambiante l'invitait à se recueillir, dans le salon plongé dans un clair-obscur apaisant. Mais ce jour-là, il en fut autrement.

Ce jour-là, alors que la force mélodique commençait à vivement secouer la pièce, un cri, un hurlement même, une bourrasque, vint ternir ce plaisir solitaire. Colette n'ouvrit pas tout de suite les yeux. Elle crut même avoir mal entendu, refusant sans doute d'être dérangée dans cette écoute solennelle, concentrée à l'extrême. Mais, un nouveau cri de rage, nerveux, capricieux, rugissant vint encore rompre le calme ambiant du dehors et l'apothéose du phrasé musical. Un cri rauque, strident, puissant retentit encore et encore, se multipliant en écho.

Colette sourcilla, un peu agacée, ouvrit un œil, puis l'autre. Le vacarme dérangeant ne cessait pas, au contraire, il se faisait de plus en plus continu et répété. Colette se sentit alors totalement perturbée, mais son agacement fit vite place à une inquiétude vive. Qui ? Qui hurlait de la sorte ?

Son regard se promenait à travers la vitre découvrant bientôt l'outrageante petite entité vivante et tonitruante qui osait sévir sur la place du village, là juste en face, au pied du majestueux platane pluricentenaire. Un garçonnet. Un minuscule garçonnet impétueux, potelé, à croquer, à peine plus haut que le dossier du banc sur lequel il avait pris place, dans un habit à rayures, bleu marine et blanc, les bras croisés, la moue magnifique, le regard perdu, et son air renfrogné superbe ! Il râlait, bougonnait, ronchonait, faisait non de la tête, marmonnait de temps à autre, gesticulant effrontément, balançant le bout de ses pieds en frottant le sol, apparemment ravi d'user ses souliers. À ses côtés, immobile, sa mère visiblement embarrassée, énervée aussi, tentait de le calmer, de lui faire entendre raison. En vain. Cela persistait. Cela s'envenimait même ! L'enfant était furibond, de lourdes et amères larmes de rage éclaboussaient ses joues rebondies et rougeâtres, témoignages d'un désespoir et d'un

mécontentement profond.

Colette se sentait impuissante, là derrière la vitre, un peu inclinée, en appui douloureux sur le coude droit, elle observait en spectatrice discrète et attristée, ce petit garçon et se sentait gênée pour la mère, totalement impuissante. Il fallait stopper cette scène de désespoir. Juste au moment où Rodrigo exprimait dans sa musique l'instant de grâce où l'enfant mort-né devenait un ange montant dans le ciel paisible et glacial, dans ce passage fameux où l'orchestre s'exprimait avec poétique intensité.

La vieille dame sourcilla, frissonna, puis eut une idée lumineuse. Elle ordonna aussitôt à Suzanne, sa fidèle aide-ménagère, alors affairée à préparer le repas de midi, d'apporter la boîte de bouchées au chocolat praliné. Personne ne résistait jamais à une bouchée pralinée. Personne. Jamais. Suzanne accourut presque aussitôt et déposa la boîte sur le rebord de la fenêtre puis disparut. Colette plia son index droit, un peu raidi par le temps et parvint à cogner la vitre pour signifier sa présence. Mais au dehors, on ne l'entendit pas. Alors elle reproduisit le même signe un peu plus bruyamment accompagnant son geste d'un sourire assuré et généreux. Mais cela ne stoppa aucunement le délire rageur. Colette souleva alors le rideau, et fit un effort presque surhumain pour se lever un peu de son fauteuil, afin d'ouvrir la fenêtre d'un geste fatigué. La fenêtre à la peinture défraîchie par le temps, grinça un peu, et s'entrebâilla doucement.

C'est alors que le miracle se produisit. Colette, tenant à peine debout, présenta du bout de ses doigts fripés une bouchée de chocolat praliné. L'enfant croisa enfin le regard azur de la vieille dame compatissante qu'il découvrit dans l'entrebâillement de la fenêtre, et prit un air fortement intéressé à la vue de cette offrande. Les cris de colère et les larmes cessèrent. Il sauta du banc, vint à la rencontre de Colette d'un geste énergique et courageux puis, sur la pointe des pieds, se saisit de la bouchée au chocolat qui se présentait au-dessus de sa tête, en tendant avec effort la main potelée. Dans un geste gourmand, il enfouit aussitôt le trophée inattendu. Ses yeux en disaient beaucoup plus que s'il avait parlé, ils brillaient, pétillaient d'un contentement flamboyant et joyeux. Lorsqu'il avait croqué la succulente bouchée, du chocolat était apparu à la commissure de ses lèvres.

Colette ne put retenir un large sourire complice et amusé. Elle avait gagné. Elle était heureuse et lui envoya un large baiser de la main. Le

garçon, reconnaissant, lui en offrit un plus potelé et plus bruyant de sa petite main. La maman, soulagée, libéra un large sourire en guise de remerciement, même si ce n'était pas une heure pour savourer une bouchée chocolatée ! Le silence retomba. On se dit au revoir encore dans des gestes de mains. Puis la fenêtre, par peur des courants d'air, se referma rapidement dans un grincement jubilatoire et vif.

Colette se repositionna douloureusement dans son fauteuil roulant, saisit la télécommande de la chaîne haute définition, puis remit en route l'*Adagio* interrompu plus tôt. Mais avant de refermer la boîte de bouchées chocolatées, elle en glissa une discrètement dans sa bouche. Suzanne, trop occupée, n'y vit que du feu. Il n'était point l'heure pour savourer une telle gourmandise. Certes ! Non, mais qu'importe ! Comme c'était bon ! Comme c'était savoureux !

C'est alors que Colette fit une chose qu'elle n'avait pas eu l'occasion de faire depuis longtemps, absorbée dans son quotidien bercé de profonde solitude. Elle se surprit à émettre un rire de bon cœur alors que débutait déjà le troisième mouvement du *Concerto* d'Aranjuez, l'*Allegro gentile*.

Cet enfant avait bousculé son silence pesant, l'avait ramenée à la vie le temps d'une colère rageuse et fougueuse. De la cuisine parvenaient de bons et appétissants effluves, l'heure du repas approchait. Mais Suzanne savait qu'elle devrait attendre la fin du concerto pour servir le repas, car jamais ô grand jamais on ne devait perturber Colette dans son écoute.

Personne ne pouvait se le permettre. Personne... excepté un mignon petit bonhomme en culottes courtes, au tempérament bien trempé et au sourire ravageur.

DERRIÈRE LA FENÊTRE

Lily Bilbao Perotto

Marie se sentait bien seule dans cette pièce qui était tout à la fois la cuisine, la salle à manger et le salon. Félix, son époux depuis soixante ans, s'en était allé pour les prairies du Bon Dieu.

Elle avait toujours su qu'il partirait avant elle, c'était dans l'ordre des choses, il était de onze ans son aîné. Pourtant elle avait fini par croire que cela n'arriverait jamais, qu'ils mourraient ensemble, l'un près de l'autre comme ils l'avaient toujours été. Elle se souvenait de ce jour de l'année de ses seize ans, où ils avaient échangé ce serment d'amour qui les liait jusqu'à la mort. Ils ne l'avaient jamais remis en question.

Le travail à la ferme était dur. Il s'occupait des champs, des labours, des semailles, des binages et des sarclages, de l'arrosage (il transportait des récipients d'eau sur la remorque du tracteur jusqu'au champ qui abritait le potager...), la coupe du bois pour l'hiver. Elle s'occupait de la basse-cour, de la traite des chèvres, de la confection des tommes avec leur lait, des repas et de tous les travaux ménagers.

Ensemble, ils cueillaient les amandes au printemps, puis c'était le tilleul, avant de faire les moissons. Venait ensuite la saison des lavandes pendant laquelle elle assurait en plus de la coupe des lavandes, les repas pour les coupeurs qu'ils embauchaient pour l'occasion, toujours les mêmes depuis longtemps, ils faisaient partie de la famille...

N'était-ce pas l'amour de son Félix qui donnait à Marie, du haut de son mètre cinquante, petite femme menue, l'énergie dont elle débordait ?

Quand la saison des châtaignes approchait, elle savait qu'elle allait enfin pouvoir se reposer un peu et s'adonner au tricotage et au ravaudage des chaussettes de laine.

Oh, elle en tricotait bien quelques-unes encore pour son fils, son gendre ou ses petits-enfants mais eux maintenant préféraient celles des supermarchés plus fines et décorées de motifs à la mode.

Il y avait aussi ces mouchoirs à carreaux bleus et blancs grands comme des serviettes qu'affectionnait son mari. Elle les avait rangés dans l'armoire et les ressortait parfois pour faire comme si...

La vieille cuisinière à bois ne fonctionnait plus, non qu'elle fût hors

d'usage, mais maintenant le chauffage central donnait à la maison un peu de chaleur, et pour les maigres repas qu'elle se préparait la gazinière remplissait son office.

C'est qu'elle en avait cuisiné des bons plats sur cette bonne vieille cuisinière pour son homme et pour toute la famille. Tiens, elle en sentait encore les fumets ! Elle n'avait pas son pareil pour le civet de lapin qu'elle avait nourri de ces bonnes herbes fraîches qu'elle allait chaque jour arracher sur les bords des chemins ou dans les champs. Et ses îles flottantes qu'elle parsemait de pastilles de menthe rouges et blanches ou bleues et blanches, fondantes sous la langue...

Pour qui aurait-elle cuisiné maintenant entre deux visites de ses enfants et de ses petits-enfants ?

Elle revoyait Félix, lou Fèli comme on l'appelait dans le village, assis sur son fauteuil en train de lire son journal ou à son bureau Louis-Philippe dont les tiroirs étaient ornés de boutons en cristal, il écrivait une lettre et il épongeait l'encre avec un tampon garni de buvard.

Elle se souvenait de toutes ses conversations qu'ils partageaient, le jour comme la nuit quand le sommeil les fuyait. L'âge aidant, la ferme avait été vendue. Ils avaient alors coulé des jours heureux et sereins dans une petite maison du village pendant de nombreuses années. Et ils parlaient du bon vieux temps ou des événements de la veille, ils ressassaient comme elle disait...

Elle eut un sourire quand lui revint à l'esprit, cette fois où son mari avait coiffé une perruque de femme lors d'un repas en famille bien joyeux comme d'habitude. Un peu éméché, lui d'ordinaire si discret, était sorti avec son gendre et son fils promener dans les rues du village, à sa grande honte à elle. Les vieilles du village, embusquées derrière leur fenêtre suivant leur habitude, les avaient vus passer. Le lendemain, elles étaient venues aux nouvelles : qui donc était cet homme qui se promenait avec son fils et son gendre ? Elle se souvint de sa réponse : un copain à son gendre... La tête sur le billot, elle n'aurait pas avoué...

Aujourd'hui, c'est elle qui est derrière la fenêtre. Elle s'est assise à table face à la porte-fenêtre. Un maigre potage fume légèrement dans son assiette. Un morceau de pain de campagne et un bout de tomme de chèvre finiront son repas. Mais elle surveille la rue car si quelqu'un du village se dirige vers sa maison pour lui rendre visite, elle se hâtera de cacher son frugal repas car elle est honteuse de se nourrir alors que lui ne le peut plus, honteuse de lui avoir survécu.

DESSOUS LA PLUIE

Silvie Piacenza

Le père lui a appris un peu des bois, de la terre et de l'eau. Un peu de tout ce qu'il faut savoir pour se débrouiller à vivre ici. Il lui a aussi appris à sentir venir la pluie. Et Mathilde la sent comme à une poignée de terre qu'on respire.

Il pleut. Seule Mathilde est sous la pluie. Ni lui ni personne ne peut l'en empêcher. Et la voisine de marmonner, le nez au carreau : « Encore cette pauvre fille qui prend l'eau... »

Mais Mathilde n'entend rien des bruits qui courent. Elle marche aux fossés des bois comme à ceux des routes et jamais ne s'égare. La blouse à même la peau, les cheveux noirs collés au front, comme dansant au bord du talus, c'est ainsi qu'elle lui est apparue, dès sa première tournée, alors qu'il conduisait, précautionneusement. Depuis, le jeune docteur tente de se rapprocher de la ferme – désespérément.

Mais, de chez Mathilde, jamais ils n'appellent. Le père maudit toutes les chapelles. Lui, souhaite crever tout seul, en faisant son bois, le nez dans la mousse. C'est ça qu'il veut, le père. Et si, un jour, il n'est plus capable, il y a le fusil, là, pendu à son clou. Et Mathilde sait. Comme elle sait les fleurs de réglisse ou ce qui fait la différence entre le sureau et l'hièble. Parce que le père le lui a appris.

« On se demande bien ce qu'ils font ces deux-là », dit la vieille en se recollant au carreau. Le jeune docteur tressaille. Tant pis pour la signature qu'il soigne habituellement en bas de l'ordonnance. Il faut saisir l'occasion, faire un pas en direction de la fenêtre, d'où son regard peut consulter la ferme. Il y restera jusqu'à ce que l'horloge sonne sa demie.

À la ferme, c'était à la mère de faire tourner l'horloge ; à quelque chose près, elle s'est arrêtée à l'heure de sa mort. Depuis, le père ne l'a plus remontée ; il n'a pas de raison d'y toucher. De toute façon, il n'a plus la clef. Elle a dû regagner l'armoire avec toutes ses affaires. Souvent, le père dit : « Il doit bien y avoir des robes pour toi, chez ta mère ». Mais Mathilde a ses blouses, les sans manches, qui aux beaux jours mettent

à nu ses épaules. Ses inusables blouses, qu'elle déboutonne, lentement, quand quelques fois sous la pluie elle s'allonge.

Au bourg, on peut les voir de loin qui battent au vent, accrochées à la devanture du magasin comme des épouvantails délavés. Lorsqu'il faut descendre, pour la ferme, toujours Mathilde s'y arrête et effleure leurs tissus comme on imagine caresser des sœurs oubliées.

Quand il est arrivé, elle a tourné la tête ; elle a froncé le nez comme si elle avait le soleil devant. Le jeune docteur s'est figé et son regard s'est brouillé comme s'il y passait la pluie, une pluie qui lui mouillerait ses cheveux, à Mathilde. Mathilde s'est baissée presque à ses pieds, pour un sachet de lessive, échappé. Puis elle lui est passée à côté. Lui n'a pas pu se retourner.

L'horloge sonne trois fois ; en écho : des coups de hache. Dehors, quelqu'un coupe du bois. Sous la pluie. Et là voilà qui ronchonne, la vieille :

« C'est elle qui le chauffe maintenant ! C'est' y qu'il aurait mal aux mains... » – et, en se calant dans son fauteuil : « ça fait des jours qu'il ne met plus le nez dehors ! » Soigneusement, le jeune docteur range son matériel, sans rien perdre des histoires que raconte la voisine.

Mathilde rentre le bois. Elle entend le père qui tousse et qui crache. Suit un silence. Elle sait qu'il regarde dans son vieux mouchoir. Elle aussi les a vus, il n'y a pas si longtemps, dans la faïence grise de l'évier, les caillots encore gluants. Elle a joué un moment avec ; puis, le sang aux bouts des doigts, elle les a portés à sa bouche.

Un jour, il va au fauteuil près de la cheminée et il y reste, immobile, les yeux rivés au clou. Avec une respiration sifflante, il dit enfin : « Il nous faut attendre la bonne heure », et le regard de Mathilde se tourne vers l'horloge arrêtée.

Dessous la pluie, il y a Mathilde qui rampe, hagarde, à même la route. Et les gouttes qui martèlent son corps. Et la pluie qui pleure à même sa peau.

« J'ai toujours dit que ça se terminerait mal, cet' histoire », dit la vieille en tirant le rideau sur la fenêtre. « Et encore heureux que vous passiez par là, Dieu seul sait ce qu'elle serait devenue, cet' pauvre fille... »

Et, maintenant qu'il n'y a plus rien à voir en face, c'est le jeune

docteur que la voisine scrute. Un jeune docteur qui s'agrippe à sa trousse sans rien répondre. C'est qu'il n'entend que le cri, en lui. Le cri qu'il faut encore étouffer.

Le même cri, quand il a relevé Mathilde, tremblante et ruisselante, sur la route. Le cri, désespéré de la trouver si belle. Si belle, dans sa blouse de boue. Si longs, ses cheveux noirs collés à son dos, quand il l'a frictionné. Dansantes, les flammes sur son visage qui se relâche sous l'effet de la piquûre. Oui, le cri sourd comme un poing dans l'estomac, encore, quand il a commencé de s'occuper des formalités, sans pouvoir détacher son regard du corps de Mathilde...

Mais, il y a l'horloge qui sonne, il est déjà cinq heures. C'est bientôt l'heure de la visite, à l'hôpital.

Le jeune docteur entre dans la chambre et, doucement, pose sa trousse. Dans le silence, seules les chevilles de Mathilde pour battre une interminable mesure. Comme si elle marchait. Mais Mathilde ne quitte pas le fauteuil. Celui qui regarde la fenêtre. Quelques fois, il lui ouvre sur la pluie qui tombe et il peut rester un long moment à la contempler, Mathilde. Mais elle ne le voit pas. Elle ne voit rien de la fenêtre, ni de la pluie entre les barreaux. Non, Mathilde n'a d'yeux que pour que sa blouse, sa nouvelle blouse, qui lui découvre à peine les genoux. Une blouse blanche, que ni lui ni personne ne peut lui faire quitter. Même sous la douche.

HYPALLAGE

Irène Picard

*« L'amour, c'est comprendre qu'on vit des autres »,
aime à dire Claude Voron.*

Ce texte est dédié aux énamourés Claude et Dominique

Assis immobile face à la baie vitrée qui donne sur le jardin, *Lui* plonge une dernière fois dans l'univers de Pierre Jaquier : « Je suis dans un train et les images défilent (ou non) derrière chaque fenêtre. Sur le rebord de chaque fenêtre il est écrit qu'il n'est pas défendu de se pencher en dedans. Il n'est pas défendu d'écouter en dehors. »

Lui pose le livre sur ses genoux et glisse son regard derrière la vitre. Il se souvient de cette drôle de sensation que l'on éprouve parfois lorsque, immobile dans un train à quai, on a l'impression de bouger alors que c'est le train d'à côté qui s'en va. Illusion qu'il revit souvent depuis qu'il est cloué dans son fauteuil. Qui, du paysage ou moi, est en mouvement ?

Elle, debout derrière lui, finit enfin de repasser la montagne de linge qui la narguait depuis des jours. Plus que quelques chemises et la corbeille sera vaincue !

Un enfant joue au ballon dans le jardin d'en face. Le ballon s'échappe et se cogne contre la vitre.

Lui s'amuse de voir cet enfant courir après son ballon.

Elle s'agace de voir une fois encore ses fleurs écrasées par les petits pieds agités.

Ce matin, le chien à trois pattes est venu parader entre les rosiers.

Lui pense que ce chien est vraiment admirable ! Il a su surmonter son handicap et vit comme avant, fier sur ses trois pattes. Il chasse, court après les chiennes, joue, mange, vit !

Elle se dit qu'elle va encore devoir ramasser les crottes de ce drôle de chien à trois pattes qui pisse comme les femelles pour ne pas perdre l'équilibre

Lui remarque le bal des fourmis qui ravitaillent courageusement la co-

lonie en graines et miettes glanées sur le sentier.

Elle pense aux pièges qu'elle va encore devoir installer pour sauver la cuisine de l'invasion de ces satanées fourmis.

Lui observe les premières gouttes de pluie qui viennent s'écraser sur la terrasse. Les lourds nuages sont d'un gris métallique. Le ciel a pris les couleurs d'un décor de cinéma. Les projecteurs trouent le drapé des nuages en deux colonnes de lumière qui donnent naissance à deux arcs-en-ciel emboîtés. Combien de trésors se cachent à leur pied ?

Elle voit « son » linge une fois encore détrempé par ces averses soudaines.

Elle se sent si fatiguée Trop de choses à faire et à penser Allez, la dernière chemise à repasser

Lui, rivé à l'extérieur, s'émerveille devant cette vie qui palpite, s'écoule et s'épanouit autour de lui. Son corps désormais immobile laisse s'ouvrir des fenêtres imprévisibles sur des réalités jusqu'alors invisibles à ses yeux. Le temps qui passe a ralenti sa course, colorant chaque mouvement de patience. *Lui* qui a tant aimé marcher, gravir des sommets, se dépasser, il doit désormais apprendre l'humilité dans l'effort à fournir pour d'un seul pas se déplacer.

Il sourit en pensant à son frère qui a masqué son désarroi face à l'annonce de sa maladie par un trait d'humour : « Tu as la SLA ? Ah oui, la maladie qui te laisse là ! »

Pas faux, et pourtant, elle l'a entraîné loin, la SLA, lâchant son corps pour mieux ouvrir son esprit, le rendant plus sensible au souffle du vent, à la beauté de l'herbe qui pousse, à l'incroyable palette des couleurs du temps

Elle le voit sourire, suspend son geste et vient s'asseoir à ses côtés. Posant sa main sur la sienne, elle écoute la respiration de la nuit qui monte doucement. L'image floue de leur reflet se fond dans le paysage encadré par la fenêtre.

Sa tête posée sur son épaule, elle se laisse entraîner par le flot de ses pensées.

Elle se dit que vivre c'est accepter l'inconnu, ne pas savoir où l'on va, c'est rencontrer à chaque instant la tentation de s'arrêter au point où l'on est arrivé, pour savourer ou pour s'enfermer ! Mais ces derniers mois elle

a aussi appris que ce qui a été ne peut durer qu'en se transformant. De tous leurs grands projets à deux, peu ont eu le temps de se réaliser, mais l'amour entre eux a su se renforcer, empruntant des sentiers de traverse pour évoluer et grandir. Le voyage n'est pas terminé

Elle se sent bien.

La fenêtre est maintenant voilée d'un rideau de nuit.

La première étoile perce timidement le noir du ciel, les oiseaux de nuit accompagnent le chant délicatement flûté des crapauds accoucheurs.

Main dans la main *Elle* et *Lui*, « *Clau-Do* », ne savent pas où ils vont, mais confiants ils avancent, curieux du chemin à parcourir.

« Je suis dans un train et les images défilent (ou non) derrière les fenêtres. »

DERRIÈRE LA FENÊTRE

C.R.

On pense souvent, à tort, que rêver d'autre chose, vouloir autre chose de différent, c'est ne pas être satisfait de ce que l'on vit. Et pourtant, non. Chaque moment vécu, est pour moi exempt de tout regret. Car regretter ça veut dire que quelque part il est trop tard... Trop tard pour réparer, trop tard pour s'attarder, trop tard pour faire autrement.

Alors, plus j'avance et plus je me dis qu'il faut œuvrer pour que nos nécessités les plus profondes se réalisent là, maintenant, tout près, tout simple.

C'est étrange ce sentiment de vivre une vie dans laquelle on ne se sent plus maître, de se dire qu'on n'a qu'une vie et qu'on a beau la retourner dans tous les sens, le chemin vers lequel elle tend n'est pas celui que l'on avait espéré pour que sa vie soit vraiment aboutie.

Aboutir son projet de vie... vaste programme. Mon repas par exemple je l'aime quand il se finit par une note sucrée. Si après le fromage, je n'ai plus faim, je vais arrêter de manger, je serai satisfaite de mon repas, heureuse même, pensant que la prochaine fois, pour que ma satisfaction soit pleine et aboutie, je finirai par cette note sucrée.

Mais voilà, mon repas je le partage (avec bonheur) avec quelqu'un qui, lui, n'aime pas cette note sucrée finale. Alors, au début, je l'accepte et je me plie à sa volonté pour lui faire plaisir et je rêve en silence à la fin du repas de cette sensation, de cette envie.

Pour lui, impossible de comprendre car, à chaque fin de repas, je suis rassasiée, alors d'où vient ce manque ? Comment lui expliquer, lui qui ne semble pas aimer cette fin suave de dîner ? Comment lui faire comprendre que même si ce n'est rien pour lui, pour moi, toute ma vie, elle m'aura manqué...

Je ne veux pas regarder ma vie se dérouler, ma douleur muette au ventre, derrière la fenêtre.

OMBRES

Carine Rico

J'ai soif. La nuit occupe tout l'espace. Flemme de me lever, mais si je ne le fais pas je ne pourrai pas me rendormir.

Mes pensées vont revenir, toujours, à ce point sec dans ma gorge. Une impulsion primitive me jette donc hors du lit.

Je suis nu. Pas besoin d'éclairage pour descendre les escaliers : je connais la maison.

Pourtant, arrivé en bas, un truc mou chatouille la plante de mon pied. Une blatte ? Un cafard ? J'actionne l'interrupteur. C'est juste une mie de pain réchappée de mon balayage sommaire. Je me penche pour boire l'eau directement au robinet en me concentrant sur le délice d'étancher ma soif à volonté. Je me retourne et là, je vois à travers la vitre de la cuisine, un rectangle éclairé. J'avais presque oublié qu'au-delà du jardin un immeuble avait grandi. Aujourd'hui, derrière ma fenêtre : vingt-sept fenêtres, dont une seule, au milieu de la nuit est allumée. Je me rappelle soudain que je suis nu. J'éteins hargneusement la lumière. Je maudis les promoteurs et les édificateurs. Je revois en accéléré la construction du bloc d'habitations qui ampute mon horizon.

D'abord, il y a eu un tout jeune mur. Un mur enfant, mais si près du jardin que j'ai observé tous les jours sa croissance tout en caressant des rêves de dynamitage et autre plasticage à la TNT. J'avais de sérieux motifs de lui en vouloir : je savais qu'il allait bientôt enterrer le ciel de mes fenêtres. Sa peau toute neuve, mais déjà grise absorbait le soleil. Puis il a grandi, de longues tiges de fer tressées ont bientôt hérissé le sommet. J'observais, raide, humilié, sidéré, le ballet des grues. Je suivais avec désespoir le gâchis formidable de mon champ de vision.

Ensuite je n'ai plus vu le ciel. Mais déjà des brèches, des fendillements minuscules se sont dispersés sur la surface faussement lisse de l'édifice maudit. Le gris monocorde effaçait aussi la lumière. La nuit, à la place des étoiles, du béton. Les fenêtres, comme des orbites encore vides me

fixaient. Après, plombiers, électriciens, peintres sont venus réaliser les dernières tâches, l'exécution définitive.

Depuis peu, des habitants se sont répartis dans les grotesques cavités érigées à leur attention moyennant un endettement colossal. Les yeux des fenêtres se sont ouverts, fouineurs, indiscrets, me mettant tous les jours d'une humeur de chien enragé.

Un brin de bon sens m'incite à poser des rideaux, mais je n'arrive pas à franchir le cap, m'avouer vaincu.

Après tout si l'on tient à m'observer, là, à cinq heures du matin, pourquoi pas ?

Mais pourquoi pas, à mon tour, jouer les voyeurs ? Position sûrement aussi enviable que celle d'exhibitionniste.

D'ailleurs d'où viennent ces ombres étranges ?

Je m'installe derrière la fenêtre, je suis spectateur impuissant, mais décidé à ne rien louper du divertissement. Je songe même à acquérir une paire de jumelles spéciales « vision nocturne ».

Curieuses tout de même ces formes mouvantes. Pas de fluctuations bleutées : aucun doute, il ne s'agit pas d'une télé allumée. À travers un tissu tendu, opaque, des lignes sauvages, sans relief, flottent. Une silhouette se découpe. Un trait immobile dessine comme une demi-lune. Puis l'ombre mue, s'épaissit, devient sauterelle. Elle s'affine, se transforme en bâton. Elle plie, se change en arc, s'étale, se métamorphose en crocodile, se dilue, la voilà arbre, s'amincit encore pour devenir serpent, grossit et se convertit en bateau puis en cadavre. Cadavre immobile, voilà déjà presque un quart d'heure que je ne la vois plus évoluer. Qu'est-ce qui peut se métamorphoser à ce point ? Me voilà saisi d'une angoisse intense. La nuit bientôt va se terminer. La mort dans l'âme, je guette un mouvement, Mais l'ombre reste immobile, on dirait une momie debout. Dois-je appeler les secours ? N'importe quoi ! Ce que font mes nouveaux voisins ne me regarde pas. Je lutte contre moi-même, peste contre les circonstances qui ont fait de moi un ignoble déviant.

Le jour se lève. Je plisse les yeux vers l'ouverture rectangulaire pour regarder plus attentivement. Le store s'enroule. De l'autre côté, la silhouette prend peu à peu la lumière.

Et je découvre cette créature insensée, nue, svelte, liane souple, un

insolent sourire aux lèvres, qui me regarde, tête en bas, pieds au mur, et se remet tranquillement d'aplomb. Puis tandis qu'elle exécute un parfait salut au soleil je sens comme un fourmillement, un formidable redressement spirituel renaît en moi.

J'envisage pour la première fois depuis longtemps cette nouvelle journée avec un optimisme aveugle. Ma voisine yogi va sans aucun doute embraser mon avenir.

LA MONTAGNE

Géraldine Rinaldi

Il fait chaud dehors et mon cœur est glacé.
Je suis seule et même pas mal.

Aujourd'hui j'ai nagé, j'ai pianoté et j'ai écrit. J'ai dessiné aussi.

Ma fille n'est pas là. Elle est chez sa grand-mère pendant quinze jours. C'est comme ça tous les étés depuis huit ans, date à laquelle nous nous sommes séparés, son père et moi.

L'orage a éclaté cet après-midi. J'en ai profité pour aérer ma chambre, dans l'espoir d'aller me coucher, ce soir, dans l'odeur des feuilles mouillées.

Je dors bien en général, mais il me faut effectuer certains rituels pour m'assurer de passer une bonne nuit. Je déteste les insomnies. Ce ne sont pas des rituels diaboliques, non ! Juste rentrer dans le lit, « chausser » mes lunettes et lire quelques pages du *Livre de la tranquillité* par exemple. Il s'agit pour ce livre d'un recueil de textes « phares » de divers philosophes, introduits et regroupés par thème. Une idée ingénieuse d'Olivia Benamou.

Je suis seule. Juste un peu mal.

Cet après-midi aussi, le téléphone a sonné. J'ai sursauté. J'ai décroché et j'ai entendu :

« Allô, monsieur Spaghetti ? » Alors j'ai répondu :

« Ça ne m'intéresse pas, mademoiselle. » Et j'ai raccroché.

Je n'aime pas qu'on m'appelle monsieur. Certes ma voix se rapproche de celle d'un baryton à force de la taire, mais tout de même !

Aujourd'hui j'avais osé porter ma robe violette à bretelles. Alors, de grâce !

Je suis seule. Et bien mal.

Je regarde la montagne derrière la fenêtre. Fermée.

DE LA FENÊTRE
Dominique Schaar

La fenêtre
Comme un livre
S'ouvre doucement
Sur le récit des jours

Les hirondelles
Écrivent
Dans le ciel serein
Des mots tendres d'amour

Le vent du matin
Délivre
Les couleurs des roses
En robe de velours

Et moi,
Je m'envivre
Des rayons du soleil
Qui fête son retour

Dans la musique
Que livrent
Des abeilles dansant
Dans le parfum du jour

PRIÈRE PAÏENNE

Christine Seguin

D'abord, la nuit, éclaboussée d'étoiles, bleue d'un bleu d'indigo, pure et limpide comme un mois de décembre, mais offerte à juillet.

Ensuite, la musique, le ressac obstiné de l'océan nocturne, la rythmique des vagues à mourir sur les dunes, avec parfois, pianissimo, une qui s'aventure à lécher les rochers.

Ensuite encore, le vent... non... l'absence de vent... le silence en apnée, le souffle suspendu de l'attente incertaine, comme en fin de concert, vibre l'ultime note...

Et puis la canicule apaisée qui se meurt, les arbres épuisés du soleil disparu, les rochers alanguis s'abreuvant de fraîcheur et nos corps un peu las dans un bain de tiédeur...

Et puis l'odeur de l'air, les parfums qui s'exhalent et se mêlent à l'envi, le sel et le varech, le sucre et l'hibiscus, la perle de sueur à l'orée des cheveux...

Sur mon épaule brune, s'attarde un peu de sable, une traînée de sel y dessine une esquisse.

Sous tes cheveux-bataille, derrière la fenêtre ouverte de tes yeux, tes silences balbutient et me disent en un souffle ce que tes lèvres n'osent...

Alors, contre mes reins, la chaleur du rocher, et ta bouche à ma source en prière païenne...

SENS DESSUS DESSOUS

Jean-Noël Servettaz

derrrière la fenêtre il y a moi
que faire derrrière la fenêtre
il y a mes rêves derrrière la fenêtre
je tends la main et je brise le miroir
je me vois et je crie
qui es-tu Jean-Noël ?
il y a l'autre derrrière la fenêtre
c'est le grand mystère
le mystère de la vie
qui est arrivé en premier ?
Claude ou moi
c'est la sélection derrrière la fenêtre
alors commissaire, elle avance cette enquête ?
je pense à vous Maigret
vous êtes derrrière la fenêtre
et vous regardez au loin
je sais tout est faux
j'ai bien compris
ah nous y voilà !
derrrière la fenêtre il y a la vérité
le rêve et la vie
il joue et se tire
comment tu es la
et tu tapes à la machine
à la recherche de toi-même
oui, derrrière la fenêtre
je pense à vous madame
oui, c'est la réalité
elle est là et elle se jette
allez tchao pantin

DERRIÈRE LA FENÊTRE D'UNE VIE

Myriam Tourrette

Derrière la fenêtre de l'oubli, l'enfant postée derrière le carreau semble attendre, happée par l'extérieur, comme hypnotisée par ce qui se présente là devant elle, au dehors de chez elle.

Feuilles des branches qui bougent au vent, marronniers fournis de fruits, les saisons se succèdent, fidèle compagnon, l'arbre massivement planté écoute les successifs états d'âme de l'enfant grandissante.

Derrière la fenêtre de l'ennui, l'enfant souffle sur le carreau froid, trace avec son doigt les mots de l'instant sur les six carrés puis finit par tout effacer d'un coup de main rapide. Seul lieu de répit, de repli, le bord de la fenêtre de sa toute petite chambre la bâtit. Rideaux rouges demeurent volontairement ouverts. Regard se maintient, se nourrit de l'envie.

Derrière la fenêtre de l'espoir, l'enfant laisse tomber sa tête sur le rebord et se fait chauffer par les doux rayons de soleil. Elle aime à se déposer là, perchée sur son nid à observer ses autres compagnons volants, gazouillants.

Derrière la fenêtre de l'éveil, la préadolescente épie les jeunes hommes venus récupérer leurs voitures garées sous les marronniers. À la belle saison, elle entrouvre la fenêtre discrètement, augmente le son de sa radio. Excitée par l'attente, elle se satisfait des têtes qui se lèvent, cherchent la fenêtre musicale.

Derrière la fenêtre de la contemplation, la jeune femme attend l'heure des engagements, choisit l'escapade rêveuse devant les toits de la grande ville... Filtre protecteur de vitres plus ou moins claires, perception indirecte du dehors la maintient au chaud, en lien direct avec son calme intérieur. La femme se croit préservée, hors du temps du dehors. À l'abri, elle capte les tourments et les réjouissances de l'extérieur, les regarde en souriant. De l'envie à la vie, de l'appel de la lumière à l'ouverture du cœur, les baies déployées, elle ressent dans tout son corps le bien-être que procure le vent qui s'invite volontiers dans ces murs, tout cet air renouvelé.

RIDEAU

Yves Vila

Ce rideau qui frémit
que le temps a passé
voile éthéré, jauni
sur ce vieux corps cassé

Rompu à toutes tâches
il s'est grillé aux heures
de la traite des vaches
à la motte de beurre

Plus de linge aujourd'hui
étendu sur la corde
sans que tombe la pluie
on a fermé la borde

Puis le temps a coulé
de la miellée subtile
jeunesse est terminée
l'automne est volubile

Ce doigt grêle et crochu
tire le léger voile
tu restes là menue
à compter les étoiles

Ô temps finis ton œuvre
éteins ces quelques braises
abrège les épreuves
la vie n'a plus ses aises

De ton intérieur sombre
derrière le carreau

tu ne vois que les ombres
dansantes des pierrots

Mi-clos tes petits yeux
n'entrevoient que les brumes
adieu le bleu des cieux
demeure l'amertume

Comme je t'aime encore
tendre petite vieille
je voudrais que la mort
t'emportât aux merveilles

Que finissent tes maux
me reste la confiance
il n'y a pas de tombeau
je suis seul dans l'errance

Derrière la fenêtre
mère tu n'es plus là
si l'on pouvait renaître
ne m'abandonne pas

Marchant dans le silence
je ralentis mon pas
mais j'avance en confiance
en souvenir de toi

Avec ce petit doigt
tu poussais le rideau
pour ignorer le froid
et rechercher le beau

L'hiver t'a emporté
et je suis en automne
ô temps arrête-toi
fais-moi donc cette aumône

Celle d'entendre au vent
derrière ma fenêtre
le rire des enfants
libérés de leur maître

De voir la liberté
chanter mille louanges
le fleuve continuer
à charrier des anges

Mille mercis l'amour
qui ne sait trop durer
tu as guidé mes jours
et mon cœur colorié

La corbeille de fleurs
posé devant la porte
appellera les pleurs
qui vont aux âmes mortes

DERRIÈRE LA FENÊTRE
LA PLACE
Alain Villocel

Hors de l'ombre projetée du jeune tilleul la clarté est éclatante. Aucun nuage ne voile l'azur. Quelques souffles d'air atténuent heureusement la touffeur de la fin de la matinée d'été.

Martine saute, virevolte, pousse son palet, progresse de nouveau à cloche-pied sans empiéter sur les lignes vaguement tracées à la craie ; la marelle bat son plein. La fillette et ses amies emplissent la petite place de leurs cris et de leurs rires. Robes, corsages et jupes illuminent l'espace de rouges écarlates, de jaunes vifs, de parmes chatoyants, de blancs aveuglants. Tresses blondes, longue queue-de-cheval, libres cheveux au vent courent en tous sens.

À pied ou en charrette, de rares passants s'attardent quelques instants et partagent la joie communicative des enfants. Exclamations et fous rires redoublent et résonnent au loin.

Il est midi. On tinte à l'église mais la volée des cloches parvient à peine à recouvrir les voix.

– Camille, Martine, Clémence... à table !

En un instant chacune abandonne qui son jeu, qui sa course, et disparaît ; de la grande maison bien fraîche à l'abri de ses murs épais l'appel a vidé la place. Le soleil darde ses rayons ; seule la fraîcheur de fin d'après-midi incitera de nouveau à envahir le lieu.

Elle se redresse doucement, écartant son front appuyé contre la vitre sur laquelle deux ou trois mèches grises restent un temps prisonnières de l'humidité du carreau. Abandonnant le livre négligé depuis un moment, la main à la peau tavelée et diaphane où se dessinent avec netteté des veines proéminentes d'un bleu noir, s'élève lentement jusqu'à la fenêtre ; d'un geste mesuré, comme à regret, elle en retire la buée lui brouillant la vue sur la place. Effleurant machinalement sa joue ridée, elle y laisse quelques gouttes d'eau recomposées sur sa main noueuse puis repose délicatement celle-ci sur ses genoux. Une profonde inspiration, une longue expiration

concluent son effort.

– Coucou Mémé ‘Tine !

Bien calée dans le fauteuil de cuir noir d'où elle domine toute la placette, elle en est absente comme de cette chambre à la chaleur enveloppante qui, voici bien longtemps, l'a vu naître et grandir.

– Mémé ‘Tine, comment vas-tu ?

Son regard ne s'arrête pas sur le vieux tilleul qui pourtant, à la lumière du clair de lune, resplendit des gouttelettes de pluie accrochées à ses feuilles. Les réverbères de la rue éclairent une chaussée mouillée que ses yeux ne distinguent pas. Les phares des voitures strient la nuit sans imprégner sa rétine... Martine approche du « ciel » ; elle hurle avec encore plus de frénésie ; l'air s'enflamme !

– Mémé ‘Tine, tu pleures...

– Non ma chérie ; c'est la pluie... ou la joie...

–... ?

Elle tourne lentement son visage vers sa petite-fille qui scrute, incrédule, l'obscurité derrière la fenêtre. Les joues fraîche et ridée se rapprochent et les deux femmes échangent un doux baiser. Les yeux de la jeune fille pétillent de vie ; de ceux de l'aïeule émanent à la fois amertume et bonheur. Leur complicité les rassure.

– Ne t'inquiète pas ; Mémé ‘Tine est heureuse...



